

HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.

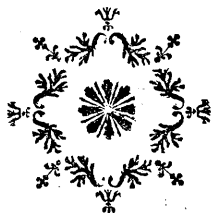
PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE D'EMILIE MONTAGUE,

PAR L'AUTEUR DE
JULIE MANDEVILLE.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire;
Et se trouve à Paris,
Chez LE JAY, Libraire, rue Saint
Jacques, au grand Corneille.

M. DCC. LXX.



A SON EXCELLENCE
MONSIEUR
GUY CARLETON.

GOUVERNEUR ET COMMANDANT
EN CHEF DE LA PROVINCE DE
QUEBEC, &c. &c. &c.

MONSIEUR,



Comme la plus grande partie de la Scène dans cet Ouvrage se passe en Canada, je ne puis mieux faire que de le dédier à votre Excellence. C'est un hommage dû à votre probité, à vos lumières, à vos soins, qui tendent uniquement à procurer le bonheur de la Colonie, à y faire régner cette tranquillité d'ame sans laquelle ni l'entendement ni l'imagination ne sauroient déployer leurs forces.

Si je voulois détailler tout ce qu'a fait Votre Excellence pour répandre dans cette Province, si heureuse sous vos ordres,



*l'esprit d'attachement & de fidélité envers
notre gracieux Souverain, celui d'obéis-
sance aux loix, & celui d'union qui con-
stitue la force du Gouvernement; je ris-
querois de perdre votre estime en vous ren-
dant justice.*

*Je ne vous demande donc que la per-
mission de joindre ma voix à celle de
tout le Canada, & de vous assurer de
l'estime & du respect avec lesquels j'ai
l'honneur d'être,*

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

*La très-humble & très-obéissante
Servante*

Londres le 22
Mars 1769.

F. BROOKE.



HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.

PREMIERE PARTIE

LETTRE I.

A Mr. JEAN TEMPLE , Ecuyer , à Paris,

Cowes, le 10 Avril 1766.

JE suis ici depuis trois jours : je les ai passés fort agréablement avec des amis qui m'ont fait voir tout ce qu'il y a de beau & de curieux dans l'île. J'ai vu le château de Carisbrook , & je n'ai pu m'empêcher de donner quelques tendres larmes à la mémoire de l'infortuné Char-

A iv

les I. Je parts pour l'Amérique. Vous savez mon dessein : j'y vais former l'établissement auquel j'ai droit comme Lieutenant-Colonel à demi-apointemens. Après quelques informations & une mûre délibération, je préfère le Canada à la Nouvelle York, pour deux raisons : le Canada est plus sauvage, & les femmes y sont plus belles. La première raison ne sera peut-être pas approuvée de tout le monde, la seconde aura sûrement votre suffrage.

Si vous trouvez mon projet un peu romanesque, je dois vous dire que l'activité de mon tempérament ne s'accommode point du tout de la vie oisive d'un officier réformé. J'ai le cœur trop haut pour me borner à mon état présent, je le trouve si resserré ; d'un autre côté je me sens trop bien né pour partager une fortune modique qui suffit à peine à l'entretien de ma mère & de ma sœur, sur le pied auquel elles sont accoutumées.

Ce que vous appelez un sacrifice n'en est point un. J'aime l'Angleterre, sans doute ; mais je ne suis point attaché à un morceau de terre plutôt qu'à un autre. Je suis libre, & la nature a par-tout des charmes pour un homme disposé à se

D'EMILIE MONTAGUE. 9

plaire par-tout. A mon âge , le changement de climat est déjà un agrément. L'amour de la nouveauté , & l'activité naturelle à la jeunesse suffiroient pour me faire goûter ce voyage , quand même je ne me flatterois pas , comme je fais , de me voir un jour maître & seigneur d'un Domaine de Prince , digne d'exciter l'envie de nos Anglois à vastes possessions. A la vérité , je n'aurai d'abord pour sujets que des ours & des élans ; j'espère avec le tems y compter des hommes : je verrai *cette belle forme faite a la ressemblance de la Divinité* , se multiplier autour de moi. En cultivant , en polissant cette terre sauvage , je goûterai le plus grand des plaisirs , celui de la création : je verrai l'ordre & la beauté sortir par degrés du cahos.

Le vaisseau a levé l'ancre ; le vent est favorable : une brise légère agite doucement la surface de l'eau : toute la nature est riante. Je parts , l'imagination enflammée des plus belles espérances ; cependant l'amitié jette un regard languissant vers le rivage.

Adieu , mon cher Temple ; que nous allons ressentir vivement cette perte réciproque ! Je ne cesserai de vous regretter

Ay

& vous remplacerez difficilement l'amî de votre jeunesse. Vous trouverez du mérite : il aura votre estime ; ce sera tout. Peu de liaisons formées après vingt-cinq ans peuvent jeter d'aussi profondes racines que cette première sympathie qui nous unit depuis notre enfance & qui a augmenté au moment de notre séparation.

Quelles douceurs dans ces amitiés formées au sortir du berceau , avant que le monde , ce monde dur & intéressé , vienne dessécher les épanchemens libres & naturels d'un cœur qui ne voit que la vérité , & n'a en vue que le bonheur !

Je ne suis point surpris que les païens aient élevé des autels à l'amitié. Il étoit naturel qu'une superstition née de l'enthousiasme du cœur déifiât la source de tout bien. Ils adoroient l'amitié qui anime le monde moral , sur le même principe qui les portoit à rendre des hommages au soleil qui donne la vie au monde physique.

On m'appelle à bord. Adieu !

Votre fidele ami ,

EDOUARD RIVERS.

L E T T R E I I.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Quebec , le 27 Juin.

JE reçois dans ce moment votre lettre, ma chere. Je suis charmé d'apprendre que ma mere se soit bien amusée à Bath ; & je ne suis point du tout surpris qu'elle soit votre rivale dans toutes vos conquêtes. Cela me feroit presque croire que sa beauté surpasse la vôtre, quoique vous me disiez que vous êtes plus belle que jamais. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait eu assez peu de politique pour mener avec elle une si grande fille ; autrement on ne lui auroit pas donné plus de vingt-cinq ans.

Vous êtes folle, Lucie ; croyez-vous ma chere, que je n'aie pas cent fois plus de satisfaction à contribuer au plaisir de ma mere, & aux amusemens d'une vie aisée que mon voyage lui procure, qu'à en jouir moi-même ? Consolez-la de mon absence, je vous en prie. Dites-lui que je m'estimerai heureux tant qu'elle jouira.

A vj

gaiment du peu que je lui ai laissé pour son usage. Je suis plus content que si je possédois les trésors d'un Crésus, sans être à même de les lui faire partager.

Revenons : en vérité, Lucie, vous me faites un million de questions, & je suis encore si neuf dans ce pays-ci que je puis à peine répondre à la première avec quelque connoissance de cause. Le climat, les couvents, les bals, les femmes, les élégans, &c. C'est une relation dans les formes, & non une simple lettre que vous me demandez : il me faudroit toute une année pour satisfaire votre curiosité.

Par où commencer ? Sans-doute par ce qui doit fixer d'abord l'attention d'un militaire. J'ai vu le champ de gloire où l'aimable héros a rendu le dernier soupir entre les bras de la victoire ; j'ai suivi ses traces pas à pas avec autant d'étonnement que d'admiration. Il faut être ici pour se former une juste idée d'une aussi grande entreprise. Les difficultés sont telles qu'elles eussent ôté tout espoir de réussite à qui les eût prévues.

Le pays est très-beau : il joint aux agrémens communs à presque toute l'Europe, je ne fais quoi de grand, de su-

blime , de merveilleux. Ici tout est magnifique. Les hommes y semblent être une espèce nouvelle , lorsqu'on les compare aux François dont ils descendent.

En approchant des côtes de l'Amérique , j'ai été saisi d'un respect religieux à la vue de ces rochers dont le sommet va se cacher dans les nues , & qui sont couverts d'une vaste forêt de pins aussi anciens que le monde. Le silence qui règne sur ces côtes ne contribue pas peu à remplir l'ame de frayeur & de vénération. Du cap Rosieres , en remontant le fleuve Saint-Laurent , durant une course de plus de deux cent milles , on ne trouve pas le moindre vestige d'homme. On n'y voit que des montagnes , des bois , & un grand nombre de rivières qui semblent rouler en vain leurs eaux.

On ne sauroit contempler ce spectacle , sans déplorer la folie des hommes qui , plus inhumains que les féroces habitans de ces déserts , versent le sang d'un million de leurs semblables , pour la vaine possession d'un morceau de terre dont la plus grande partie reste toujours sans maître , & refuse toute sorte de culture.

Le fleuve est un des plus considéra-

bles du globe. Sa largeur est de quatre-vingt-dix milles à son embouchure : elle diminue ensuite graduellement & presque imperceptiblement. Il est navigable jusqu'à près de cinq cent milles de la mer, & contient plusieurs îles qui en rendent la navigation fort agréable.

La vue de Quebec a quelque chose de frappant pour l'œil étranger qui en approche. Cette ville est bâtie sur le sommet d'une haute montagne escarpée, au confluent de deux beaux fleuves, le Saint-Laurent & le Saint-Charles. Les couvens & les autres édifices publics se présentent avec avantage lorsqu'on les regarde du port. L'île d'Orléans, la cascade de Mont-morenci qui se voit dans l'enfoncement, & de l'autre côté le village de Beauport, bâti irrégulièrement le long de la rive du fleuve Saint-Charles, terminent le tableau en le rendant plus charmant.

Je n'ai eu que le temps de remarquer que les Canadiennes ont la vivacité des Françoises, & plus de beauté. Nous n'avons point encore eu de bals ni d'assemblées. C'est l'effet naturel de la crise présente. Le changement de gouvernement ou plutôt l'interrègne, doit sus-

D'ÉMILIE MONTAGUE. 15
pendre les amusemens. Je ne vous parlerai point de l'état politique du pays. J'aurois mille choses à dire pour & contre; des volumes ne suffiroient pas. Je ne suis point de ces observateurs pénétrans qui après un séjour d'une semaine dans quelque contrée que ce soit, se croient en état d'en donner une histoire naturelle, morale & politique. D'ailleurs, nous sommes trop jeunes l'un & l'autre pour être de profonds politiques. Nous attendons un successeur qui fasse revivre ici l'âge d'or. Alors je pourrai vous écrire des lettres plus intéressantes pour une jeune Demoiselle.

Adieu! ma chere. Dites mille choses pour moi à ma mere. Tout à vous.

ED. RIVERS.

LETTRE III.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres le 30 Avril.

EN vérité! mon cher Edouard! peupler les déserts de l'Amérique, multiplier autour de soi cette belle forme, faite

à la ressemblance de la divinité ! Oui, j'en conviens : c'est un projet digne d'un Colonel de vingt-sept ans , qui joint les graces de la figure aux avantages de la taille. A-t-on jamais rien vu d'aussi parfait ? Cinq pieds & onze pouces , fait à peindre , une bouche meublée de deux rangs de perles , des yeux expressifs , un air militaire , les façons du beau monde , de l'esprit , une ame généreuse , du bon sens , des connoissances , une éloquence naturelle , un cœur sensible , un vif penchant pour le beau sexe , en un mot tout ce qu'on peut désirer dans un homme de qualité ; rien de plus propre pour former une Colonie. Oh ! belles Canadiennes prenez garde à vous. Mon cher Edouard vous n'avez rien contre vous , que votre modestie , vertu de peu d'usage dans un climat François , ou même partout ailleurs. Je voudrois que vous connussiez un peu mieux votre mérite. Rappelez-vous l'oracle d'Apollon : *la perfection de la sagesse consiste à se connoître soi-même.* Notre belle amie , Mistress H — dit » qu'il ne manque qu'un grain » de fatuité au Colonel Rivers pour être » l'homme du monde le plus charmant « .
Pour moi , je hais l'humilité dans un

homme du monde : elle est pire à mon avis que l'hypocrisie des dévots. Je fais que je suis un Adonis pour les graces de la figure ; irai-je le nier par modestie , quand j'ai le plaisir de trouver toutes les femmes de mon sentiment.

J'arrive de Paris : la divine Madame De — est toujours aimable & constante. Quelle cruauté de l'avoir quittée ! Il est vrai ; mais qui peut rendre raison des caprices du cœur ? Le mien étoit épris des innocens attraits d'une Angloise toute neuve , sortant du couvent. La fleur qui s'ouvre à peine — ah , Edouard ! Mais j'oublie que vous êtes pour la rose épanouie. Nos goûts sont différens : c'est un bonheur pour nous & pour notre amitié. Jamais nous ne serons rivaux : une femme est presque passée pour moi , avant qu'elle soit mure pour vous. Mon bon ami , vous êtes trop délicat : je n'entends point ce raffinement. La jeunesse & la beauté me suffisent ; il vous faut de l'amour. Donnez-moi la fleur de dix-sept ans , & je vous cède tout l'empire du sentiment.

Ma lettre vous trouvera sans doute , exerçant la force de vos charmes séducteurs sur les dames sauvages de l'Amé-

rique donnant la chasse à ces pauvres créatures dans des bois aussi sauvages qu'elles. Je m'imagine vous voir faisant l'amour à la veuve de quelque fameux Chef Indien, ou dans un tête-à-tête avec une Amazone parvenue à l'âge du sentiment, ou bien adressant vos vœux à quelque Reine douairière des Ottawas ou des Tuscaroras.

Eh bien, mon cher, comment trouvez-vous ces dames sauvages? C'est la pure nature, sans voile, sans déguisement, sans cette afféterie Européenne. Vos services seront d'autant mieux reçus, que les héros Indiens sont moins galans; car on m'a dit qu'ils étoient peu touchés des charmes du beau sexe.

Vous parlez bien de l'amitié; & il y a beaucoup de sentiment dans ce que vous en dites. Personne n'a des idées plus sublimes que moi des affections de cette espèce; je suis pourtant fort éloigné de croire avec vous que l'amitié anime le monde moral. Un homme aussi galant que vous, auroit du lui donner pour ame un principe plus actif:

O Venus! ô mere de l'Amour!

Je me sens ce matin si indolent, &

D'EMILIE MONTAGUE. 19
j'en tire tant de vanité, que je n'écrirois
pas une ligne de plus pour l'empire du
monde; vous pensez bien que je n'y com-
prends pas le monde féminin. Adieu !

J. TEMPLE.

LETTRE IV.

A M. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 1 Juillet.

Il est vrai, mon cher Temple, je n'aime point les *Misses* : ces petites filles ont le cœur aussi puéril que les manières : elles ne ressentent d'autre passion que la vanité, & sans avoir aucun goût décidé elles sont prêtes à mourir de langueur pour le premier qui leur dit qu'elles sont belles. Je vous laisse volontiers vos écolières & vos novices. Mais donnez-moi une femme, j'entends une femme qui ait une âme, & non une statue inanimée, insensible aux tendres expressions d'un amour véritable, & aussi froide que la poupée qui lui servoit de jouet il y a quelques jours.

Vous m'avouerez que Prior savoit apprécier le mérite des femmes; & si vous

voulez un témoignage d'un plus grand poids , rappelez-vous que la Sunamite qui fit les délices de Salomon , le plus galant des rois , nous est représentée , pour ainsi dire en pleine fleur.

Vous avez beau dire : la beauté & les manieres d'une fille de dix-sept ans ont je ne fais quoi de folâtre , de léger , je dirois presque de pétulant , qui est mal compensé par la fraîcheur de l'âge , le seul avantage dont elle puisse se glorifier.

Un autre inconvénient , c'est qu'une fille s' imagine sans cesse que tout homme qui lui parle a des desseins. Une coquette & une prude à la fleur de l'âge , sont deux êtres également insupportables. La première veut que chacun l'adore ; l'autre est alarmée même des politesses ordinaires & générales auxquelles tout le sexe a droit. De ces deux défauts , le dernier me semble le plus dangereux. Je voudrois que ces jeunes innocentes fussent persuadées qu'elles courent moins de risques qu'elles ne pensent ; & qu'elles peuvent être polies envers la plupart des hommes qui les approchent , sans craindre qu'ils s'en autorisent pour exiger des complaisances contraires à la vertu la plus austère. Nous

ne sommes pas des animaux aussi terribles que le disent les mamans, les nourrices & les romans ; & si mon opinion peut être de quelque importance dans cette matière, je suis porté à croire que ces hommes redoutables qui en veulent à tout le sexe, sont & ont toujours été des êtres aussi fabuleux que les géants qui jouent un si grand rôle dans les contes des Fées.

A vingt ans les femmes commencent à revenir des frayeurs de l'enfance & à converser avec nous sur le pied de créatures raisonnables, sans craindre ni espérer de trouver un amant dans chaque homme qui leur fait la cour.

Ce qui peut servir d'apologie au sexe le plus foible, c'est que j'ai souvent remarqué dans le nôtre le même entêtement, ou plutôt la même absurdité. J'ai vu quantité de jeunes gens bien nés, & qui d'ailleurs ne manquoient pas de jugement, pâlir ou rougir aux politesses prévenantes d'une femme.

Je blame ce défaut dans l'un & l'autre sexe, parce qu'il ôte beaucoup du plaisir que l'on doit se flatter de goûter dans la société des hommes & des femmes, la seule qui soit de mon goût.

Ne vous imaginez pourtant pas , parce que je n'aime point les *Misès* , que j'aie un penchant décidé pour les grandes meres. Mon cher , il y a un juste milieu , un milieu d'or , dont il me semble que vous n'avez pas d'idée.

Vous êtes fort mal informé des mœurs des Dames Indiennes , ces roses sauvages ne sont accessibles qu'avant d'être entièrement épanouies : prodigues de leurs charmes avant le mariage , elles sont la chasteté même lorsqu'elles ont consacré leur beauté au Dieu de l'himen. Dès qu'elles entrent en ménage , elles perdent toute idée de plaisir , pour se livrer entièrement aux soins de la vie domestique : soins durs & pénibles , qui n'ont rien de commun avec les occupations frivoles & délicates de nos femmes. Laborieuses , actives , infatigables , on les voit labourer la terre , semer , faire la moisson , tandis que leurs maris plus fiers , dédaignant ces emplois qu'ils regardent comme au-dessous de la dignité de l'homme , s'amuse à chasser , à pêcher , à tirer de l'arc , & à tels autres exercices qui font des images de la guerre.

Quand je vous parle des travaux de

la vie sauvage , il faut remarquer qu'ils ne sont que passagers , & seulement autant que la nécessité les commande. Dans toute autre circonstance , c'est une paresse , une oisiveté sans exemple. Si le bonheur consiste dans l'indolence du corps & la tranquillité de l'esprit , suivant la définition des Epicuriens , il n'est point sur la terre de peuples aussi heureux que les Indiens des deux sexes. Libres de tous soins , ils jouissent du présent , oubliant le passé , & sans inquiétude sur l'avenir. En été , couchés nonchalamment sur un tapis de verdure , ils chantent , ils rient , ils jouent , ils racontent les exploits de leurs anciens héros , pour faire passer dans l'ame des jeunes-gens l'ardeur martiale dont ils furent animés. En hyver , enveloppés dans des fourrures que la nature semble leur avoir destinées en les faisant naître au milieu des bêtes farouches qui les portent , ils dansent , ils font des festins , bravant les rigueurs d'une saison insupportable aux Européens efféminés.

Comme la guerre est leur plus sérieuse affaire & leur première passion , presque tous leurs amusements en portent l'empreinte & l'image. Tout le monde a en-

tendu parler de leurs danses guerrières, & des chansons dont ils les accompagnent : elles sont presque toutes sur le même sujet, & après la plus exacte recherche je n'ai pu découvrir qu'une seule chanson érotique dans leur langue. Elle est courte, simple & expressive : en voici la traduction.

Je vous aime,

Je vous aime tendrement,

Je vous aime tout le jour.

Un vieillard Indien m'a dit qu'ils avoient des chansons d'amitié; mais je n'ai jamais pu me procurer la traduction d'aucune. Je me hazardai un jour de prier cet Indien de m'en traduire une en François; il me répondit fièrement que les Indiens n'étoient point accoutumés à traduire, & que, si je voulois entendre leurs chansons, je devois apprendre leur langue. Elle est très-harmonieuse, sur-tout dans la bouche de leurs femmes, & aussi propre à la musique que l'Italienne même. Un exemple de leur esprit d'indépendance, fort analogue à la réponse de ce vieillard, c'est que, quoiqu'ils professent la Religion Catholique-Romaine, ils n'ont jamais

D'EMILIE MONTAGUE. 25
mais voulu permettre qu'on fît le service divin pour eux dans une autre langue que dans la leur. Les femmes qui ont en général une fort belle voix, chantent au chœur avec un goût qui vous surprendroit, & une dévotion capable d'édifier les nations les plus religieuses.

Les Indiennes sont grandes & bien faites : elles ont de beaux yeux. La chevelure, qui est par-tout ailleurs un si bel ornement pour les femmes, sert plutôt à déparer les Indiennes par le peu de soin qu'elles en ont : leurs cheveux noirs, longs, épais & bien plantés sont presque toujours luisans de graisse. Elles ont d'ailleurs les traits du visage assez agréables, à la couleur près. Je parie des filles, car la vie dure des femmes mariées est peu favorable à la beauté. Elles deviennent hommasses, & en perdant le desir de plaire, elles en perdent aussi le pouvoir. La perte de leurs charmes est compensée par un nouvel empire qu'elles acquierent en se mariant : elles sont consultées dans toutes les affaires d'état, elles choisissent un chef toutes les fois que le trône devient vacant, elles sont les arbitres suprêmes de la paix & de la guerre, ainsi que du sort

Premiere Partie.

B

des captifs infortunés qui ont le malheur de tomber entre leurs mains ; car ils sont adoptés au nombre de leurs enfans , ou mis cruellement à mort , selon que les femmes des vainqueurs fourient ou froncent le sourcil.

Un missionnaire Jésuite m'a conté à ce sujet une histoire qu'on ne peut entendre sans horreur. Une Indienne , chez qui il demouroit pendant sa mission , donnoit à manger à ses enfans , lorsque son mari lui amena un prisonnier Anglois. Elle lui coupa aussi-tôt un bras , & fit boire à ses enfans le sang qui en dégouttoit. Le Jésuite lui ayant représenté la cruauté d'une telle action , elle lui répondit avec un regard & un ton féroces ; » J'en veux faire des guerriers ; je » dois les nourrir de chair humaine.

Cette anecdote vous indisposera peut-être contre les Indiennes qui certainement ne sont pas fort recommandables du côté de la douceur , & de cette aménité de caractère si convenable à leur sexe. Je reviens donc à nos Canadiennes qui ont tous les charmes excepté la sensibilité ; précieuse sensibilité qui embellit toutes les autres qualités , & sans quoi tout le reste est insipide à mes yeux !

D'EMILIE MONTAGUE. 27

elles sont gaies, vives, coquettes, plus galantes que sensibles, plus flattées d'inspirer de la passion, que capables d'en sentir elles-mêmes. Semblables à leurs compatriotes Européennes elles préfèrent les démonstrations d'une vaine admiration, au tendre attachement du cœur. Il n'y a peut-être point de femmes sur la terre qui parlent tant d'amour, & qui en sentent aussi peu que les Françaises. C'est le contraire en Angleterre. Mes belles Angloises sont assez sensibles pour rougir de cette aimable sensibilité à laquelle elles doivent le pouvoir de leurs charmes.

Adieu ! Je suis appelé à un rendez-vous. Une belle Française m'a permis de la conduire au cours dans ma calèche. C'est le *Hyde-Park* de Quebec ; on y voit chaque soir, sur le chemin de Saint-Foix, quarante à cinquante calèches des plus élégantes où sont les plus belles femmes. L'excuse est assez bonne pour me permettre de finir.

ED. RIVERS.

L E T T E V.

A Miss. R I V E R S, Clarges - Street.

Quebec , le 4 Juillet.

QUE l'homme est un animal inconstant ! Croiriez - vous , Lucie , que je commence à m'ennuyer du spectacle champêtre dont la première vue me fit éprouver une si douce sensation ? J'ai goûté dans cette aimable campagne toutes les douceurs que des objets inanimés peuvent procurer : je sens que l'ame est bientôt rassasiée de ce plaisir, s'il n'est point assaisonné de quelque chose de plus vif & de plus piquant. C'est un spectacle divin ; mais tout divin qu'il est , ce n'est qu'un spectacle, & la scène la plus charmante cesse de plaire, dès que les yeux y sont accoutumés. Au premier abord , les beautés de la Nature nous frappent d'admiration ; nous nous imaginons qu'elles auront toujours les mêmes attraits pour nous. Vaine espérance ! Hélas ! Nous soupirons après la société : nous dési-

rons la compagnie des personnes qui nous sont chères : nous regrettons les délices du cœur , de tous les plaisirs les plus vifs & les plus satisfaisans. Il y a ici des femmes & des hommes de mérite ; mais comme le sentiment ne se commande point , mon cœur n'est encore épris de personne. Je dois songer sérieusement à mon établissement , afin de sortir de l'état de végétation où je sens que je tombe malgré moi.

Vous me demandiez , dans votre dernière Lettre , un détail circonstancié des couvens de ce pays. Ma chere , avez-vous envie de renoncer au monde ? Si vous avez du goût pour la vie religieuse , vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Ma réserve , & mon extrême modestie , jointes à la facilité avec laquelle je parle le François , m'ont introduit dans les trois communautés de Quebec. J'y suis assez bien vu des supérieures & des plus anciennes religieuses : elles disent unanimement que le Colonel Rivers est un très-aimable homme ; & elles m'ont donné une permission illimitée de les venir voir quand je voudrois. Quelquefois aussi elles m'accordent la grace de converser avec quel-

ques-unes des plus jeunes : faveur singulière qui n'est pas pour tout le monde.

Il y a ici trois couvens, vous pourrez choisir : les Ursulines, l'Hôtel-Dieu, & l'Hôpital Général. Le premier est de l'ordre le plus rigide de l'Eglise Romaine, si pourtant on en excepte cet ordre barbare qui prescrit un silence éternel aux belles solitaires qui y sont admises, ne leur permettant pas d'user du don inestimable de la parole. La maison est grande & belle, mais elle a un air de tristesse qui s'accorde assez bien avec l'habit noir & la pâleur livide des nonnes qui l'habitent. L'église seules'éloigne du style sombre & mélancolique du reste du couvent : elle est magnifiquement ornée, claire, & d'une propreté tout-à-fait aimable. La supérieure est une Angloise de bonne famille, qui fut faite prisonnière par les Sauvages lorsqu'elle étoit encore enfant. Un officier François eut la générosité de la tirer de leurs mains & de la mettre dans cette maison. C'est une des plus aimables femmes que j'aie vues : un certain air de bonté répandu sur toute sa personne charme tous ceux qui la voient : j'aime extrêmement sa conversation,

D'EMILIE MONTAGUE. 31
quoiqu'elle ait soixante ans & qu'elle
soit nonne.

L'Hôtel-Dieu est fort agréablement
situé, ayant vue sur les deux fleuves
& sur l'entrée du port. Le bâtiment est
gai, bien aéré, & fort agréable. L'ha-
bit des religieuses est extrêmement pro-
pre & avantageux, circonstance qui
n'est point à négliger, pour une belle
personne: il est blanc, avec un voile
de gaze noire, très propre à vous faire
paroître avec avantage. L'ordre est
moins sévère que celui des Ursulines,
& beaucoup plus utile à mon avis. Il
est voué au soin des malades. Les non-
nes de ce couvent ont un enjouement
& un air de santé qui manque aux Ur-
sulines.

L'Hôpital-Général, situé à un mille
de la ville, est sans-contredit le plus
agréable des trois. L'ordre & l'habit
sont les mêmes que ceux de l'Hôtel-
Dieu, avec cette seule différence que
l'habit est orné d'une croix telle que
la portent les Chanoinesses en Europe.
C'est une distinction que leur a donnée
Saint Valier, second Evêque de Que-
bec, leur fondateur. Le couvent est un
vaste & magnifique édifice où regnent

la grandeur , l'élégance & la plus exquise propreté. On n'y reçoit que la noblesse. J'y ai vu de belles solitaires; elles sont toutes aimables & bien élevées : elles ont l'air du beau monde, une conversation aisée , spirituelle , polie. Quand on converse avec elles , la femme de qualité fait oublier la religieuse. Les Ursulines sont de meilleures nonnes ; les dames de l'Hôpital-Général sont des femmes plus aimables. Avec tout cela ; celles-ci ont encore un air de chagrin qui perce , malgré elles , au travers du contentement qu'elles affectent. Elles disent pourtant qu'elles sont heureuses ; mais le ton dont elles le disent sans qu'on le leur demande , est une forte preuve du contraire.

Quoique le plus indulgent des hommes pour les folies des autres , pour celles sur-tout qui naissent d'une dévotion mal entendue , quoique très-disposé à laisser chacun jouer sur le théâtre du monde le rôle qu'il juge lui être le plus convenable ; cependant je ne puis m'empêcher de blâmer une institution qui me paroît également incompatible avec le bien public , & le bonheur particulier ; une institution cruelle qui dé-

voue la beauté & l'innocence à l'esclavage , aux regrets , à la misere , à une prison perpétuelle que les loix les plus sévères trouveroient trop dure pour les plus grands criminels.

Ma chere Lucie , qui pourroit s'imaginer , si l'on n'en avoit pas la triste expérience , que des êtres raisonnables fussent capables de se flatter de plaire au Dieu de toute bonté , en se tourmentant volontairement eux-mêmes , en renonçant à la société pour laquelle il les a formés , & où il les a placés ; en étouffant les plus douces affections de l'ame , en renonçant pour jamais aux tendres noms d'amie , d'épouse , de mere ; en détruisant , autant qu'il est en leur pouvoir , l'œuvre de la création ; en se privant des douceurs les plus légitimes de la vie , en rejetant tous les biens que l'Auteur de leurs jours leur a donnés pour contribuer à leur bonheur , en un mot en détruisant ses dons les plus précieux , la santé , la beauté , la sensibilité , la gaieté & la paix ?

Mon indignation a augmenté depuis que j'ai vu , il y a quelques jours , aux Ursulines , une jeune fille extrêmement aimable , dont l'extérieur annonçoit une

ame formée pour goûter les plaisirs purs & délicats de l'amour & de l'amitié, conduite par un accès d'enthousiasme, ou peut-être par une vanité puérile qu'on lui avoit adroitement inspirée, au pied des autels qu'elle arrosera probablement trop tôt des larmes amères du repentir & du remords.

La cérémonie, instituée sans doute pour frapper l'imagination & séduire le cœur d'une jeunesse sans expérience, est extrêmement solennelle & touchante. La procession de ces vierges consacrées à Dieu, la douceur de leurs cantiques sacrés, la profonde dévotion avec laquelle l'aimable enthousiaste reçut le voile, en prononçant le vœu barbare qui la sépare à jamais de la société, tout cela émut mon cœur en dépit de ma raison, & je me sentis touché jusqu'aux larmes par une superstition pour laquelle je n'ai que de la compassion & du mépris.

Je n'attribue pourtant pas cet effet à l'appareil seul de cette cérémonie sainte & barbare. Il étoit impossible que la rendre victime qui s'immoloit elle-même, ne fit pas sur moi la plus forte impression. Vous n'avez jamais vu d'ob-

jet plus intéressant ; rien de si charmant ; une douce émotion animoit ses graces naturelles ; le soufle du plaisir étoit sur ses joues ; le feu de l'enthousiasme dans ses yeux, les plus beaux qu'on puisse voir ; elle avoit un air de satisfaction , de joie , d'allégresse que n'a point l'épouse la plus heureuse qui ne connoît encore que les douceurs du mariage ; elle sembloit élevée au-dessus de la terre , & toute sa personne avoit je ne fais quoi de plus qu'humain,

Quoiqu'ennemi de toute espece de superstition , je dois avouer pourtant qu'elle est moins dangereuse , & conséquemment qu'elle mérite plus d'indulgence dans votre sexe que dans le nôtre , parce qu'elle y est moins contraire au sentiment de la vertu. Elle est sombre & féroce dans les hommes : elle allume le feu de la discorde dans leur ame , & met le glaive aux mains de l'assassin. Dans les femmes , la superstition prend le caractère du sexe ; elle est douce , tendre & bienfaisante : elle s'occupe des actes d'une charité compatissante , & semble seulement substituer l'amour de Dieu à celui des hommes.

Qui peut s'empêcher d'admirer la fondatrice des Ursulines ? Elle inspire un double sentiment d'estime & de pitié. Madame de la Peltrie, à qui la colonie doit en quelque façon son existence, jeune, riche, aimable, veuve à la fleur de son âge, maîtresse d'elle-même, ayant devant les yeux la plus belle perspective pour une femme qui réunissoit tant d'avantages, renonce à tous les plaisirs du monde, consacre ses jours à l'austérité d'une religion qu'elle croit la seule vraie, affronte les dangers de la mer, s'expose à la férocité d'un peuple sauvage, aborde dans une terre inconnue, souffre avec courage le froid & le chaud, la soif & la faim, pour exécuter un projet qu'elle croit agréable à la Divinité. Une telle action sera toujours louable, quelque faux qu'en soit le principe ; il n'y a que les indévots qui puissent lui refuser de l'admiration. Un cœur droit déplorera son aveuglement en exaltant son courage. Faut-il que des âmes capables d'une aussi héroïque vertu ne suivent pas des principes plus convenables à leur propre bonheur & à celui des autres ?

D'EMILIE MONTAGUE. 37

Des affaires extraordinaires m'appellent à Montréal. Je pars en hâte. Adieu, ma très-chère Lucie ! Je vous écrirai dès que je serai arrivé. Adieu !

ED. RIVERS.

LETTRE VI.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Montréal, le 9 Juillet.

J'E viens d'arriver, ma chère, après avoir couru bien des dangers dans un voyage le plus agréable du monde. Jamais chevalier errant n'a vu son cœur exposé à tant d'attaques : c'est un bonheur d'avoir pu rapporter le mien ici sain & sauf. A chaque station j'étois accueilli & servi par de fort jolies payannes, jeunes, spirituelles, tant soit peu coquettes, & aussi galamment habillées que des bergeres de roman. Quelle différence de ces filles à nos maussades villageoises ! Un homme à bonnes fortunes feroit un voyage fort amusant de Quebec à Montréal.

Les paysans sont ignorans, paresseux, grossiers & stupides au de-là de toute expression ; mais courtois, civils & préve-

nans envers les voyageurs ; & ce qu'il y a de plus charmant, c'est qu'ils laissent leurs femmes & leurs filles faire les honneurs de la maison : emploi dont elles s'acquittent d'une manière obligeante & avec une attention qui sembleroit devoir être à charge dans une maison assez mal pourvue ; mais loin d'être à charge elle a tout l'agrément de l'opulence pour une ame honnête. Pour moi , j'ai été enchanté de ces paysannes, & j'ai mangé ce qu'elles m'ont présenté avec autant de plaisir que si l'on m'eût servi des ortolans dans un palais. Leur conversation est amusante. On diroit qu'elles ont à elles seules le peu de savoir qu'il y a en Canada , car il n'est pas rare d'y trouver des grands-seigneurs qui ne savent pas écrire leur nom.

Le chemin de Quebec à Montréal n'est presque qu'une rue prolongée. Les villages sont si grands & si nombreux le long des bords du fleuve Saint Laurent , qu'à peine y voit-on quelque terrain sans maison , à moins qu'il ne soit rempli par un bras du fleuve , un bois ou une montagne , qui semblent placés ainsi de distance en distance pour diversifier agréablement la côte. Je ne me rap-

pelle pas d'avoir jamais fait un voyage aussi agréable. L'agrément varié des points de vue le long du chemin, & le babil charmant des payannes au gîte, m'ont fait regretter que la route ne fût pas plus longue. J'étois presque fâché d'arriver si-tôt à Montréal.

L'île de Montréal, où est la ville du même nom, est un endroit fort agréable & bien cultivé, moins sauvage, moins magnifique & plus riant que la campagne des environs de Quebec. Les femmes y sont généralement belles, d'un caractère vif & enjoué qui m'a prévenu en leur faveur. Elles n'ont guère d'autres affaires que leur plaisir. Je les ai vu ce matin se promener en calèche & faire ce qu'elles nomment le tour de la ville, accompagnées par des officiers Anglois. Je veux faire connoissance avec elles, avec toutes si le temps me le permet; car quoique je ne puisse pas faire ici un long séjour, je ne vois pas ce qui m'empêcheroit de le rendre aussi agréable qu'il me sera possible. Je vous ai dit que j'aimois les petits bals champêtres: j'en donnerai un dès que j'aurai fait mes visites de cérémonie.

A six heures du soir.

Je viens de dîner avec les officiers du régiment de — & je me trouve dans l'obligation de faire deux visites que je n'avois pas prévues. Il s'agit de deux Angloises qui demeurent à quelques milles de la ville : l'une est la femme du Major du régiment ; l'autre est sur le point d'épouser un capitaine du même corps, Sir George Clayton, jeune baronnet de bonne mine, qui vient d'hériter de ce titre & d'un fort joli bien par la mort d'un parent éloigné. Il est à présent à la Nouvelle-York : le mariage se fera dès qu'il sera de retour.

A huit heures.

J'ai fait des visites rapides à quelques Dames Françoises. Quoique je n'aie point vu de beauté, je dois convenir pourtant que les femmes de Montréal sont en général assez bien ; elles ont des manières aisées & caressantes ; leurs charmes tirent un grand avantage de leur vivacité. Je ne saurois que me féliciter de leur goût pour les officiers Anglois. Leurs maris, qui en vérité n'ont

D'EMILIE MONTAGUE. 41
rien de fort attrayant , n'ont pas aussi le
bonheur d'être leurs meilleurs amis.

Le jeudi au matin.

Je pars dans l'instant avec un ami pour la maison de campagne du Major Melmoth ; je vais faire ma cour aux deux Dames. Cette visite n'est guere de mon goût. Je n'aime pas les demoiselles en général , encore moins celles qui sont promises. Toutes occupées de la pensée de leur bien aimé , à peine daignent-elles laisser tomber un regard sur les autres hommes. On m'a dit néanmoins qu'elles étoient toutes deux fort aimables.

Le 14. à huit heures du soir.

Aimable , Lucie ! c'est un ange. Heureusement pour moi , elle n'est plus libre ; son cœur est engagé ailleurs. Il n'y a que cela qui puisse me répondre du mien , & vous savez ma chere , qu'il ne se donne pas aisément. Enfin j'ai trouvé dans les forêts du canada , la beauté , la délicatesse , la sensibilité , & tout ce qui peut charmer dans une femme.

Vous me croirez enthousiaste , si vous

voulez ; je vous jure qu'elle est charmante , adorable ; non , mes éloges ne font point outrés. Je ne lui ai pas demandé son amitiés pour moi seul ; vous la partagerez, Lucie : elle me l'a promis. Elle repassera en Angleterre dès qu'elle fera mariée. Vous êtes faites pour vous aimer l'une l'autre.

Le Major Melmoth nous a retenus une semaine entiere chez lui à la campagne , nous l'avons passée dans un cercle d'amusemens champêtres ; je ne parle pas de parties de chasse ; j'entends des divertissemens auxquels les dames puissent prendre part : de petits bals , des fêtes rustiques & galantes , non seulement avec les dames de notre voisinage , mais aussi avec l'élite des femmes de Montréal qui sont venues partager nos plaisirs. Mistress Melmoth est une jolie brune , mais Emilie Montague — ! Vous me croiriez amoureux d'elle , si j'entreprendois la description de ses charmes. Non , Lucie , je vous le déclare , je n'en suis point amoureux. Sachant qu'elle en aime un autre auquel elle doit bientôt unir son sort , je contemple ses attraits comme je vois les vôtres , avec un plaisir flatteur , il est vrai , mais

sans desirs : les circonstances me défendent tout sentiment de cette espèce à son égard.

- Je vous dis qu'elle est charmante : elle ne l'est pas aux yeux de tout le monde ; elle est aux miens la beauté même , animée par le souffle des Graces. L'idée que je me suis faite de la beauté s'éloigne peut-être des notions vulgaires. Je n'aime point , par exemple , une femme dont chacun dit froidement , *elle est belle*. J'adore la beauté , mais je ne donne pas ce nom aux seuls agrémens de la figure : c'est la vie , c'est l'esprit , c'est l'ame , en un mot c'est Emilie Montague — . Sans être une beauté régulière , elle charme les cœurs nés sensibles : les autres femmes , quoiqu'aimables , me semblent des statues auprès d'elle. Un beau teint un peu pâle , mais de cette pâleur qui annonce la délicatesse de sa complexion sans ternir l'éclat de la santé la plus brillante , des cheveux noirs , de grands yeux de même couleur à fleur de tête & pleins de langueur — . Je la crois faite pour ressentir la plus forte passion , comme elle est capable de l'inspirer. Son abord est tout-à-fait séduisant : c'est un air doux , tendre &

languissant , qui ravit l'ame ; ses yeux , les plus expreffifs que j'aie vus , vous enchaînent par l'extrême sensibilité dont ils font le miroir.

Sa conversation a mille charmes inexprimables ; ce qui me plaît davantage en elle , c'est cette politesse exquise , ces attentions , ces prévenances qui se trouvent rarement dans une jeune personne dont le cœur est épris ; trop souvent le désir de plaire à un seul occupant toute l'ame , ne lui laisse guere d'attention pour les autres. J'attribue cette heureuse disposition en partie à son jugement & en partie à la douceur naturelle de son ame : l'un & l'autre la rendent extrêmement attentive à ce qui peut la faire aimer de tout le monde. Comme je suis un peu philosophe sur cette matiere , & que j'ai fait une étude particulière du cœur humain , je suis curieux de la voir avec son amant , & d'observer l'accroissement gradué de ses charmes en la présence de celui auquel ils doivent certainement se montrer dans tout leur éclat. L'amour , qui embellit les traits les plus ordinaires , doit donner aux siens une force irrésistible. Quels yeux , quand ils sont animés par la tendresse !

L'amour donne à l'ame une nouvelle force, & une beauté plus touchante. Une femme honnête paroît cent fois plus aimable & plus vertueuse, lorsqu'elle est sensible au mérite d'un homme digne de son affection. Lucie, souvenez-vous de ce mot, je ne conviendrai que vous êtes belle que quand j'apprendrai que vous aimez.

Vous ai-je dit qu'Emilie Montague a la plus belle main & le plus beau bras du monde? J'en excepte pourtant les vôtres. Son ton de voix a une douceur mélodieuse; perfection si estimable, à mon avis, que sans elle la plus belle femme ne feroit pas la moindre impression sur mon cœur. Je crois que vous lui ressemblez en tout, à cela près qu'elle est plus pâle que vous. Vous le savez, Lucie; vous m'avez souvent dit que je vous aurois aimée, si je n'avois pas été votre frere; cette ressemblance prouve combien vous avez raison. Vous êtes réellement aussi belle que peut l'être une personne de votre sexe qui n'a point encore aimé.

Je donnerai demain un bal. Mistress Melmoth devoit en faire les honneurs; mais comme elle est enceinte, elle ne

dansera point. Cette circonstance a produit un débat qui flatte infiniment mon amour-propre. Les dames se disputent l'avantage de danser avec moi. Oh ! heureux échange que j'ai fait ! Quel homme de bon sens voudroit rester en Angleterre pour y être regardé d'un œil indifférent, lorsqu'il peut être en Canada un objet de rivalité entre les plus belles femmes ? Ce point important n'est pas encore arrangé. L'étiquette est ici fort difficile à régler. Quant à moi, je suis partie, on ne me consultera point. La main est destinée à la plus longue généalogie : nous faisons un cas prodigieux de la noblesse à Montréal.

Le 15. à quatre heures.

Après une dispute assez vive entre les deux Françaises qui ont pensé occasionner un duel entre leurs maris, l'honneur de danser avec le Colonel Edouard Rivers, a été déferé par l'une & l'autre à Miss Emilie Montague, chacune d'elles prétendant seulement que je ne dansasse point avec l'autre. Je me suis soumis de bonne grace à cet accommodement ; vous n'aurez pas de peine à le croire.

Samedi au matin.

Je n'ai jamais passé de nuit plus agréable : nos plaisirs valent certainement bien ceux de Londres. Une troupe de jeunes cavaliers des plus galans , des femmes d'une beauté & d'une élégance à ravir , une gaité universelle , un contentement général : ma charmante Emilie , belle comme Vénus au milieu des Graces dont le nombre ne passoit pas seize ; que peut-on désirer de plus ? Rien n'est plus propre qu'un bal à montrer la beauté dans toute sa pompe. L'état du repos n'a rien qui flatte ; la nature en mouvement a toute sa beauté. Un arbre agité par un vent doux & frais , un vaisseau que les voiles enflées précipitent au milieu des flots , un coursier qui fait voler la poussière , une belle qui danse ! Jamais homme n'a eu tant d'aversion que moi pour la vie tranquille.

Je vais retourner chez le Major Melmoth pour un mois entier. Lucie , ne vous allarmez point. Elle est belle , mais je vous proteste que je la vois avec des yeux d'une froide admiration. Une femme qui a des engagemens n'est plus une femme pour moi. Il n'y a point d'amour

sans un rayon d'esperance. Toute mon ambition est d'être son ami. Je voudrois encore être le confident de son amour. Avec quelle vivacité une ame comme la sienne doit aimer!

Adieu ! ma chere ! Je suis tout à vous,

ED. RIVERS.

LETTRE VII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Montréal, le 15 Août.

O CIEL ! Lucie ! C'est un charme ; on n'y résiste pas. J'étois fou de rester si longtemps chez le Major. Quelle enchanteresse ! le cœur le plus froid n'y tiendrait pas. Une aussi belle personne , avoir tant de raison ! elle devrait en rougir. Je lui passerois encore la raison , quoiqu'elle ne soit pas de son âge , si elle n'y joignoit pas cette douceur séduisante , cette aménité de caractère dont on ne peut se défendre , & qui donneroit des charmes à la laideur même. Encore si elle avoit un grain de vanité , ou quelque caprice pour servir de contrepoison à tant d'appas. Mais non, elle ignore ou semble ignorer
ses

ses perfections. En vérité ! cela n'est pas supportable. C'est ce que je lui disois hier au soir : elle me répondit par un sourire gracieux & malin. — De bonne foi je crois que ce petit tyran des cœurs voudroit me mettre au nombre de ses esclaves ; non, je ne suis pas fait pour servir de cortège. La femme que j'aimerai doit être si éloignée de me préférer un autre amant, qu'elle ne doit avoir d'ame que pour moi. Je suis l'homme du monde le plus déraisonnable sur cet article. Qu'elle pense ce qu'elle voudra ; je me défie d'elle & de ses charmes. Je lui ai échappé : je pars dans une heure pour Quebec. Il est vrai : la fuite n'est ni de mon état, ni dans mon caractère ; mais il est des circonstances où c'est le meilleur parti qu'un homme ou une femme puissent prendre lorsqu'on n'est pas sur de pouvoir résister à la tentation.

Je compte mettre dix jours pour me rendre à Quebec. Je me propose d'aller voir les curés de chaque village pour en tirer les connoissances sur la nature du sol, dont je sens que j'ai besoin pour mon établissement. La paresse étant la racine de tous les vices, & la nourrice de l'amour, je veux m'occuper sans cesse. L'occupation convient à l'activité

de mon tempérament. Le plaisir de l'agriculture est ici fort supérieur à tout ce que l'on peut goûter en ce genre en Angleterre, soit lorsque les roses commencent à s'ouvrir, soit à la chute des feuilles. L'Amérique est encore dans la fleur de l'âge ; l'Europe est dans la décrépitude. Du reste je ne suis pas tout-à-fait neuf dans cet art aussi utile qu'agréable. J'ai étudié les Géorgiques : je suis fort avancé dans la théorie, & peut-être que dans la pratique je serai dans peu le meilleur gentilhomme cultivateur de toute la colonie.

Attendez-vous à lire mon nom & mes observations dans le *Museum Rusticum*. Je compte faire des découvertes surprenantes dans l'agriculture. J'ai déjà fait deux remarques singulières ; j'ai trouvé, par la force de mon propre génie, qu'en Canada la campagne est riche, & la capitale pauvre, ce qui est le contre-pied de tous les autres pays ; & pour seconde découverte, que les montagnes sont fertiles & les vallées stériles. Voyez quelles sont les dispositions du Colonel Rivers à être un membre utile de la Société. J'ai toujours eu beaucoup de goût pour l'étude de la physique.

D'EMILIE MONTAGUE. 58

Dites à ma mere combien je m'occupe utilement ici , & elle ne pourra s'empêcher d'approuver mon voyage ; assurez-la sur-tout , ma chere , de mon tendre respect.

Les chevaux font à la voiture ; l'on m'attend , je pars, adieu !

ED. RIVERS.

P.S. L'amant est attendu à toute heure.

Jene fais pas bien si je le verrois arriver avec plaisir. Vous savez que dans de telles occasions un tiers est ordinairement de trop , à moins qu'il ne soit sans conséquence. Pour moi, quelque part que je sois, j'aime à fixer l'attention , & je ne ferois pas fort flatté de servir d'ombre au tableau.

LETTRE VIII.

A Miss RIVERS.

Quebec , le 24 Août.

Vous ne sauriez croire, ma chere , quel trésor de connoissances utiles j'ai amassé , dans les dix jours que j'ai mis à revenir

C ij

de Montréal ici. Cette colonie est une mine plus riche que je ne l'aurois soupçonné. Elle n'a ni or ni argent : elle a quelque chose de plus précieux , du blé & du bétail. Il n'y manque que de l'encouragement. Les Canadiens sont à leur aise : sans avoir besoin de travailler , la nature est pour eux une bonne mere qui leur donne le nécessaire sans qu'ils prennent la peine de le lui demander ; la superstition , la stupidité & la paresse , unies ensemble , n'ont pas été capables d'appauvrir le paysan. Je me réjouis de trouver tant d'avances de la part du climat dans un pays où j'ai dessein de fixer ma demeure , & de me faire un petit domaine.

J'ai été fort civilement reçu des curés que je suis allé voir sur ma route , quoiqu'en général ils ne soient pas assez bien pour fêter les étrangers. Le Clergé paroissial est utile par tout ; mais je hais les moines ; ce sont des mouches paresseuses dans la ruche politique , qui semblent s'étudier à être le moins utile qu'ils peuvent. Ajoutez à cela l'extrême malpropreté de quelques uns d'entre eux qui se font un point de religion de ne pas porter de linge , & de ne changer

D'EMILIE MONTAGUE. 53
d'habit que lorsqu'il tombe en lambeaux. N'est-il pas étrange que des hommes faits à l'image de Dieu s'imaginent que ce grand Etre soit ennemi de la propriété? Et cependant la plupart des institutions judaïques avoient pour but de l'entretenir.

Par-tout où j'ai fait quelques heures de séjour , je suis allé faire ma cour à la Dame du village. Pour les Seigneurs, s'ils n'avoient point de femmes , ils ne mériteroient pas une visite.

Les femmes de ce pays me plaisent chaque jour davantage. Si j'étois galant, elles feroient de moi un prosélyte , & je serois en danger de donner dans tous les excès de la galanterie françoise qui certainement est plus élégante ou moins maussade que la nôtre.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès d'Emilie? Combien j'envie le sort de Sir George! Quel bonheur le ciel lui a préparé , s'il a assez d'ame pour le goûter!

Il faut que je l'oublie. *Je voudrois n'y plus penser , & j'y pense sans cesse.* Il étoit temps que je partisse. Elle commençoit à m'intéresser beaucoup plus qu'il ne convient pour ma tranquillité. J'ai honte de moi-même quand je pense combien j'ai

eu de peine à la quitter : croiriez-vous, Lucile, que je n'ai presque pas dormi depuis ? C'est une folie, mais qu'y faire ? En suis-je le maître ? Voilà une excuse admirable : qu'en pensez-vous ?

Il n'y a que deux heures que je suis de retour. J'apprends que pendant mon absence, Miss Fermor est arrivée ici avec son pere qui vient rejoindre son régiment. Je leur dois une visite : je vais à Silleri. Ce n'est pas la seule acquisition que le pays ait faite depuis quelques jours : il nous est venu toute une cargaison de belles Angloises. J'irois leur faire ma révérence, si j'en avois le temps : mais je pars demain pour un village Indien où je resterai une quinzaine, & j'écrirai jusqu'à la nuit.

Adieu ! l'on m'interrompt ; tout à vous,

ED. RIVERS.



LETTRE IX.

A MISTRESS MELMOTH, à Montréal.

Quebec, le 24 Août.

J'E ne puis vous exprimer, Madame, combien je suis sensible à l'honneur de votre souvenir. Le petit mot que vous avez ajouté à la lettre du Major, me flatte infiniment. J'espère qu'il voudra bien me permettre de vous adresser ma réponse. S'il s'en formalisoit, je veux bien qu'il sache qu'elle en fera plus vive & plus enjouée, ayant beaucoup plus d'envie de vous plaire qu'à lui, pour cent raisons qu'il feroit inutile de détailler.

Vous avez trop de pénétration, Madame, pour me supposer *un cœur à la glace*. Au contraire, la sensibilité est mon défaut. Ce ne sont pourtant pas ces petites beautés ordinaires qui l'excitent. J'ai un penchant admirable pour l'amour, quoique j'en prenne difficilement : ce n'est point cruauté, c'est délicatesse. Permettez-moi, vous ou votre divine amie, de porter vos chaînes & vous verrez que j'aime comme un ange, quand je

suis sérieusement épris. Hélas ! vous avez un mari , elle a un amant. Je n'ai plus d'espérance. C'est un malheur réel pour moi : car de toutes les personnes de votre sexe enchanteur que j'ai vues ici , vous êtes les deux seules pour qui mon cœur sent une véritable inclination. Pour être sincère , mais n'en parlez pas au Major , je suis plus qu'à moitié amoureux de vous deux ; & si j'étois le grand Seigneur j'équiperois une flotte magnifique pour vous conduire l'une & l'autre dans mon ferrail.

Il y a sur tout une vertu que j'admire extrêmement dans vous deux : c'est cette humanité compatissante que vous avez pour nos pauvres cœurs , & qui fait que vous vous montrez toujours ensemble. Si l'on vous voyoit séparément l'une ou l'autre , il n'y a point de héros qui pût y résister.

Vous me demandez comment je trouve les Françoises de Montréal. Je les trouve charmantes ; il y en a quelques-unes qui peuvent passer pour belles. Madame L — m'a paru telle , même auprès de vous & de Miss Montague ; c'est dire tout ce que l'on peut en ce genre.

J'ai appris par hazard que Sir George

D'EMILIE MONTAGUE. 57

Clayton étoit arrivé à Montréal. Assurez Miss Montague que personne ne prend un plus vif intérêt que moi à son bonheur. Elle est un chef-d'œuvre de la nature ; puisse-t-elle être aussi heureuse qu'elle est parfaite ! J'exprime trop faiblement ce que je sens. Avec une ame comme la sienne, elle doit être une femme infiniment heureuse, ou extrêmement malheureuse. L'amitié me fait trembler pour elle, quoique l'excellent caractère qu'on donne à Sir George, me rassure. Je répondrai une autrefois au Major Melmoth. J'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre, &c.

ED. RIVERS.

LETTRE X.

A Miss RIVERS.

Silleri, le 24 Août.

IL y a près d'un mois que je suis ici, ma chere, sans avoir encore vu le Colonel votre frere, qui est à Montréal. On m'a dit pourtant qu'on l'attendoit incessamment. Cela ne m'a pas empêché de

Cv

passer fort agréablement le temps. Je ne fais pas ce que peut être l'hyver dans ce climat, mais je suis enchantée des agrémens que la campagne y offre en été. C'est ici l'empire des Fées. La nature y déploie une magnificence & un luxe qui tiennent du merveilleux, & mille graces sauvages qui surpassent infiniment les beautés artificielles de notre Europe. Les environs de la ville sont agréables ; la vue y est fort étendue, variée de montagnes, de bois, de rivières, de cascades, de riches fermes, de maisons de plaisance, & terminée au loin par des montagnes qui semblent des degrés pour s'élever au séjour des immortels.

La chaleur du jour est plus grande ici qu'en Angleterre, mais elle y est plus supportable : après midi il s'élève un petit Zéphir qui rafraîchit l'air & rend la soirée délicieuse. Nous avons beaucoup d'orages ; il est pourtant rare que le tonnerre y fasse du dégât ; du reste il fait entendre un bruit plus terrible & plus majestueux, & les feux qui l'accompagnent sont plus vifs & plus beaux : j'ai vu un éclair couleur de rose, comme les premiers feux de l'aurore.

Le verd des prairies est semblable à celui d'Angleterre, & le soir il a une beauté inexprimable par l'éclat qu'y répandent les mouches dorées & les vers luisans, qui brillent comme une infinité de petites étoiles entre les feuilles des arbres & sur le gazon.

Il y a deux magnifiques chûtes d'eau auprès de Quebec, la Chaudiere & Montmorenci. La premiere est une Cascade prodigieuse qui, se précipitant au travers des rochers les plus escarpés, forme un spectacle grotesque, irrégulier, terrible. La seconde moins irréguliere, moins sauvage, mais plus agréable & plus majestueuse, tombe d'une hauteur énorme le long d'une montagne nue, dans le fleuve Saint-Laurent. Elle regarde la côte la plus cultivée de l'Île d'Orléans, & forme avec les beautés artistielles un contraste aussi frappant que gracieux.

La riviere du même nom qui fournit des eaux à la Cascade de Montmorenci, est elle-même le plus charmant des êtres inanimés. Et pourquoi l'appeller un être inanimé? Elle respire presque. Je ne suis plus surprise de l'enthousiasme des Grecs & des Romains. Ce furent sans-

doute des objets aussi charmans que celui-ci qui leur inspirerent les premières idées mythologiques. N'en doutons pas : cette rivière est habitée par des *Nayades*.

Figurez-vous un rocher immense qui semble avoir été ouvert par les mains de la nature, pour donner passage à une rivière étroite, mais profonde & agréable : elle y coule comme entre deux murailles régulières & magnifiques, couronnées des plus beaux bois que l'on puisse voir ; ses bords sont émaillés d'une infinité de fleurs arrosées par de petits ruisseaux qui, après leur avoir payé la tribut de leurs eaux pures & argentines, vont se perdre plus bas dans la rivière. Mille grottes naturellement taillées dans le roc représentent le séjour des *Néréides*. A un mille au-dessus de la cascade, la rivière s'élargit avec pompe comme pour faire place à une petite île couverte de bosquets fleuris : on diroit que c'est le palais, ou le trône de la Déesse de ces belles eaux. Les torrens occasionnés par les pointes irrégulières du rocher, qui dans quelques endroits semblent vouloir se toucher, égalent presque en beauté & surpassent en variété la cascade même, & terminent cette scène d'enchantement.

En un mot , la beauté de ce spectacle me dédommage pleinement des fatigues du voyage ; & si jamais vous m'entendez me plaindre d'avoir traversé péniblement la mer atlantique , rappelez-moi la vue de la rivière de Montmorenci , & je serai plus que consolée.

Je ne puis vous parler que fort imparfaitement des gens de ce pays. J'ai beaucoup plus examiné le paysage des environs de Quebec , que je n'ai fait attention aux figures. Les Françoises sont belles , & les François n'y sont point dangereux : ils le sont si peu , que je pourrois me promener sans risque , au clair de la lune , avec le plus élégant d'entre eux. Je ne suis pas étonnée que les Canadiennes prennent tant de peines pour nous enlever nos cavaliers ; mais je ne pense pas que nous ayons jamais la tentation d'user de représailles.

Je suis à-présent dans une fort belle ferme , sur les bords du fleuve Saint-Laurent. La maison est au pied d'une montagne escarpée , couverte de grands arbres touffus qui forment une multitude de bocages verdoyans , élevés *dans un beau desordre* les uns sur les autres en forme d'amphithéâtre. Nous

avons la rivière en face ; & les vaisseaux qui passent continuellement , offrent à l'œil enchanté un spectacle mouvant des plus amusans. Je n'ai point vu d'endroit si propre à inspirer cette douce mollesse, ce goût divin pour la paresse , que l'on peut appeler proprement la luxurieuse indolence de la campagne. Je veux élever ici un temple à la Déesse de la paresse.

J'apperçois un cavalier de bonne mine qui vient par un sentier détourné du côté de la montagne : à son air je le prendrois pour votre frere. C'est lui-même. Adieu ! je vais le recevoir ; mon pere est à Quebec.

Toute-à-vous , Votre amie ,

ISABELLE FERMOR.

P. S. Votre frere vient de m'apprendre une agréable nouvelle. La petite Emilie Montague est à Montréal , sur le point de faire un parti considérable. Tant mieux ! c'est mon amie , je l'en félicite. Je lui écris sur le champ pour l'engager à me venir voir avant son mariage.

D'EMILIE MONTAGUE. 63
Elle passa en Amérique, il y a deux
ans, avec le Colonel Montague,
son oncle, qui est mort ici. Je la
croyois de retour en Anglaterre.
Elle est restée à Montréal chez
Mistress Melmoth, parente éloi-
gnée de sa mere. Adieu, ma très-
chere,

L E T T R E X I.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 10 Septembre.

^PJE trouve, Lucie, que l'absence & la
distraction sont les meilleurs remedes
contre une passion naissante. J'ai passé
quinze jours au Village Indien de Loret-
te; la nouveauté du spectacle, & les re-
cherches que j'ai eu occasion de faire
sur la religion de leurs peres, & leurs
anciennes mœurs, ont été cent fois plus
utiles à ma guérison que toutes les ré-
flexions du monde.

Oui, je suis resté trop long-temps
à Montréal, ou plutôt chez le Major
Melmoth. Passer près de six semaines
sous le même toit avec une beauté si

aimable & si charmante, c'est une épreuve trop forte pour un cœur plein de sensibilité & d'une sensibilité que diverses causes ont mise jusqu'à ce jour dans une violente contrainte. J'aurois fui d'abord le danger, s'il m'avoit semblé tel qu'il étoit. Je me rassurois en considérant les engagements qu'elle a pris; & je sens à présent que cette raison devient chaque jour plus foible.

Revenons à mes sauvages : les autres hommes parlent de liberté, ceux-ci la possèdent. Rien n'est plus étonnant que de voir un petit village d'environ trente à quarante familles, foibles restes de la nation Huronne, échappés aux guerres continuelles qu'elle a eue à soutenir contre les Iroquois, conserver son indépendance au milieu d'une colonie Européenne, composée de soixante mille habitans. Le fait est exactement vrai par rapport aux sauvages de Lorette. Ils soutiennent leur indépendance avec une grandeur d'ame tout-à-fait héroïque. Un de nos gens ayant dit en forme de supposition, devant un Indien, qu'ils étoient sujets de la France; je vis ses yeux s'enflammer, il l'arrêta brusquement, contre leur politesse accoutumée, car ils

interrompent rarement celui qui parle ; & lui dit : » Vous vous trompez , frere ; » nous ne sommes fujets d'aucun prince ; » un sauvage est libre par tout. » Il disoit vrai. Ils ne font pas seulement libres comme nation : chaque individu l'est auffi parfaitement. Maître de lui-même , un sauvage n'exerce d'empire que fur lui & ne peut être foumis qu'à lui feul ; il ne reconnoît point de fupérieur. Cette indépendance a un effet fingulier fur la façon de penser & d'agir : il entreroit auffi librement & auffi indifféremment dans le palais d'un monarque de l'orient , que dans la chaumiere d'un payfan , fans être ébloui des honneurs , ni des richesses , ni de la puiffance : diftinctions inconnues à toute la nation des sauvages. C'est l'efpece , c'est l'homme , c'est fon égal qu'il refpecte & qu'il aime fans faire attention à cet accesfoire auffi vain que fastueux auquel les peuples pollicés rendent de ferviles hommages.

J'ai eu la curiosité de m'instruire à fond de leur religion actuelle , ainfi que de leur ancienne croyance. Les Miffionnaires Jéfuites exaltent beaucoup leur conversion : & j'ai trouvé que cette conversion fe réduifoit à quelques-unes des

vérités les plus simples du Christianisme mêlées à leurs anciennes superstitions : mélange monstrueux qu'on ne peut pas regarder comme un changement réel de croyance. Ils ont adopté le baptême, & se soumettent même à ce qu'ils appellent le joug de la confession. Ils suivent le rit de l'Eglise Romaine, dont la pompe religieuse est fort capable de frapper des esprits grossiers peu faits à tant d'éclat. Du reste, leur croyance n'est presque pas changée : seulement les femmes ont beaucoup de dévotion à la Vierge, sans-doute parce qu'elle flatte leur sexe. Ils croyoient anciennement en un seul Dieu, le créateur & le suprême arbitre de toutes choses, qu'ils nommoient le *Grand Esprit*, le *Maître de la vie* : ils regardoient le soleil comme son image, admettoient une infinité de génies inférieurs, & un état futur de récompenses & de châtimens, ou pour me servir de leurs termes, un *sejour des âmes*. Ils conservoient du respect pour la mémoire de leurs héros, mais il ne paroît pas qu'ils leur aient jamais rendu aucune sorte de culte religieux. Leur morale étoit plus pure & leurs mœurs plus simples que celles des

nations policées : il en faut pourtant excepter ce qui regarde le commerce des deux sexes. Les filles pouvoient se livrer à toute sorte de libertinage , pourvu qu'elle sauvassent les apparences en conservant un air décent & réservé. Ils avoient l'adultère en horreur , avec d'autant plus de raison qu'ils pouvoient diffoudre leurs mariages quand ils le jugeoient à propos , sans avoir besoin d'un autre prétexte que de leur propre volonté. On dit que les Missionnaires ont eu une peine infinie à leur persuader de se marier pour la vie , & que ç'a été le plus grand obstacle qui s'est opposé à leur conversion au Christianisme. Ils regardoient le système chrétien par rapport au mariage , comme contraire aux loix de la nature & de la raison. Dans leurs idées, le *Grand Esprit* nous ayant créés pour être heureux , il étoit contraire à sa volonté de persister dans un état de contrainte & de chagrin où l'on se trouvoit si loin du bonheur.

Le sexe que nous avons si injustement exclus du gouvernement en Europe , y a beaucoup de part chez les Hurons. Le chef est élu , par les matrones , entre les plus proches parens du défunt ,

du côté des femmes , & est ordinairement un de ses cousins ou de ses neveux : coutume qui , en l'examinant d'après le principe qu'elle a pour fondement , semble contredire un peu ce que je viens de dire de l'extrême chasteté des femmes mariées.

La puissance du chef est très-bornée ; c'est plus un pere ou un ami du peuple , qu'un maître : il donne plutôt des conseils que des ordres. Cependant , il n'y a point de despote qui soit mieux obéi , parce que la raison seule commande par sa bouche. Il y a un Conseil suprême des anciens de la nation , dans lequel tout homme a droit d'entrer dès qu'il a atteint un certain âge fixé ; & un Conseil privé , pour aider le chef dans la décision des affaires ordinaires , dont les membres sont élus comme lui par les matrones. Cette forme d'élection me plait , parce que les femmes sont les meilleurs juges du mérite des hommes ; je serois charmé de la voir adoptée en Angleterre. La brigade pour les élections seroit assurément une chose fort amusante , & je ne doute pas que les électrices ne donnassent leur suffrage par des motifs beaucoup plus généreux que ceux

qui nous décident. Ne trouvez-vous pas, ma chere, que nous sommes les sauvages dans le vrai sens du mot, *nous*, qui vous privons des droits les plus essentiels aux membres de toute société politique, & qui ne vous laissons que l'empire dont nous ne pouvons vous frustrer, celui de vos charmes ? Aussi je ne vous crois pas obligées en conscience de vous soumettre à des loix qui ont été faites sans votre participation ; votre cause est toute aussi bonne que celle des Américains, dont on parle tant à présent.

Les Hurons n'ont point de loix positives ; ils n'en ont pas besoin : le peuple est peu nombreux ; les ames sont dominées par l'honneur ; l'état d'égalité dans les individus n'est rien moins que propre à exciter de violentes passions : tout cela fait qu'il regne parmi eux un ordre & une harmonie qui ont de quoi surprendre un Européen. Le conseil des anciens a droit de punir les crimes atroces, & il a rarement occasion de l'exercer.

On m'a dit que chez toutes les nations Indiennes dont le nombre est fort multiplié, chaque village a son chef, son sénat, & est parfaitement indépendant

des autres. Mais dans les grandes occasions, on tient des états généraux, ou chaque village envoie ses députés.

La langue Huronne est sublime & mélodieuse; mais comme ce peuple manque d'idées, son idiome ne sauroit être aussi abondant que ceux de l'Europe. La prononciation des hommes est gutturale; celle des femmes est extrêmement douce & agréable. Sans que j'en comprenne un seul mot, le son seul flatte mon oreille. Leur style, lors même qu'ils s'expriment en François, est hardi & figuré: on le dit même sublime dans les occasions importantes. Leur conversation ordinaire ne laisse pas d'être métaphorique: je viens d'en avoir un exemple dans l'instant. Une femme sauvage avoit été blessée en défendant une famille Angloise contre la rage de quelques Hurons épris de vin. Je lui ai demandé des nouvelles de sa blessure. » Elle » est cicatrisée, m'a-t-elle répondu; » mes sœurs de Quebec (en parlant des » Angloises) ont eu soin de moi; & » vous savez que les piaftres sont de » bonnes emplâtres. »

Ils n'ont aucunes idées de Lettres, ni d'alphabet; je ne crois pas que

leur langue puisse être réduite en un système de règles. Ils ont seulement certaines peintures hiéroglyphiques qui leur servent à conserver la mémoire des faits qui les intéressent, & qu'ils veulent transmettre à leur postérité, comme leurs guerres & les victoires qu'ils ont remportées sur leurs ennemis.

Ces peintures incorrectes & grossières ont une grande ressemblance avec celles des Chinois : circonstance d'autant plus frappante, que le style des uns & des autres est fort éloigné de la nature. Leurs danses aussi, les plus jolies pantomimes que j'aie vues, & en particulier la danse de la paix, offrent une infinité d'attitudes qui ont beaucoup de rapport avec les postures que l'on voit sur les écrans chinois. Leurs traits & leur complexion n'ont pas moins de ressemblance avec les peintures qu'on nous fait des Tartares : & nous savons d'ailleurs qu'avant de se faire chrétiens, ils menaient une vie errante comme eux.

Si je croyois nécessaire de les supposer venus d'un autre pays dans celui qu'ils occupent aujourd'hui, & l'Amérique peuplée plus tard que les autres parties du monde, je les ferois descendre des

Tartares ; il leur eut été facile de venir d'Asie , dont l'Amérique n'est probablement séparée par aucune mer , ou tout au plus par un très-petit canal. Je laisse ce point à décider à des gens plus habiles que moi , confessant bonnement mon ignorance en ces matieres.

J'ai déjà remarqué qu'ils avoient retenu la plupart de leurs anciennes superstitions. Leur folle croyance dans les songes est si profondémens enracinée dans leur esprit , que plusieurs exemples sensibles de la vanité & de l'inconséquence des rêves n'ont pu les en guérir. Ils ont aussi une confiance sans bornes dans leurs devins : il y en a toujours un dans chaque village Indien ; il est tout-à-la fois médecin, orateur & devin ; ils le consultent comme un oracle dans toutes les rencontres un peu critiques, & souvent aussi pour des riens. Un sauvage me racontoit un songe prophétique qu'il avoit eu de la mort d'un officier Anglois que je savois très certainement être encore en vie ; je ne pus m'empêcher de rire de sa simplicité ; il me répondit avec vivacité : » Vous autres » Européens , vous êtes les gens les plus » déraisonnables du monde. Vous vous » moquez

» moquez de la foi que nous avons dans
 » les songes, & vous exigez que nous
 » croyions des choses beaucoup moins
 » vraisemblables. »

Leur caractère en général est difficile à saisir ; c'est un assemblage de qualités contraires qu'eux seuls sont capables d'allier ensemble. Ils sont paresseux, tranquilles & humains dans la paix ; actifs, inquiets, cruels & féroces dans la guerre : doux, attentifs, secourables & même polis lorsqu'on les traite avec bonté ; durs, revêches & vindicatifs lorsqu'on les maltraite. Leur ressentiment est d'autant plus à craindre, qu'ils se font un point d'honneur de le dissimuler jusqu'à ce qu'ils trouvent une occasion favorable de le satisfaire.

Ils savent supporter le froid & le chaud, la faim & la soif. Rien ne leur paroît dur lorsque la nécessité l'exige. Ils passent des jours entiers, souvent deux ou trois jours de suite ensemble, dans les bois, sans prendre presque de nourriture, soit pour attendre un ennemi, ou seulement pour des parties de chasse. D'un autre côté ils se livrent, dans leurs festins, à tous les excès de l'intempérance. Ils méprisent la mort, & souf-

frent les plus cruelles tortures non-seulement sans laisser échapper une seule plainte , un seul soupir , mais encore avec un air triomphant , célébrant eux-mêmes leur mort par des chants de victoire , insultant à leurs bourreaux , & les menaçant de la vengeance de leurs amis qui leur survivent. Cependant , il y a de la gloire , selon eux , à fuir devant un ennemi pour peu qu'il soit supérieur en nombre ou en force.

Privés des commodités & des agrémens raffinés de la vie polie , tant à cause de leur ignorance grossière , que par leur indolence extrême , que rien ne peut exciter si ce n'est leur ardeur pour la guerre ; étrangers aux affections les plus douces , traitant l'amour à peu près comme font les bêtes fauves dans les bois , leur vie est plutôt tranquille qu'heureuse. Ils ont moins de soucis que nous , ils ont aussi moins de jouissances. On m'a dit pourtant que , quoiqu'insensibles à l'amour , ils n'étoient pas tout à-fait sans affection , qu'ils connoissoient l'amitié , & avoient un attachement passionné pour leurs enfans.

Ils ont le teint basané , que le rouge chargé de leurs joues rend encore plus désagréable. Les enfans nouvelle-

D'EMILIE MONTAGUE. 75
ment nés ont la peau pâle & blanche
comme de l'argent : peut-être que leur
maussade coutume de se graisser le corps ,
& leur maniere de vivre , toujours ex-
posés aux rigueurs de l'air dès leur plus
tendre enfance changent ainsi totalement
leur complexion ; au moins je n'en fais
pas de meilleure raison. Ils ont les che-
veux noirs & luisans : les femmes les ont
fort longs , partagés sur le sommet de la
tête , peignés & attachés par derriere , &
souvent treffés avec une courroie. ce qu'el-
les regardent comme un ornement. Leur
habillement consiste dans une espece de
cotte fermée qui descend jusqu'aux ge-
noux , & des guêtres , le tout d'une étoffe
bleue grossiere ; des souliers de peau de
daim , garnis de piquants de porc-épic
& quelquefois de paillettes d'argent ; une
forte de man'eau qui leur couvre les
épaules , & s'attache en devant avec une
épingle de quelque métal ; des coliers
& autres ornemens de grains ou de co-
quilles.

Ils sont en général grands , bien faits
& agiles au dernier degré : ils ont une
imagination vive , une bonne mémoire ,
& autant de politique que l'exigent leurs
intérêts.

Leur abord est froid & réservé ; mais ils traitent les étrangers & les malheureux avec une douceur infinie , & un esprit d'hospitalité que rien n'égale. Un prêtre , vraiment digne de son caractère , que j'ai vu à Quebec , échoua il y a quelques années sur les sables de l'île d'Anticosti , au mois de Décembre. Après avoir souffert tout ce qu'on peut imaginer dans une île déserte , au temps le plus rigoureux de l'hyver , sous un ciel encore plus froid que celui du Canada , il prit la résolution , lui & ceux de ses compagnons qui avoient survécu à leurs malheurs , de remonter leur barque au retour du printemps , de ranger la côte , & de chercher quelque secours dans ces parages. Il trouva une cabanne de sauvages à peu de distance de la mer. Le plus ancien le reçut , écouta son histoire , le fit entrer , & lui procura tous les secours nécessaires. » Approchez , mon frere , lui dit-il ; les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance ; nous sommes hommes & les misères de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous mêmes. » Ce sentiment ressemble beaucoup à une sentence d'un poëte latin

D'EMILIE MONTAGUE. 77
que le sauvage n'avoit certainement pas
lu.

Voilà une relation assez longue pour
le peu de temps que j'ai passé dans ce
village Indien ; ayant eu à peine assez
de loisir pour saisir les premiers traits
des objets qui m'ont le plus frappé ,
je ne suis pas en état de vous en donner
une description plus détaillée.

Ce qui cause une de mes grandes sur-
prises , c'est de trouver que leur com-
merce avec les Européens ait peu altéré
leurs mœurs : on diroit qu'ils n'ont rien
appris de nous, qu'à boire avec excès.

La situation du village est belle : il
s'élève sur une coline que couvre à quel-
que distance une belle forêt ; une petite
riviere en baigne le pied après avoir
fait plusieurs détours comme pour ferti-
liser la campagne des environs : la vue
d'un pont , d'un moulin , & d'une petite
cascade forment une perspective agréa-
ble pour la plupart des maisons qui re-
gardent la riviere. Les terres labourées
sont entremêlées de distance en distance
de petits bois semés dans le bassin entre
Quebec & le village qui n'en est éloig-
né que de neuf milles.

Quelle lettre , ma chere ! C'est un

D iij

78 HISTOIRE
volume. Je laisserai désormais la plume
d'Historien à Miss Fermor , votre amie.
Les femmes aiment plus à écrire que
nous : il seroit peut-être plus vrai de
dire qu'elles écrivent mieux.

Adieu , Lucie , adieu !

ED. RIVERS.

LETTRE XII.

A Miss RIVERS , Clarges - Street.

Quebec , le 12 Septembre.

J'Ereçus hier matin une lettre du Major Melmoth ; Sir George Clayton me la remit. C'étoit une occasion de faire connoissance avec moi. En vérité , il n'avoit pas besoin de prétexte, Il suffit qu'il soit cher à la plus aimable des femmes. A ce titre , il a droit à toute la politesse , à tous les égards dont je suis capable. Nous déjeunâmes hier ensemble : nous fûmes plus de deux heures en tête-à-tête , la conversation ne tarit pas. Nous passâmes le reste du jour fort agréablement dans une partie de campagne.

Il doit aller voir ce soir Miss Fermor, pour qui il a une lettre de la divine Emilie : je l'accompagnerai dans cette visite.

C'est un beau jeune - homme , mais non pas de ce caractère de beauté qui me semble mériter seul ce nom. Il a un teint gracieux & fleuri , des traits fins , des cheveux blonds , & l'œil clair. Ses manieres ne sont pas tout-à-fait empestées ; mais , à mon avis , elles sont insipides & sans vivacité. Bien fait & avec une figure qui ne manque pas d'agrémens , il n'a point ce ton aisé , cet air du monde que je préfère à des manieres plus symétrisées. En un mot , il est exactement ce qu'en Angleterre nos Miladys de village appellent un *homme doux* , un *poli homme*. Il s'habille avec élégance , il a de beaux chevaux , & la livrée la plus propre que j'aie vue en Canada. Son abord est honnête & froid , sa conversation est celle d'un homme instruit plutôt que spirituel ; & il me semble plus fait pour l'estime que pour l'amour. Pardonnez-moi , ma chere , si je vous dis en confidence , qu'il s'offre à mon imagination sous les traits de l'homme que forma Prome-

thée du limon de la terre , avant qu'il eût ravi le feu du Ciel pour l'animer.

Vous m'accuserez peut-être , d'être trop sévère dans l'examen de sa personne. J'avois conçu la plus haute idée d'un homme digne de fixer le cœur d'Émilie Montague : il se pourroit bien que cette prévention influe d'une manière défavorable sur le jugement que je porte de Sir George. Je vous l'avoue franchement , je croyois qu'il n'y avoit que la beauté même qui fut capable de plaire à la beauté ; & je n'ai pas encore changé de sentiment. Je trouverai quelque feu secret , quelque étincelle cachée , lorsque je le connoîtrai mieux.

Je veux être dans la plus grande intimité avec Sir George , afin de voir & de lire dans son ame. Je suis difficile quand il s'agit d'un mari pour mon Émilie. Il doit avoir des graces , de l'esprit , de la sensibilité , ou il ne sauroit la rendre heureuse.

Il m'a remercié de mes attentions pour Miss Montague. Croiriez-vous que ces remerciemens m'ont paru singuliers ? Je les aurois pris volontiers pour de l'impertinence ; je ne suis pas encore

D'EMILIE MONTAGUE. 81
fût qu'ils ne soient quelque chose d'approchant , quoique son air n'annonçât qu'un excès de politesse : au moins elle étoit déplacée.

Il entre : nos chevaux sont à la porte.
Adieu !

Tout à vous.

EDOUARD RIVERS.

A huit heures du soir.

Nous sommes de retour : à chaque moment il me plaît moins. Miss Fermor avoit compagnie, des Françaises & des Angloises ; j'ai cru lire dans leurs yeux une extrême envie de fixer l'attention du Baronet. Vous ne sauriez vous imaginer ce que c'est qu'un titre en Amérique ; vous n'avez pas d'idée de l'effet qu'il produit dans ce nouveau monde. Il faut rendre justice à ces dames : elles avoient des attraits capables d'engager un cœur. Le cercle étoit des mieux choisis. La promenade, & les honnêtetés qu'il a reçues de tant de jolies femmes , lui donnoient un éclat extrêmement favorable au desir qu'il avoit de plaire, desir qui perçoit au travers de sa tranquillité naturelle. Il a essayé deux ou trois fois d'être gai ,

il n'a pas réussi : sa vanité toute exaltée qu'elle étoit, n'a pu lui inspirer de la vivacité. La vanité me semble pourtant être sa passion dominante, si toutefois une ame si froide est susceptible de quelque passion.

Oh ! ma chere Lucie , que la sensibilité a de charmes ! C'est un aimant qui attire tout à lui. La vertu se fait estimer ; le génie & les talens excitent l'admiration ; la beauté inspire un desir passager ; la sensibilité seule fait naître l'amour.

Cependant , la tendre & sensible Emilie — non , ma chere , je ne puis me le persuader , cela n'est pas possible. Elle s' imagine qu'elle l'aime ; elle ne l'aime pas. Son cœur la trompe ; il faut que sa bonté lui peigne son amant sous des traits qu'il n'a pas. L'estime qu'il a pour elle , car je ne le crois pas capable d'un sentiment plus tendre , peut bien l'élever au-dessus de son état naturel de végétation , en présence de son amante ; il y retombera , dès qu'elle sera sa femme.

Si j'ai quelque connoissance des hommes , il sera un mari froid & civil , indifférent & honnête , silencieux & in-

si pide jusqu'au dégoût. J'en juge parce qu'il est aujourd'hui amant tranquille, sans passion, & presque de glace. Le connoissant insensible, elle ne craindra point de rivales; & pour lui, sa vanité lui donnera toutes les apparences d'un homme heureux. Les amies d'Emilie la féliciteront de son choix: elle sera enviée de tout son sexe. Sir George, sans lui manquer essentiellement, la chagrinerà sans cesse, parce qu'il est incapable de répondre aux attentions fines, aux égards, aux sentimens exquis d'une ame comme celle d'Emilie. Elle cherchera envain l'amant & l'ami qu'elle se flatte de posséder. Ne sachant néanmoins de quoi se plaindre, elles'accusera elle-même de caprice, toute étonnée de se trouver malheureuse avec *le meilleur des maris.*

Oui, je tremble pour son bonheur: je fais combien il est rare de rencontrer parmi nous cette précieuse sensibilité qui est le partage de votre sexe, & combien de ceux dans qui elle se trouve, usant leur cœur par une suite de galanteries frivoles, n'ont plus à offrir à une épouse que de l'antipathie & du dégoût. Je connois peu d'hommes capa-

bles de la rendre heureuse ; mais ce Sir George — Lucie , je perds patience.

Vous ai-je dit que Miss Fermor a autant d'amans qu'il y a d'hommes ici ? En revanche elle est haïe de toutes les femmes : marque non équivoque qu'elle plaît à l'autre sexe.

LETTRE XIII.

A Miss FERMOR , à Silleri.

Montréal , le 2 Septembre.

MA chere Isabelle s'imaginera plus aisément que je ne puis l'exprimer , combien je suis charmée d'apprendre qu'elle est en Canada. J'ai la plus vive impatience de la voir ; mais comme Mistress Melmoth a dessein d'aller dans quinze jours à Quebec , je l'attendrai. Mon amie voudra bien me pardonner ce délai dont je souffre plus qu'elle. Pour moi , j'irai à Silleri. Je languis d'embrasser ma tendre amie : j'ai mille bagatelles à lui dire , qui n'intéressent que l'amitié.

Vous me félicitez , ma chere , de la perspective agréable qui s'offre devant moi : il est vrai , c'est un bonheur pré-

D'EMILIE MONTAGUE. 85
cieux que d'épouser un jeune-homme
riche , aimable , amoureux , & du plus
beau caractere.

C'est à mon oncle que je dois ce
bonheur : j'ai reçu cet amant de sa main.
Sir George est tel qu'on vous l'a dépeint.
Certainement , il faut qu'il m'aime puis-
qu'il m'épouse malgré la disproportion
de fortune. Je suis heureuse ; pourrais-
je ne pas l'être !

S'il me reste quelque chose à desirer ,
c'est que ma tendresse pour lui soit plus
vive : peut-être aussi que ce souhait est
romanesque. Je le préfère à tous les
autres hommes ; cette préférence n'est
pas aussi forte , aussi animée que je vou-
drois ; au moins , elle me semble trop
languissante , comme si c'étoit plutôt
de l'amitié que de l'amour. Je le vois
avec plaisir ; & je le quitte sans regret :
cela me chagrine. Il mérite toute mon
affection ; & il n'y auroit que le plus
étrange caprice qui pût me faire trouver
quelque défaut dans lui.

Vous avez raison ; le Colonel Rivers
est très-aimable. Il a passé six semaines
avec nous ; & le jour de son départ ,
il nous sembloit que nous le voyions
pour la première fois. Sa conversation
est vive , enjouée & toujours neuve.

C'est l'homme du monde que l'on désireroit le plus d'avoir pour ami. Je serois disposée dès - à - présent à lui faire part des sentimens les plus secrets de mon cœur. J'ai même plus de confiance en lui que dans Sir George que j'aime. Il a un air doux , attentif , insinuant & tout à-fait propre à plaire aux femmes ; sans dessein , sans prétentions , il gagne le cœur sous le caractère d'un ami , parce qu'il ne paroît devoir jamais devenir un amant : il prend un si vif intérêt à votre bonheur , qu'il acquiert le droit de connoître vos plus intimes pensées. Ne pensez-vous pas , ma chere , que les hommes de ce caractère sont dangereux. Prenez garde à vous , Isabelle ; le danger est d'autant plus proche que l'on s'en défie moins. Pour moi , je trouve ma sûreté dans ma situation présente. Sir George aura le plaisir de vous remettre cette lettre : il m'a promis de revenir dans peu de jours. Aimez-le pour l'amour de moi , quoi qu'il mérite d'être aimé pour lui-même ; il le mérite , je vous en assure.

Adieu , ma très-chere Isabelle.

Votre très affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XIV.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer,
Pall-Mall.

Quebec, le 15 Septembre.

CROYEZ - moi , mon ami , vous vous trompez : ce goût errant & libertin , n'étant pas naturel , ne conduit point au bonheur , L'ardeur même avec laquelle vous poursuivez le plaisir , est une marque que vous ne l'atteignez point. L'amour ne donne de véritables délices , que lorsque le cœur commence à être épris , & vous ne donnez pas au vôtre le temps de s'attacher. Telle est la foiblesse humaine , la plus tendre passion peut s'user & faire place à une autre ; mais il n'est pas dans la nature d'aimer le changement pour le changement même ; ou , si c'est un goût , c'est un goût dépravé. Les jeunes gens sont volages par air & par vanité ; les vieillards sont inconstans par défaut de passion ; les hommes , particulièrement les hommes de bon sens , mettent leur bonheur dans un tendre atta-

chement qui ne peut pas avoir plus d'un objet. L'amour est un plaisir intellectuel : les sens ne sont que foiblement affectés, quand le cœur ne dit mot.

Cette vérité se trouve confirmée même entre les murs du ferrail ; dans cette foule de beautés rivales, si empressées à plaire au Sultan, il y a ordinairement une beauté favorite qui regne sur son cœur. Toutes les autres sont plus pour la pompe & l'ostentation que pour le plaisir, il les voit à-peu-près du même œil que les vains ornemens de son palais dont elles sont réellement une partie considérable & précieuse.

Avec autant de bien que vous en avez, vous devriez vous marier. J'ai autant à dire que vous, contre l'état que je vous propose, je veux dire le mariage, surtout à présent. Mais je suis sûr que deux personnes délicates & sensibles, unies par l'amitié, le goût, la conformité de sentimens, & cette inclination vive & tendre qui seule mérite le nom d'amour, trouveront dans le mariage le bonheur qu'elles chercheroient en vain dans toute autre sorte d'attachement.

Vous êtes à même de choisir : vos richesses vous mettent au-dessus d'un en-

gagement intéressé. Cherchez une compagne, une confidente ; une tendre amie qui ait les graces & l'amabilité d'une maîtresse : surtout soyez sûr qu'elle vous aime , que vous avez toutes ses affections , que vous remplissez toute son ame. Trouvez une telle femme , mon cher Temple , & vous ne sauriez unir trop-tôt votre sort au sien.

J'aurois mille choses à ajouter sur ce chapitre ; mais je pars dans la minute avec Sir George Clayton , pour aller voir le vice-gouverneur de Montréal. Je ferois cette visite avec plaisir , quand même elle ne me fourniroit pas l'occasion de présenter mes respects à la personne de son sexe que j'estime le plus. Je ne joindrai pourtant pas l'exemple au conseil : mon bonheur n'est pas assez grand pour cela ; elle a des engagemens avec le jeune Baronet que j'accompagne. Adieu ! Je suis

Votre ami

ED. RIVERS.



L E T T R E X V.

A Miss EMILIE MONTAGUE,
à Montréal.

Silléri le 16 Septembre.

PRENEZ garde, ma chere Emilie, de tomber dans un inconvénient assez ordinaire aux ames sensibles & délicates, qui consiste dans un raffinement excessif sur l'article du bonheur.

Sir George est beau comme un Adonis, & d'un excellent caractère, vous en convenez : il a du bien, de la jeunesse, de la santé, de l'éducation, & de l'amour pour vous : vous aurez des robes superbes, des bijoux de prix, une belle maison, des meubles magnifiques, & un équipage à six chevaux : vous goûterez toutes les douceurs du mariage avec un beau jeune homme qui vous adore, *que vous voyez avec plaisir & que vous préférez à tous les autres hommes ;* & vous n'êtes pas encore contente ! Pourquoi ?... Parce que vous ne sentez pas pour lui à vingt-quatre ans, cette

D'EMILIE MONTAGUE. 91

passion romanesque qu'on n'éprouve qu'à quinze, ou pour mieux dire, cette passion idéale qui n'exista jamais que dans une imagination échauffée.

Pour être heureux dans ce monde, il ne faut pas porter ses idées trop haut. Si j'aimois un homme aussi riche que votre Baronet, seulement la moitié autant que vous l'aimez, je n'hésiterois pas un moment à l'épouser. Contentez vous de l'aïfance, de l'opulence, & de l'affection d'un homme aimable, fans vouloir que la vie soit, ce qu'elle ne peut pas être, un ravissement continuel de plaisir. Je crains, ma chere, que vous n'ayez trop de sensibilité pour être heureuse: ce feroit dommage d'être misérable par la disposition la plus propre au bonheur.

Je me sens d'humeur à moraliser ce matin sur la vanité des souhaits & des esperances, & sur la folie des vaines peintures de félicité que se font les pauvres habitans de ce monde sublunaire.... Toute réflexion faite, le sujet est un peu épuisé, & j'ai la manie d'être originale. Les moralistes nous promettent tous de nous montrer la route du vrai bonheur, & ils finissent par nous indiquer celles qui nous en éloignent: conclusion fort

consolante, en vérité ! Ils nous disent bien ce qu'il n'est pas. Qu'est-il ? en quoi consiste-t-il ? Cette question les embarrasse autant que nous autres femmes qui ne sommes point auteurs. S'ils étoient de bonne foi avant que de prendre la plume, ils s'épargneroient beaucoup de peine, & à nous de la mauvaise humeur : car je suis en colere contre ces faiseurs de belles promesses, qui n'en peuvent pas tenir une seule. Cette fureur de chercher un trésor que l'on fait introuvable est une imagination plus bizarre qu'ingénieuse, eût-elle l'avantage d'amuser celui qui cherche, & ceux qui ne sont que les spectateurs tranquilles de ses vaines poursuites. Je voudrois qu'on se proposât un but en écrivant, ou qu'on eût la bonté de ne pas écrire.

Je suis si dégoutée des livres de morale, que je me mettrai un beau jour à composer un système d'*étiques*, d'après mes propres idées : il sera court, clair, sensible, plus abondant en pensées qu'en paroles, plus près de l'Epicuréisme, que de l'hypothèse Stoïcienne, mais champêtre, plein de sentiment, & passablement épuré ; champêtre sur-tout, car qui ne fait que la vertu est une bergere ?

Toutes les mamans vous diront que c'est un être inconnu à la ville.

Que j'aurai de plaisir à voir ma chere Emilie ! Je prévois néanmoins que votre présence operera ici d'étranges révolutions dans les cœurs. A présent tous les hommes sont à moi , & vous devez savoir que je n'aime point un empire divisé. Ce qui calme mes inquiétudes , c'est que le bruit de votre prochain mariage est parvenu jusqu'à nous. Venez Emilie , vous le pouvez , je le desire ; mais amenez Sir George ; dans la circonstance où vous êtes , je crois votre beauté moins formidable.

Quand je vous dis que tous les hommes soupirent à mes genoux , *c'est la pure vérité*. Il y'a pourtant ici des femmes dont je pourrois envier les attraits ; mais je flatte , je caresse ; les amoureux n'y résistent pas. Je suis bonne , très bonne avec les femmes ; avec les hommes je suis naturellement coquette , oui , coquette , & coquette raffinée , artificieuse , passez-moi cette expression , ma chere. Je fais rougir à propos , baisser les yeux , soupirer , jouer la distraction , agiter mon évantail , paroître si agréablement confuse — . Vous ne sauriez croire , ma

bonne amie , combien les hommes sont fous ; je tiens toutes leurs ames dans ma main , & je les paîtris à mon gré. Si vous ne m'aviez pas prévenue , j'aurois voulu posséder , seulement une semaine , votre gentil Baronet à blonde chevelure , je lui aurois fait tourner la tête ; cependant je ne lui crois pas un cœur fort combustible : il est plutôt d'un caractère doux , tranquille & composé. Il a de la vanité , c'est assez pour tomber dans mes filets.

Je chargerai , ou votre amant , ou le Colonel Rivers , de vous remettre cette lettre. Vous êtes bien cruelle de nous les enlever tous les deux à la fois. Heureusement , nous aurons bientôt un ample dédommagement : le Gouverneur nous amene un essaim de petits maîtres.

Ne trouvez-vous pas que le soleil a infiniment plus de clarté ici qu'en Angleterre ? Le soleil de ce pays me plaît beaucoup , sans parler de la lune , & je vous assure que je n'ai vu de beau clair de lune qu'en Amérique.

Mon cher pere vous fait mille complimens & mille félicitations : vous savez les caresses qu'il vous faisoit lorsque vous n'étiez encore qu'une poupée

D'EMILIE MONTAGUE. 95
de sept ans : il a toujours la même affection pour vous. Le voyage & l'air pur du Canada lui ont rendu la santé ; il est rajeuni de plus de dix ans ; vous aurez de la peine à le reconnoître.

Adieu ! je vais errer dans le bois , & cueillir des fraises avec un petit capitaine , tout-à-fait élégant , qui m'aime à la folie. Le bel amusement champêtre pour des amans !

Bon jour , ma chere Emilie ;

Votre affectionnée ,

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XVI.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Sillieri , le 18 Septembre.

VOTRE frere , ma chere amie , est allé à Montréal avec Sir George Clayton , dont vous avez sans doute entendu parler , & qui est sur le point d'épouser une de mes amies ; ils vont saluer Monsieur le Gouverneur qui y est arrivé. Les hommes du Canada , j'entends

Les Anglois , aiment à changer de place , quand même ce ne seroit pas pour un mieux. Les voyages sont peu dispendieux , la route est belle , semée de points de vue agréables , & le temps fort engageant. D'ailleurs n'y ayant pas à présent de plaisirs assez vifs pour les fixer ni à Quebec , ni à Montréal , ils se partagent entre ces deux endroits.

Cette fantaisie des hommes , qui est devenue à la mode , a un avantage pour les femmes : elle produit une circulation agréable de céladons , qui jette une variété infinie dans nos cercles & nos amusemens : desorte qu'après tout , cette mode a son mérite & doit être encouragée.

Lucie , vous exigez trop de votre frere : l'été est charmant dans ce pays , plus beau qu'en Angleterre , la différence n'est pourtant pas assez frappante , pour exciter l'admiration. Si vous avez la curiosité de comparer nos lettres , vous verrez je crois , que nos descriptions figurent assez bien ensemble , au moins si le Colonel me dit la vérité.

En Décembre je vous peindrai notre hyver d'après nature : la saison actuelle ressemble à l'automne d'Angleterre dans son plus beau. Je dois ajouter que la
beauté

beauté des soirées est au dessus de toute description : figurez - vous une aurore boréale constante, sans le moindre nuage qui en obscurcisse l'éclat ; un clair de lune pur & argenté , qui ne permet pas de regretter l'absence du soleil. C'est dommage que nous n'ayons pas toujours pleine lune ; les nuits seroient préférables aux jours. Nos promenades du soir sont délicieuses ; surtout à Silleri où l'on goûte un plaisir divin à s'entendre dire des douceurs, de tendres extravagances , tandis que la lune nous envoie sa lumière tremblante au travers des feuilles des arbres.

Les Dames Françaises ne se promènent qu'à la nuit , ce qui montre leur bon goût ; & seulement sur les remparts de Quebec, ce qui est une fantaisie. Leur promenade favorite est une batterie particulière qui forme une espece de petit mail. Elles n'ont pas d'idée de nos promenades champêtres , & elles ne sentent pas la dixieme partie des beautés naturelles que leur offre la campagne des environs de la place ; il y en a plusieurs qui n'ont jamais vu la cascade de Montmorenci , quoiqu'elle ne soit guere à plus d'une lieue de la ville. On diroit qu'elles

sont nées sans le moindre degré de curiosité, sans aucune idée des plaisirs de l'imagination, & en vérité sans d'autre desir que celui de plaire. L'amour, ou plutôt la coquetterie, la parure & la dévotion occupent tous leurs momens. Leur vivacité & leurs charmes excusent en elles le manque d'instruction.

On m'a dit qu'il y avoit dans tout le Canada, deux femmes qui aimoient la lecture : elles sont plus d'un siècle à elles deux, & passent pour des prodiges d'érudition.

A huit heures du soir.

Sûrement, Lucie, j'épouserai un fauvage. Je veux être une Princesse Indienne. La jolie chose que la femme d'un Chef de Hurons ! Elle mène la vie la plus agréable. On exalte la bonté des maris François. Parlez-moi d'un mari Indien : il laisse sa femme faire un voyage de cinq cent milles, sans lui demander où elle va.

J'étois assise après dîner, un livre à la main, dans un bosquet d'aubépine, près du rivage, lorsqu'un éclat de rire qui venoit de la rivière m'a fait tourner les yeux de ce côté ; j'ai vu un canot de sau-

vages qui abordoit; il y avoit six femmes & deux ou trois enfans, sans homme. Elles ont pris terre, ont attaché le canot au tronc d'un arbre, & trouvant un ombrage frais elles s'y sont arrêtées entre les buissons qui couvroient le rivage, assez près de moi. Elles ont fait du feu, ont grillé quelques poissons, & après avoir puisé de l'eau dans la riviere, elles se sont assises sur le gazon pour y prendre leur frugal repas.

J'ai couru vite à la maison; j'ai dit à un domestique de prendre du vin & quelques provisions froides & de me suivre. Revenue auprès de mes Indiennes, je leur ai demandé en François si elles étoient de Lorette; elles ont fait signe qu'elles ne m'entendoient pas. Je leur ai fait la même question en Anglois; la plus ancienne m'a répondu qu'elles n'étoient point de cette habitation, que leur pays étoit aux extrémités de la nouvelle Angleterre; que leurs maris étant allés à une partie de chasse de plusieurs jours dans les bois, la curiosité & le desir de voir leurs freres les Anglois, qui avoient conquis Quebec, leur avoit fait traverser le grand fleuve, & qu'elles retourneroient chez elles dès qu'elles

auroient vu Montréal. Elle m'a prié poliment de m'asseoir & de manger avec elles, ce que j'ai fait d'autant plus volontiers que j'avois apporté de quoi les régaler. Nous sommes bientôt devenues bonnes amies. Deux bouteilles de vin ont cimenté notre amitié, & les ont tellement égayées qu'elles ont dansé & chanté, m'ont pris par la main, & sont devenues si folles de moi, que je craignois de ne pouvoir pas m'en défaire aisément. En effet elles ne vouloient pas me quitter ; enfin après trois heures qu'a duré cette rencontre assez plaisante, je leur ai persuadé, non sans quelques difficultés, de continuer leur voyage : j'ai fait remplir le canot de nouvelles provisions de viande & de vin, & leur ai donné un mot de recommandation pour le Colonel Rivers, afin qu'elles ne fussent pas étrangères à Montréal.

Adieu ! mon pere arrive de Quebec, & amene compagnie à souper.

Je suis toute à vous pour la vie,

ISABELLE FERMOR.

P. S. Ne trouvez-vous pas, ma chere, que nos bonnes sœurs les Indiennes menent une vie à-peu-près semblable

D'ÉMILIE MONTAGUE. 101
à celle de nos Bohémiennes? Le parallèle m'a frappée, quand je les ai vu danser. Je vous assure qu'il y a aussi beaucoup de ressemblance entre leurs personnes : j'ai vu une jolie Bohémienne d'un âge mûr qui avoit le teint & les traits d'une Indienne. Les unes & les autres portent la marque des enfans du Soleil.

LETTRE XVII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Repentigny, le 18 Septembre,
à dix heures du soir.*

J'ETUDIE attentivement mon compagnon de voyage. Son caractère n'est pas aisé à définir. Il a le sentiment dur ; rien ne fait impression sur lui. Ses yeux ont vu indifféremment les beautés variées de la campagne que nous avons traversées : il ne les a pas plus senties que les paysans Canadiens qui l'habitent. J'examine ses yeux lorsque nous avons les plus charmans points de vue : je n'y ai pas aperçu la moindre étincelle de

plaisir. Je l'ai présenté à une dame Française, aussi aimable que belle, la femme d'un officier de ma connoissance; il ne l'a pas goûtée. Il s'est plaint de la fatigue & s'est retiré dans son appartement dès huit heures. Tout le monde dort à présent, je veille pour ma chere Lucie, & je lui donnerai encore quelques instans avant que de me livrer au sommeil.

Cet homme estime Miss Montague, parce qu'il la voit estimée de tout le monde : mais il est incapable de goûter par lui-même les charmes de sa divine personne ; ils ne sont pas d'un caractère à lui plaire. Je pense avec chagrin que tant de graces & de perfections soient ainsi prodiguées & comme perdues. Il y a tant d'autres Misses, bonnes & indolentes comme lui, qui pourroient lui sacrifier leur vie & être heureuses.

La fille d'un riche Presbitérien, d'un caractère sobre, doux & tranquille, élevée à la campagne sous les yeux d'une tante ou d'une grand'mere, qui se contenteroit à végéter avec lui dans une paresse fastueuse, seroit son vrai lot : car il aime le paroître, ne sachant pas sentir l'être réel. Est - ce pour lui

D'EMILIE MONTAGUE. 103
que le ciel forma la divine Emilie ?
Une portion animée de terre & d'eau
s'unir à un composé des élémens les plus
actifs !

Adieu ! ma chere , nous partirons de
grand matin pour Montréal.

Votre frere & votre ami ,

ED. RIVERS.

LETTRE XVIII.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

*Montréal , le 19 Septembre
à onze heures du matin.*

N ON , Lucie , il n'est pas possible
qu'elle l'aime. Son ame lourde, insen-
sible, maniérée , n'est pas faite pour celle
d'Emilie; esclave des regles , du cérémo-
nial , de l'étiquette , il n'a que les idées
d'un Ecuyer. Il y a trois heures que
nous sommes en ville , & il ne l'a pas
encore vue. Quel empressement ! Sa pa-
rure l'a beaucoup occupé : il veut sa-
luer auparavant le Gouverneur qui est
allé promener à cheval & qu'on attend

E iv

à tout moment. Pour moi, je supporte impatiemment ce délai ; mais quoiqu'à mi de la maison, il ne me conviendrait pas d'aller voir Miss Montague sans lui : ce seroit un reproche, un affront. Que nos ames sont différentes ! J'aurois volé à ses genoux : elle auroit eu la préférence sur le plus grand prince de l'univers.

Le Gouverneur vient d'arriver. Adieu jusqu'à ce que nous ayons fait cette visite. Nous irons delà chez le Major Melmoth qui est en ville avec sa famille, & demeure à quatre pas d'ici. Ciel ! quel feu ! quel cœur ! quel amant ! n'est-ce pas profaner ce nom que de le lui donner ?

A une heure.

Je me trompois, Lucie, elle l'aime. Cela m'étonne, mais elle l'aime. Ce li-mon à demi façonné a touché le cœur sensible d'Emilie. En vérité ! l'amour est un enfant plein de caprices. Ce n'est pas un effet de la sympathie ; il ne sauroit y en avoir entre deux ames si différentes. Je suis choqué : elle se dégrade dans mon esprit : je l'estime moins. Je m'attendois qu'elle n'aimeroit qu'un

D'EMILIE MONTAGUE. 105
homme sensible & tendre comme elle.

Oui , ma chere , je te le répète , elle l'aime. J'ai observé sa contenance lorsque nous sommes entrés. Elle a rougi , pâli , tremblé ; sa voix foiblissoit ; chacun de ses regards annonçoit l'émotion de son ame.

Elle est plus pâle aujourd'hui qu'elle ne l'étoit la dernière fois que je l'ai vue ; elle m'a paru moins belle , & plus touchante que jamais. Il y a dans son air une langueur , & dans ses façons une douceur timide , qui sont les marques naïves d'un cœur amoureux. Toute la tendresse de son ame est dans ses yeux.

Vous avouerez-je mon injustice ? Je hais cet homme parce qu'il a le bonheur de lui plaire ; ce qui ne m'empêche pourtant pas d'avoir pour lui les égards & la politesse que je dois à tout le monde.

Je commence à craindre que ma foiblesse ne soit plus grande que je ne la soupçonnois.

Le 22 au soir.

Certes , je suis fou. Lucie ; qu'ai-je à prétendre ? — Vous aurez de la peine à vous imaginer l'excès de ma folie. Je suis venu après diner chez le Major

E v

Melmoth. Emilie faisoit un piquet avec Sir George. Croiriez-vous que je me suis figuré qu'on manquoit d'égards pour moi ? A peine lui ai-je dit quelques mots ; & quoique j'eusse la plus forte envie de passer la soirée avec elle , je suis revenu immédiatement chez moi , agité de diverses pensées qui n'étoient à l'avantage ni de l'un ni de l'autre. Après avoir fait trois ou quatre tours dans ma chambre , j'ai pris mon chapeau , & suis allé chez la plus belle Françoise de Montréal. Sa maison est précisément vis-à-vis celle du Major ; & ses fenêtres donnent sur l'appartement où étoient nos amans. Dans l'excès de mon dépit , je l'ai priée de m'accorder l'honneur de lui donner la main à un petit bal que nous avons demain en ville , & d'y danser avec elle. Avez-vous jamais vu un enfantillage pareil ? A peine seroit-il pardonnable à quinze ans.

Adieu ! le courier va partir. Je vous écrirai encore dans peu de jours.

Tout à vous ,

ED. RIVERS.

D'EMILIE MONTAGUE. 107
P. S. Le Major Melmoth m'a dit que la noce se feroit dans un mois à Quebec , où les nouveaux époux s'embarqueront d'abord pour l'Angleterre. Je n'y ferai pas ; je n'aurois pas le cœur de la voir s'immoler elle-même au malheur ; elle sera la plus infortunée des femmes avec cet homme-là , tout Baronet qu'il est. Je lis dans son caractère , sa vertu consiste à n'avoir point de vice essentiel : ses bonnes qualités sont toutes du genre négatif.

LETTRE XIX.

A Miss FERMOR, à Silleri.

Montréal, le 24 Septembre.

J'E n'ai qu'un moment , ma chere Isabelle , pour vous dire que j'ai reçu votre dernière lettre ; toute cette semaine s'est passée dans un tracas continu.

Vous vous trompez , ma bonne amie ; je ne desire point de ressentir une passion romanesque & puérile , je me contenterois de cette amitié tendre & vive ,

E vj

seule capable de rendre heureuse une union aussi intime que celle du mariage. Je voudrois plus de conformité entre nos caracteres, nos sentimens & nos goûts.

Mais je ne vous dirai plus rien sur cet article, jusqu'à ce que j'aie le plaisir de vous voir à Silleri. Nous allons partir, *Mistress Melmoth* & moi, sur un vaisseau qui met à la voile dans un ou deux jours: on nous dit que c'est la plus agréable & la plus commode de toutes les manieres de faire le voyage, vu l'état de *Mistress*. Le Colonel Rivers est si poli qu'il veut bien différer son départ pour nous accompagner. Le Major avoit demandé cet acte de complaisance à Sir George, qui a préféré le plaisir de briller à Quebec tant par lui-même que par ses chevaux, à celui d'y conduire sa maitresse. Je vous avoue que cette indifférence me choque: il pouvoit se dispenser d'augmenter le cortége du Gouverneur; on ne l'y attendoit pas, & du reste la circonstance étoit pour lui une excuse suffisante: tout le monde sait notre futur mariage. Il n'étoit pas décent que deux femmes allassent seules à Quebec; & il ne l'est guere qu'un autre homme que lui m'y accompagne: ma vanité

est piquée au vif. J'attendois de lui mille fois plus d'égards depuis l'augmentation de sa fortune ; il semble en avoir moins. Je le vois avec chagrin , & vous le dis l'amertume dans le cœur. Je n'ose supposer qu'il se prévaut de ses richesses & de son titre : il n'est plus porté à se prévaloir de l'inclination qu'il me suppose pour son aimable personne ; cette inclination n'est pourtant point assez forte pour me faire supporter le plus léger manquement de sa part.

Je suis dans une disposition d'esprit où il aura plus de peine à me plaire que jamais ; soit que ce changement vienne de lui ou de moi , de sa conduite ou de mon tempérament. Je ne fais comment cela se fait ; je me trouve plus éclairée sur ses défauts qu'auparavant : ils me choquent davantage. Sa froideur m'allarme , ma chere amie , elle est si opposée à la sensibilité de mon ame ! Je commence à douter qu'il ait réellement un aussi excellent caractère que je le pensois ; en un mot , je doute qu'il puisse me rendre heureuse.

Quand vous devriez m'accuser d'un excès d'orgueil , je vous dirai que je suis moins inclinée à l'épouser à présent que

lorsque nous étions égaux du côté de la fortune. Je l'aime assurément ; je suis habituée à le regarder comme un époux qui m'est destiné. Avec tout mon amour je ne veux pas m'imposer le joug d'une obligation.

Je vous ouvrirai mon cœur , quand nous nous verrons ; je ne suis pas aussi heureuse que vous l'imaginez : ne m'accusez point de caprice ; peut-on prendre trop de précautions lorsqu'il s'agit du bonheur de toute la vie ?

Adieu ! Je suis

Votre fidelle

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XX.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Silleri, le 24 Septembre.

^u
J E chante la palinodie : je ne veux plus être une princesse Indienne. Elles me font pitié, ces bonnes sauvages : elles exaltent leur liberté, elles sont esclaves dans le point le plus essentiel, Les meres

D'ÉMILIE MONTAGUE. III
marient leurs filles sans consulter leur inclination ; & celles-ci sont obligées de se soumettre à cette cruelle tyrannie. chere Angleterre ! où la liberté , n'est point , comme parmi ces odieux sauvages , aussi féroce qu'eux , mais douce , aimable , conduite par la main des graces. Il n'y a point de vraie liberté que la nôtre. Elles peuvent vanter le privilège de se choisir un chef ; vaut-il celui de se donner un mari ?

J'ai assisté à un mariage Indien : j'avois des vapeurs à périr ; jamais je n'ai vu de couple aussi maussade , ni d'assortiment si ridicule.

Adieu ! Ce spectacle m'a donné de l'humeur pour plus d'un mois.

Votre amie

ISABELLE FERMOR.



L E T T R E X X I.

A M. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Montréal, le 24 Septembre.

C E que vous dites, mon cher ami, est plus vrai que je ne voudrois : le caractère de nos Angloises est généralement trop réservé. Leur abord est froid & repoussant ; elles se feroient un crime d'être engageantes, elles ont presque peur de plaire.

C'est à cette réserve mal-entendue que je crois devoir attribuer la grossière débauche de la plupart de nos jeunes hommes. La gravité des femmes vertueuses les rebute : leurs manieres trop imposantes les éloignent ; & ils se livrent à ces filles perdues dont le commerce avillit leurs ames.

Les Angloises, avec de la beauté, du bon sens, de la sensibilité & de la douceur, autant pour le moins que les femmes d'aucune autre nation, sont celles de tout le sexe qui plaisent le moins. La confiance qu'elles ont dans les charmes qu'elles tiennent des mains

de la nature, & dans ces qualités tout-à-fait aimables, que l'envie ne sauroit leur refuser, leur fait négliger l'acquisition de ces petites graces enchanteresses qui n'ont point de nom, que l'on ne peut définir, qui donnent à la beauté une force irrésistible, & peuvent même la suppléer.

Elles se contentent d'être bonnes & belles, sans considérer que la vertu & la beauté sans ornemens commandent l'estime & n'inspirent point l'amour. Ces deux sentimens sont pourtant nécessaires en mariage, qui est l'état que toute femme honnête se propose. Les meres, les nourrices, les tantes & les cousines ont beau dire le contraire; je ne changerai de sentiment que quand j'aurai un autre cœur. Je souhairois que nos Angloises voulussent bien réfléchir pour un moment aux graces infinies de la vertu lorsqu'elle sourit. Celle des femmes devoit avoir la douceur & l'aménité de leur sexe: qu'il seroit doux, qu'il seroit aisé de plaire!

Il y a ici une seule personne que je souhairois que vous vissiez, pour vous faire mieux comprendre tout ce que je pense au sujet des femmes. C'est bien

l'ame la plus pure , l'esprit le plus agréable , & avec cela la beauté la plus parfaite que je connoisse. On ne la voit point impunément. Elle unit aux tendres graces d'une Françoisse , la pudeur , la délicatesse & la douceur naïve d'une Angloise.

Rien n'est plus obligeant & en même temps plus adroit , mon cher Temple , que la maniere dont vous m'offrez , sous le nom de legs anticipé , votre terre située dans le Comté de Rutland ; il m'est impossible de l'accepter. Mon pere , qui me connoissoit naturellement plus prodigue qu'il ne convenoit à ma fortune modique , a pris soin d'étouffer cette passion par une autre ; il m'a inspiré un tel amour de l'indépendance que je ne puis me déterminer à avoir obligation à qui que ce soit , pas même à vous.

D'ailleurs ce legs dont vous parlez ne peut être qu'hypothétique , au cas seulement que vous ne vous mariiez pas ; & moi , qui suis persuadé que vous vous marierez , je ne pourrois profiter de votre générosité , sans frustrer vos enfans d'un bien qui leur appartiendra.

Je ne desire pas d'être plus riche tant que je resterai garçon ; & la seule per-

sonne que j'ai souhaité d'épouser, celle pour qui je sens une passion véritable, sera mariée dans trois semaines à un autre. Je ne dépenserai pas ici tout mon revenu ; ne ferai-je pas riche ? Pour vous tranquilliser à cet égard, sachez que j'ai quatre mille livres sterling de bien fonds ; & que, par l'égalité établie ici, un enseigne est obligé de faire presque autant de dépense que moi ; il se ruine infailliblement, & moi j'amasse de l'argent.

Vous me faites pitié, mon cher ; pouvez-vous parler de bonheur dans le train de vie que vous menez ? Trouver un plaisir réel dans la possession d'une beauté vénale ? Vous risquez de vous former une habitude qui corrompra votre goût, & vous rendra incapable de sentir les douceurs de la tendre amitié pour laquelle la nature a formé un cœur comme le vôtre, & qui ne se trouve que dans l'union conjugale : j'entends une union de choix.

On dit que les mariages d'inclination sont ordinairement malheureux. Rien n'est plus faux, ou bien l'inclination qui les forme, n'est qu'un desir sensuel qui s'éteint dès qu'il est satisfait par la jouis-

fance. Mais l'amour, ce tendre enfant de la sympathie & de l'estime, ce pur sentiment du cœur, est un don du ciel, & le seul bonheur digne de nos poursuites : c'est une amitié délicate & vive, animée par le goût, par l'envie de plaire; le temps, au lieu de l'affoiblir, en rend chaque jour le sentiment plus cher & plus intéressant.

Vous seriez tenté de me croire un peu romanesque dans mes idées : écoutez un homme de plaisir sur le même sujet : c'est l'élégant, le voluptueux St-Evremont, le Pétrone du dernier siècle, qui parle en ces termes des douceurs de l'amitié conjugale.

» Je crois que c'est ce mélange de
» tendresse, ce retour d'estime, ou, si
» vous voulez, cette ardeur mutuelle à
» se prévenir par des témoignages obli-
» geans, en quoi consiste la douceur de
» cette seconde espece d'amitié.

» Je ne parle point d'autres plaisirs
» qui ne le font point tant en eux-mê-
» mes, que dans l'assurance qu'ils don-
» nent de la parfaite possession des gens
» que l'on aime. Ce qui me semble si
» vrai que je ne crains point de dire
» que, si l'on est assuré de la parfaite

» tendresse d'une femme , on n'en peut
 » souffrir la privation aisément ; & qu'ils
 » ne doivent entrer dans l'ordre de l'a-
 » mitié , que comme des marques & des
 » preuves qu'elle est sans reserve.

» Il est vrai que peu de gens sont ca-
 » pables de la pureté de ces sentimens.
 » Aussi ne voit-on guere de parfaite
 » amitié dans les mariages , au moins
 » pour long-temps. L'objet des passions
 » grossieres ne peut soutenir un aussi
 » noble commerce que l'amitié. »

Vous voyez que les plaisirs dont vous faites cas , sont les moindres de ceux qu'une véritable tendresse procure , au jugement même des partisans de la volupté.

Mon cher Temple , tout ce que vous connoissez de l'Amour , n'est rien en comparaison de cette douce union des ames , de cette précieuse sympathie de deux cœurs épris l'un de l'autre , dont vous n'avez pas seulement l'idée.

Vous avez vu la beauté ; elle vous a inspiré une émotion passagere ; mais vous ignorez encore ce que c'est qu'un attachement réel : vous ne connoissez point cette tendresse irrésistible , ce délire de l'ame , cet amour qui acquiert de la force en s'épurant.

Je vous en dis peut-être trop : excusez-moi, mon ami ; je desirer ardemment votre bonheur ; j'en ai d'autant plus de mérite que je n'ai moi-même aucune espérance de goûter celui que je desirer.

Je voudrois vous voir suivre le plan de vie que je crois le plus propre à me rendre heureux , parce que je fais que nos deux ames sont de la même trempe. Vous avez pris une autre route, vous reviendrez sur vos pas pour rentrer dans la mienne. Sensible aux plaisirs délicats, je n'ai point de goût pour les autres ; ou plutôt , il n'en est point d'autres , pour les ames bien nées. La liste de mes amours , n'est pas grande ; c'est l'effet de la délicatesse de mon goût , plutôt que la sévérité de mes mœurs , permettez-moi de parler ainsi à un ami ; j'ai rarement aimé , parce que je ne puis aimer sans estimer.

Croyez-moi , le plaisir d'aimer , même sans espoir de retour , est supérieur à la volupté des sens , quand le cœur n'y prend point de part. Un Poète François a raison de dire.

— — *Amour ,*

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

D'EMILIE MONTAGUE. 119

Il n'y a point-là d'exagération. Vous direz, fans-doute que je suis fou : je viens de quitter une femme qui feroit capable de faire tourner la tête à tout l'univers. Adieu !

ED. RIVERS.

LETTRE XXII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 25 Septembre.

J'AI rodé dans les environs , entrant dans toutes les cabanes de payfan , faisant partout mille questions , pour satisfaire la curiosité de mon amie. Quant à mon pere , quoique vos questions s'adressent proprement à lui , comme il est fort affairé , vous voudrez bien pour cette fois , recevoir sa réponse de main.

La vie des Canadiens ressemble en bien des choses à celle des anciens patriarches. Dans les commencemens , les terres furent partagées entre les troupes , chaque officier devint Seigneur de ma-

noir , & chaque soldat soumis à son commandement prit une certaine quantité de terre pour la cultiver. L'avarice étant naturelle à l'homme , il arriva que les soldats prirent plus de terres qu'ils n'en pouvoient cultiver , & qu'il n'en falloit pour faire subsister une famille ; d'où vient que l'on trouve aujourd'hui tant de terrain inculte & desert dans la plus belle partie de la province. Ceux qui eurent des enfans , & en général , ils en eurent un grand nombre , partagerent entre eux leurs terres à mesure qu'ils se marierent , & vécurent ainsi au milieu du petit nombre de leurs descendans.

Il y a des villages entiers , & même toute une île , celle de Coudre , dont les habitans prétendent venir d'une seule paire , en supposant néanmoins que les fils prirent des femmes dans les villages voisins , car je ne trouve aucune tradition qui dise que les freres se soient permis d'épouser leurs sœurs.

Le bled est ici fort bon , quoique peut-être inférieur au nôtre. La moisson ne se fait pas la moitié aussi gaiement qu'en Angleterre. Le paysan paresseux laisse la plus grande partie de ses terres
sans

sans culture, ne sème que l'espèce de grain dont il a besoin pour sa subsistance, trop indolent & trop glorieux pour travailler pour de l'argent, de sorte que chaque famille fait sa récolte en particulier, ce qui fait qu'il n'y regne point cette vive allégresse qui anime les travaux des moissonneurs attroupés pour récolter ensemble un grand terrain.

La paresse est la passion dominante dans ce pays, depuis le manant jusqu'à son Seigneur. Vous ne voyez point celui-ci se promener à pied, ni monter à cheval : il se fait traîner comme une femme dans une caleche qu'il ne conduit jamais. Les payfans, j'entends les peres de famille, sont presque aussi oisifs que les Seigneurs.

Figurez-vous que j'ai vu, dans une ferme voisine de notre maison, deux enfans, un garçon & une fille de dix à onze ans, beaux l'un & l'autre comme deux anges, assistés par leur grand'mere, faire la récolte d'un champ d'avoine, tandis que leur fainéant de pere, un drole de trente-deux ans, robuste & nerveux, étoit couché sur le gazon, fumant sa pipe, à trente toises de nos petits moissonneurs. Le travail est le lot des deux

extrémités de la vie : la force de l'âge & de la santé est livrée au plaisir : les enfans & les vieillards s'occupent , les autres pareissent.

A propos de fumer , il n'est pas rare de voir ici des marmots de trois ans , sur la porte de la cabane , la pipe à la bouche , aussi graves que de petits marmots chinois sur une cheminée.

Pour nos fruits , je vous ai déjà dit que nous avons une quantité immense de mûres toute l'année : dès le printems , lorsque la neige commence à fondre , on en trouve d'aussi fraîches & d'aussi bonnes qu'en automne. Les bois sont semés de fraises & de framboises ; à peine peut-on faire un pas , dans la saison , sans marcher sur des fraisiers ou fleuris ou en fruit. Nous avons en abondance de petits raisins de Corinthe , des prunes , des pommes & des poires en abondance ; peu de cerises & de raisins , encore le peu qu'il y a n'est pas d'un bon acabit ; d'excellens melons musqués , & des melons d'eau en quantité , mais qui ne sont pas aussi bons à proportion que les musqués ; point de pêches ni autres fruits de cette espece. C'est pourtant moins la faute du climat

que celle des habitans : trop paresseux pour acheter l'agréable au prix de quelques soins , ils se contentent absolument du pur nécessaire. Ils pourroient avoir tous les fruits de l'Europe , excepté des groseilles , parce que l'été est trop chaud ; il y a dans les bois des groseilliers du pays , on en a apporté d'Angleterre , mais le fruit tombe avant qu'il soit mûr. Les fruits sauvages , surtout les petits fruits rouges , sont ici en plus grande variété , & meilleurs qu'en Angleterre.

Puisque je suis sur le chapitre des productions naturelles du pays , je ne dois pas oublier le chanvre & le houblon qui croissent par-tout dans les bois. Je m'imaginer qu'on pourroit cultiver le premier avec succès , si ces gens-ci vouloient se donner la peine de cultiver quelque chose.

Quelques grains de chaque espece , un peu de foin , un peu de tabac , une demi-douzaine de pommiers , des choux & des oignons , c'est tout ce qui forme une plantation Canadienne. A peine y voit-on une fleur , si ce n'est dans les bois , où il y a une belle variété d'arbrisseaux fleuris : le cerisier sauvage qui

y abonde, a une fleur aussi charmante que son fruit est exquis : il égale , à mon avis , l'arboufier.

On sème ici le froment au printems ; on ne fume point la terre , & on la travaille fort superficiellement ; est-il surprenant qu'il soit inférieur au nôtre ? Le payfan s' imagine que si l'on semoit en automne , la gelée détruiroit la semence : c'est un préjugé démenti par l'expérience. J'ai vu moi-même dans une ferme qui appartient au Gouverneur , un champ de froment , fumé & ensemencé en automne , & qui est aussi beau qu'on en puisse voir en Angleterre.

Telle est l'indolence de ces Canadiens, qu'ils ne veulent pas prendre la peine de fumer leurs terres , ni même leurs jardins. Jusqu'à l'arrivée des Anglois , on jettoit tout le fumier de Quebec dans la riviere.

Jugez de la fertilité naturelle d'un sol qui produit une riche moisson sans engrais , sans repos , & presque sans labourage. Malgré cela , nos écrivains économiques d'Angleterre ne parlent jamais du Canada sans y joindre l'épithete de *Stérile*. Cette extrême fertilité est attribuée aux neiges qui séjournent

D'EMILIE MONTAGUE. 125
cinq à six mois sur la terre. Les denrées
sont cheres à cause du nombre prodigieux de chevaux que l'on y entretient :
chaque famille a une charrette, même
la plus pauvre ; & chaque fils de payfan
a un cheval pour ses courfes d'amusement , indépendamment de ceux qui
sont nécessaires pour faire valoir la
ferme. La guerre aussi a détruit le bétail on m'a dit pourtant qu'il commen-
çoit à se recruter. Tout ce que je viens
de vous dire n'empêche pas qu'on n'ait
assez récolté de grains dans quelques
cantons pour en exporter cette année
en Italie & en Espagne.

Qu'en dites-vous , ma chere , n'ai-je
pas du talent pour être une bonne fer-
miere ? J'ai acquis toutes ces connois-
sances dans un coup d'œil sur la cam-
pagne ; il y a des gens qui naissent inf-
truits. Vous êtes surprise , sans doute , &
moi , je m'admire ; jamais de ma vie je
n'ai été si vaine de mes lettres , que de
celle-ci.

Je vous donnerai le mot de l'énigme.
Je dois tout mon savoir à un ancien do-
mestique qui a vécu long-tems à la cam-
pagne chez mon grand-pere , & qui
n'ayant guere d'occupation ici , s'est at-

raché à connoître l'état de l'agriculture dans un arrondissement de cinq à six mille aux environs de Quebec.

Adieu ! ce sujet commence à m'en-nuyer : il faut réserver quelque chose pour une autre fois.

Je suis.

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.

P. S. A présent que j'y pense, pourquoi n'avez-vous pas écrit à votre frere ? Je vous trouve singuliere de m'exposer à montrer mon ignorance. Le Colonel qui vient former ici un établissement fait tout ce que vous demandez. Je vous comprends, ma belle amie : vous avez voulu m'entendre bavarder sans connoissance de cause. Vous voilà bien payée. Jean m'a rendu un grand service : graces à ses observations, mon nom peut figurer dans un ouvrage d'agriculture.



LETTRE XXIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Silleri, le 29 Septembre,
à dix heures.*

O H ! soyez-en sûre , Lucie ; nous sommes souverainement à plaindre : je vous en fais juge ; la cour du Gouverneur est déserte : nous avons disette d'hommes , pas plus que six contre une femme. La proportion est honnête , & je voudrois bien qu'elle durât longtemps sur ce pied-là. Les Dames prennent demain le chocolat chez le Gouverneur qui leur donne un bal jeudi. Vous ne reconnoîtriez pas Quebec. Tout y est fête & plaisir : c'est le plus beau ciel du monde , un lieu de délices. Ne comptez plus me revoir en Angleterre ; on est réellement quelque chose ici : vingt-sept cavaliers m'ont demandé la grace de danser avec moi , j'ai écrit leurs noms sur mes tablettes , ma mémoire n'y suffiroit pas.

F iv

Au sujet de la danse , je me trouve dans un embarras assez singulier , vous allez voir. Dans un temps de disette, lorsque tous nos élégans étoient à Montréal , je voulus bien , pour passer le temps , écouter les douceurs que me contoît un petit capitaine d'un ton tout-à-fait gentil : je lui permis de soupirer, ne croyant pas qu'il y mît plus de sérieux que moi. Point du tout ; il est vraiment amoureux ; il a pris tous les airs d'un amant , pour quoi il n'a certainement point de vocation ; il se formalise de ce que je ne veux pas danser jeudi avec lui. Eh bien , qu'il se formalise tant qu'il voudra : il ne dansera pas avec moi.

N'est-il pas singulier que la première petite machine qui s'avise de nous aimer , prétende qu'on lui doive du retour ? Ces têtes folles m'excedent. Lucie , avez vous plus de patience que moi ? —

J'apperçois une vaisseau qui descend à pleines voiles : ce pourroit être Emilie & sa compagnie. Tous les pavillons sont arborés : on plie les voiles , on jette l'ancre vis à-vis de la maison. C'est elle ; je vole au rivage. De la musique comme

si j'y étois ; une tente sur le pont : votre frere descend dans la barque. Adieu pour un moment ; je vais les inviter à mettre pied à terre.

A midi.

C'étoit Emilie, & Mistress Melmoth avec deux ou trois jolies Françaises. Que votre frere est heureux ! J'ai trouvé le thé & le café qui m'attendoient sur le tillac ; & une table chargée de toutes sortes de fruits de Montréal qui sont supérieurs aux nôtres. Par parenthese , le Colonel m'en a apporté une cargaison : il est galant au possible. Nous nous sommes régelés , puis nous avons pris terre. Ils dînent ici : nous dansons après dîner , & à la danse succédera une petite collation dans le bois. Mon pere a envoyé chercher Sir George , le Major Melmoth qui est à Quebec , & quelques autres amis ; nous aurons la plus jolie assemblée du monde pour un impromptu. Mon pere est enchanté de la petite Emilie : il en étoit fou lorsqu'elle étoit enfant. Je ne puis vous exprimer combien je suis heureuse de la revoir : elle est plus belle que jamais ; vous savez quel goût j'ai pour la beauté ; je n'ai

pu de ma vie supporter une femme laide.

Adieu, ma très-chère !

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

Votre frere est beau comme un ange, ce matin. Il n'est point paré, il n'est pas non plus tout-à-fait sans parure ; un déshabillé décent, élégant & enchanteur ; des cheveux sans poudre, flottant au gré du vent, & dans un agréable désordre ; un air vif & enjoué, des yeux qui disent mille jolies choses. Je ne lui ai jamais vu tant de gaieté. Il éclipsera aujourd'hui tous les autres hommes : les cœurs seront tous pour lui. J'en deviendrai amoureuse, s'il continue sur ce ton. Non, Lucie, il n'y a pas de risque ; je lui ai fait mille agaceries ; il ne m'a pas même honoré d'un sourire.

Ma chère, mon cœur est si léger ! je suis si contente ! J'aime Emilie de toute mon ame. Il y avoit trois ans que je ne l'avois vue ; il m'est si étrange de la retrouver en Canada ! Je suis heureuse

D'EMILIE MONTAGUE. 131
au-delà de toute expression : il ne me
manque plus que vous pour être au
comble de la félicité.

A trois heures.

Le messager est de retour. Sir Georges est au Lac Charles avec des Dames Françoises. Emilie a rougi lorsqu'on le lui a dit. Il pouvoit bien supposer que le vent étant bon , elle seroit ici aujourd'hui. Votre frere danse avec ma belle & tendre amie : elle ne perd rien au change ; elle a pourtant raison d'être piquée , un amant doit avoir le don de deviner. Sir Georges est bien maussade.

A minuit.

Le Baronet est entré lorsque nous étions à souper. Il s'est plaint le premier , & a bien fait ; il a paru fort fâché qu'on ne lui eût point envoyé un exprès , puisque l'on savoit où il étoit. Cependant il a été plus enjoué qu'à son ordinaire ; sa maitresse a eu lieu d'être contente de ses petits soins. Votre frere a paru chagrin de son arrivée. Emilie , qui s'en est apperçue , a redoublé de politesse à son égard & lui a rendu ainsi une partie de sa bonne humeur. Après

Fvj

tout, la soirée s'est passée fort agréablement; nous nous serions encore plus amusés, si Sir Georges fût venu plutôt, ou point du tout.

Les Dames couchent ici, & nous partons tous ensemble dans la matinée pour Québec. Les Messieurs prennent congé de la compagnie.

Je me suis échappée un moment pour fermer ma lettre & la donner au Colonel, qui la mettra demain dans son paquet.

LETTRE XXIV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 30 Septembre.

AURIEZ-VOUS supposé, ma chère Lucie, que le Baronet Clayton pût refuser d'accompagner Emilie Montague, sa future épouse, de Montréal à Québec, & me charger, moi, le Colonel Rivers, de cette agréable commission? Je ne fais dans quelle vue il l'a fait; quel que puisse être son motif, je lui dois les trois plus beaux jours de ma vie; &

D'EMILIE MONTAGUE. 133
j'en suis infiniment reconnoissant, quoiqu'un peu piqué qu'il m'ait choisi pour servir de figisbéc à sa maitresse. Il me croit peut-être un homme sans conséquence, à qui l'on peut confier sans danger la plus belle femme : il n'y a rien de trop flatteur dans ces excès de confiance. Qu'il prenne garde à lui; qu'il n'aille pas devenir impertinent, & me donner un défi. Je ne suis pas vain; mais, la fortune mise à part, j'ose entrer en concurrence avec Sir Georges Clayton. Je n'ai point de carrosse à fix chevaux à donner à Miss Montague, mais je puis lui offrir un cœur qui sait apprécier ses perfections : lequel est le plus propre à la rendre heureuse avec la sensibilité qu'elle a ?

L'agréable voyage ! Nous avons mis trois jours à venir, parce que nous en avons fait une fête continuelle : le plaisir ne nous a pas quitté. Nous avons pris de la musique avec nous; nous avons mis pied à terre une ou deux fois par jour, visité les familles Françoises de notre connoissance, couché deux nuits à bord & dansé joyeusement à Silleri.

Le canal de Montréal à Quebec offre un spectacle qui n'a peut-être rien qui

lui soit comparable dans l'univers : ses deux bords sont habités , quoique les établissemens soient moins nombreux sur le bord méridional que sur l'autre. Une aimable confusion de bois , de montagnes , de prairies , de champs couronnés d'épis , de ruisseaux qui vont se perdre dans le fleuve Saint - Laurent , d'églises & de châteaux que l'on découvre de distance en distance au travers des arbres , forme une continuité de paysages que l'œil ne se lasse point d'admirer.

Cette scène charmante , un tempserein , un vent frais qui souffloit à notre gré , la compagnie d'une demi douzaine de belles femmes , auroient enivré de plaisir l'homme du monde le plus insensible. Miss Montague étoit l'ame de la partie ; elle avoit mille attentions polies , & sembloit être doublement aise du plaisir que j'avois à l'accompagner dans ce voyage , comme si elle eût craint que ce fût dans moi un acte de pure complaisance.

Je l'aime chaque jour d'avantage : j'ai beau réfléchir que cet amour est inconsideré , même imprudent , je ne puis combattre une inclination qui me fait

goûter un si délicieux plaisir. Je trouve mille charmes dans les moindres bagatelles que je fais pour l'obliger.

Ne raisonnez point avec moi sur ce sujet. Votre morale est excellente ; connoissez - vous ce que c'est qu'un amour naissant ? c'est une folie de continuer à la voir , je le fais , je le sens. Sa conversation me plaît ; l'attrait du plaisir l'emporte sur tout le reste ; je ne cesserai de la voir que quand elle sera mariée.

Du reste , plein de respect pour ses engagements , je ne lui demande que de l'amitié ; quant à moi , j'aurai pour elle de l'amour , je ne puis donner d'autre nom à ma passion. Pour vous donner une preuve de ma prudence , j'ai dessein de danser jeudi avec la plus belle Demoiselle que nous ayons ici , & de lui témoigner des attentions capables de détruire tous les soupçons que l'on pourroit avoir de ma tendresse pour Emilie. Je suis jaloux de Sir George , je le hais ; mais je dissimule avec plus d'adresse que je ne m'en croyois.

Ma chere Lucie , je ne suis point heureux ; mon esprit est dans un état de trouble que je ne puis décrire : assez

foible pour nourrir une espérance à laquelle je ne vois pas le moindre fondement, j'interprète tout en faveur de mon amour, ses regards, ses paroles, ses moindres marques d'amitié, ce qui n'est même qu'un retour de politesse dont elle ne peut pas se dispenser. Je m'imagine que ses yeux d'intelligence avec les miens ont deviné mon secret ; & je crains réellement que les sentimens de mon cœur n'aient trop éclaté.

Je l'aime ; oui , Lucie , je l'aime à la folie ; ces trois jours —

On vient. Adieu !

Votre frere & votre ami

ED. RIVERS.

P. S. C'est le Capitaine Fermor qui veut absolument me mener dîner à Sillieri. Toujours avec cette aimable fille ! Ils ont juré , je crois, d'achever de me rendre fou ; pensent-ils qu'on soit de marbre ?



LETTRE XXV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 3 Octobre.

A midi.

UN bal charmant ! ma chere ; la tête m'en a tourné ; félicitez votre amie. On m'a plus admirée , plus fêtée que Miss Montague ; je n'en tire pas beaucoup de vanité : je fais qu'elle se contente d'être aimée ; le moyen d'exciter l'admiration , sans un vernis de coquetterie !

Nous étions plus de trois cents personnes , dont les trois quarts d'hommes , tous parés galamment , & d'une gaieté à ravir ; le souper propre & magnifique , une musique excellente : tout étoit divin.

J'ai presque envie de me marier. Avec qui ? Devinez ; avec un homme que je ne connois point , à qui je n'ai jamais parlé qu'une fois , la nuit dernière , au bal , & qui ne m'a rien te-

moigné de plus qu'aux autres femmes. Cela n'y fait rien ; il me plaît plus que tout ce que j'ai vu jusques-ici. Il n'est pas beau , mais bien fait , un air noble , un bon caractère , & de plus un riche héritier. Je m'en informerai un peu plus amplement. Il m'est aisé de l'avoir , si je veux : je n'ai qu'à seulement dire à quelqu'un de ses amis que je trouve le Capitaine Fitzgerald l'homme le plus agréable qu'il y ait ici ; il fera tout étonné de n'avoir pas remarqué plutôt que je suis la plus belle qui ait paru au bal. Je traiterai cette affaire sérieusement. Il faut se marier , c'est la mode : tout le monde se marie : pour quoi ne vous mariez - vous pas , ma chère ? marions-nous.

Votre frere est toujours ici ; je suis surprise que Sir George n'en soit pas jaloux ; car , comme il n'a pour moi aucune attention marquée , on voit bien qui l'amene. J'ose dire que je ne le verrai point la semaine prochaine : Emilie doit retourner auprès de Mistress Melmoth où elle restera huit jours , elle part aussi-tôt après dîner.

Adieu ! je suis excédée de fatigue ;

D'EMILIE MONTAGUE. 139
nous avons dansé jusqu'au jour ; je me
suis levée à midi pour vous.

Votre fidelle amie

ISABELLE FERMOR.

P. S. Votre frere a dansé avec Mademoiselle Clairaut ; savez-vous que j'étois piquée qu'il ne me donnât pas la préférence , puisque sa chere Emilie dançoit avec son amant. Ce n'est pas que je n'eusse un danseur fort aimable , je suis contente , je l'avois choisi. Encore un mot : on m'a dit que les dispositions du contrat de mariage devoient être arrangées la semaine prochaine ; mon pere est dans la confidence , je n'y suis pas. Emilie n'est pas bien ce matin ; elle n'étoit point gaie au bal. Je ne fais pourquoi , mais elle n'est pas contente. Que penser ? Je m'imagine — ce n'est qu'une imagination.

Adieu ! ma chere fille , je n'en puis plus. Adieu !



L E T T R E XXVI.

A Miss R I V E R S, Clarges-Street.

Quebec, le 6 Octobre.

JE vais, ma Lucie, — Où ? Je n'en fais rien ; ce que je fais, c'est que je ne veux pas être témoin de ce mariage. L'auriez-vous cru possible ? — Quelle folie ! Ne savois-je pas dès le commencement, qu'elle avoit promis sa main ? Pouvois-je supposer qu'elle romproit un engagement de plusieurs années avec un homme qui lui donne une preuve si évidente qu'il la préfère à toutes les autres femmes, pour satisfaire la fantaisie d'un inconnu qui ne lui a pas seulement dit qu'il l'aimoit ?

Le capitaine Fermor m'a dit que tout étoit réglé au jour près ; & qu'elle avoit promis de le fixer demain.

Je sortirai de Quebec la nuit prochaine ; personne ne saura la route que je prendrai : je n'en fais encore rien moi même. Je passerai la pointe de Levi avec mon valet de chambre, & puis je

D'EMILIE MONTAGUE. 141
m'abandonnerai au hazard. Je ne veux pas même savoir le jour : je n'y survivrois pas. Je suis fortement tenté de lui écrire ; que lui dire ? Je trahirois malgré moi ma tendresse , & sa compassion trouble- roit peut-être son bonheur. N'est-ce pas assez d'être malheureux , sans accabler les autres de ses maux ? Quand il seroit possible qu'elle me préférât à Sir George elle est trop avancée pour reculer.

Ma très chere Lucie , je n'ai senti qu'à ce moment l'excès de mon amour.

Adieu ! Je serai quinze jours absent. Alors elle sera embarquée pour l'An- gleterre. Je ne saurois la voir entre les bras d'un autre. Ne vous allarmez point sur le compte du pauvre Colonel ; plai- gnez-le , c'est assez. La raison & l'im- possibilité du succès triompheront de ma passion pour cette beauté angélique, j'ai eu tort de me permettre de la voir si souvent. Adieu !

L'amant infortuné de Miss Monta- gue ; que dis-je ? Adieu !

Le malheureux rival de Sir George Clayton : je suis fou ! Adieu !

ED. RIVERS.

LETTRE XXVII.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Beaumont , le 7 Octobre.

IL me semble que je respire plus librement depuis que j'ai quitté Quebec. Sir George étoit toujours dans mon chemin ; je ne puis le souffrir ; son air triomphant n'est pas supportable. Il a , ou je lui prête , toute l'insolence d'un rival heureux : il auroit tort , assurément. Peut-être aussi que toute l'injustice est de mon côté ; je le hais cordialement : cela est plus fort que moi. Je le regarde comme un ravisseur qui me prive d'un bien auquel je m'imagine follement avoir des prétentions.

Jusques-ici ma conduite a été de la dernière faiblesse ; j'espère devenir plus raisonnable à présent que je ne verrai plus les yeux qui m'enfermoient. Il y a long-temps que j'aurois du prendre ce parti. Il faudroit aussi n'y plus penser ; l'un amenera l'autre. C'est toujours quelque chose , que d'avoir pu quitter

les lieux qui possèdent ses charmes.

J'ai trouvé ici un excellent prétexte à mon absence ; on m'a dit qu'il y avoit un bien à vendre au dessous du fleuve , & que l'acquisition en seroit moins coûteuse que le défrichement des terres que j'avois dessein de prendre pour mon établissement. J'irai le voir, cette distraction m'amusera.

Mon valet de chambre retourne à Quebec : mon absence subite auroit l'air d'une évasion ; mes amis la trouveroient extraordinaire ; j'en cacherai le motif réel sous le prétexte que je viens de vous dire. En conséquence j'ai écrit à Miss Fermor que j'étois en marché pour une acquisition ; que cette affaire me retiendrait long temps ; je l'ai priée de faire agréer à son aimable amie les vœux tendres & ardents que je fais pour son bonheur auquel je m'intéresse aussi vivement que personne au monde : j'ai ajouté que j'enviois trop le sort de Sir George , pour la féliciter de bon cœur.

Adieu ! Mon domestique attend ma lettre. Je vous ferai part de mes aventures dès que je serai de retour à Quebec.

Tout à vous,

EDWARD RIVERS.

L E T T R E XXVIII.

A Miss FERMOR, à Silleri.

*Quebec , le 7 Octobre.
à midi.*

IL faut que je vous voie ce soir, ma chère ; mon esprit est dans une agitation que je ne conçois pas, & que je puis encore moins exprimer. Quelques heures vont décider du bonheur ou du malheur de ma vie. Je suis fâchée contre le Capitaine Fermor ; pourquoi me tant presser sur une affaire qui exige tant de précautions ?

J'ai mille choses à vous dire, que je ne puis confier qu'à vous.

Soyez chez vous, soyez y seule. Je viendrai dès que j'aurai diné.

Adieu !

Votre affectionnée
EMILIE MONTAGUE.



L E T T R E

L E T T R E XXIX.

A Miss MONTAGUE, à Quebec.

*Silléri, le 7 Octobre,
à une heure.*

UN JE serai à la maison, ma chère ; & je n'y serai que pour vous. Venez.

Je vous plains, ma bonne amie ; mais suis-je capable de vous donner un conseil que vous puissiez suivre dans cette circonstance critique ?

Le monde sera étonné que vous hésitiez un moment.

Votre fidelle
ISABELLE FERMOR.

L E T T R E XXX.

A Miss FERMOR, à Silléri.

*Quebec, le 7 Octobre ;
à trois heures.*

UN événement inattendu m'empêche de vous aller voir. Sir George a reçu
Première Part. G

dans le moment une lettre de sa mere qui desire instamment qu'il differe son mariage jusqu'au printemps pour des raisons de conséquence , relatives à sa fortune , qu'elle promet de lui communiquer par le premier courrier.

Il m'a fait part de cette nouvelle avec un ton de dignité & une tranquillité admirables ; moi , j'en ai ressenti une vive joie que j'ai eu de la peine à tenir secrette.

A présent il m'est permis de consulter mon cœur & ma raison à loisir , & de rompre par degrés cet engagement , si l'un & l'autre l'exigent.

Je l'ai échappée belle ! Je n'avois que vingt-quatre heures pour me déterminer ou à épouser un homme avec qui j'ai peu d'espérance de vivre heureuse , ou à rompre avec lui d'une maniere qui eût exposé l'un ou l'autre , ou tous les deux , à la critique d'un monde impertinent & malin , que l'esprit le plus sage est quelquefois obligé de respecter.

Vous avoueraï-je , ma chere Isabelle , que j'ai chaque jour moins de goût pour ce mariage , que je le redoute , que je l'ai toujours craint , que je trouve mon amant changé avec sa fortune ! Le Ca-

pitaine Clayton , avec ses appointemens & un revenu tres modique , étoit modeste , doux , affable envers ses inférieurs , poli à l'égard de tout le monde ; je lui supposois plus de bienveillance & de générosité que la modicité de sa fortune ne lui permettoit d'en montrer. Je vois , avec peine , que Sir George , devenu riche , est avare , intéressé , orgueilleux , vain & prodigue ; esclave de tous les caprices de sa vanité fastueuse , il n'épargne rien pour les satisfaire ; indifférent sur les besoins réels des autres , il n'a jamais de quoi les secourir.

Est-ce là un caractère propre à faire le bonheur de votre Emilie ? Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre ; nos ames ne simpatissent point. Mon bonheur est dans l'amitié , dans les tendres affections du cœur , dans les douceurs de la vie domestique ; il met le sien dans l'amour du faste , dans la parure , dans ses équipages , ses chevaux , ses gens , & tout ce vain éclat qui , en excitant l'envie , annonce trop souvent un mauvais cœur.

Vous dirai-je tout ce que je pense ? En mariage la disproportion de fortune s'oppose au bonheur mutuel. L'amour

met tout au niveau ; l'hymen remet les choses dans leur premier état. Dès qu'un homme , qui aime les richesses & la splendeur , a changé sa qualité d'amant pour celle de mari , il perd bientôt ses premiers sentimens , il songe qu'il pouvoit prétendre à une fortune égale ou supérieure à la sienne ; il prête ses idées intéressées à sa maîtresse , & croit qu'elle ne l'a point épousé pour lui-même , mais pour son bien. De-là naissent les soupçons , la froideur , le manque mutuel d'estime & de confiance.

Si vous venez ce soir en ville , je retournerai avec vous à Silléri. Je ne suis bien qu'avec vous. Mistress Melmoth est enthousiasmée de Sir George : ce sont des éloges qui ne finissent point. Ce délai la désole ; ce qui la désole encore davantage , c'est l'air ouvert & triomphant avec lequel j'en ai appris la nouvelle. Je lui ai dit qu'il falloit prendre son parti de bonne grace , comme Sir George ; que la tranquillité de mon amant , loin de m'avoir donné de l'humeur , étoit un exemple que je voulois surpasser.

Venez directement chez nous , ma chere Isabelle , prendre part à la joie de votre fidelle. EMILIE MONTAGUE,

LETTRE XXXI.

A M^{rs} MONTAGUE à Quebec.

^u E vous félicite , ma chere ; vous ferez encore cinq à six mois votre maîtresse : c'est un plaisir qui mérite considération , quand on n'est pas plus amoureuse que vous ne le paroissez. Ce répit vous donnera le temps de chercher ailleurs un objet qui vous charme davantage , sans perdre vos droits sur celui-là.

Renvoyez - le à son régiment à Montréal avec les Melmoth ; passez l'hiver avec moi ; faites un nouvel amant pour éprouver la force de votre passion ; si elle tient contre six mois d'absence , & les attentions d'un galant-homme , vous pouvez vous marier en toute sûreté.

A propos de galant-homme , avez-vous vu le Colonel Rivers ? Il y a deux jours qu'il n'a paru ici. Je commence à être jalouse de cette petite Demoiselle Clairaut : je la trouve bien impertinente. Adieu !

ISABELLE FERMOR.

G iij

P. S. Rivers est absurde : il m'a écrit la lettre la plus folle ; il court la campagne , cherchant un établissement à acheter. Il eût mieux fait de rester avec nous , à faire le fou. Je le lui dirois à lui-même , si je savois où lui écrire. Il est allé, Dieu sait où , au-dessous du fleuve , loin de la vue des hommes. Sa lettre contient mille choses gracieuses pour vous ; je vous la porterai pour m'épargner la peine de les répéter.

Il me vient une espece d'idée qui ne feroit pas malheureuse dans la circonstance ; je voudrois la lui communiquer. Le fou ! Pourquoi ne me pas donner une adresse ?
Adieu ! ma très-chère.

LET TRE XXXII.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Kamaraskas , le 10 Octobre.

JE vous écris , ma chère , de la région la plus sauvage de la terre , sans en excepter les déserts inhabités , errant

D'EMILIE MONTAGUE. 151
dans une vaste forêt de plusieurs lieues ,
rencontrant quelquefois une chaumière
du côté du fleuve. Ce bois sauvage n'a
rien qui m'effraie ; toute terre m'est éga-
le où Emilie n'est pas.

Je cherche envain de la distraction ;
son image me fuit. Toujours présente
à ma pensée, elle semble m'inviter à re-
venir à Quebec. La laisserai-je quitter
ce pays sans lui dire adieu ? Cette idée
me tourmente : que risqué-je à la voir
pour une dernière fois ? Elle partira
pour toujours.

Le 11 Octobre.

Le bien dont on m'avoit parlé ap-
partient à une dame , qui veut le ven-
dre , je suis à-présent chez elle. Elle est
fort aimable , une veuve de trente ans ,
d'une figure intéressante , beaucoup de
vivacité , un jugement solide cultivé
par la lecture son unique ressource dans
sa solitude , un abord ouvert & gracieux ,
une conversation attachante , une can-
deur & une ingénuité dont j'aurois été
enchanté si quelque objet pouvoit me
charmer dans l'état où je suis. La dispo-
sition mélancolique de mon ame a percé
au travers des égards & des attentions

que la politesse & le motif de ma visite m'obligeoient d'avoir pour cette aimable veuve. Elle s'en est aperçue , je le soupçonne aux différentes parties qu'elle m'a proposées , comme si elle eût senti que j'avois besoin d'amusement.

Le 12 Octobre.

Madame Des Roches est tout-à-fait honnête. Trop pénétrante pour ne pas voir mon chagrin, trop bonne pour n'y pas compâtrir , elle prend tous les moyens de le distraire. Elle m'a offert sa chaloupe pour aller voir le dernier établissement qui soit sur le fleuve , vis-à-vis de l'île Barnabé. Elle me fait l'honneur de m'y accompagner avec un Monsieur & une Dame de sa connoissance , qui demeurent à un mille d'ici.

De l'île Barnabé , le 13 Octobre.

La singulière visite ! Je viens de voir un hermite qui a vécu soixante ans seul dans cette île. Je l'ai abordé avec une forte prévention contre sa personne & son genre de vie : cet état , le plus contraire à la nature , selon moi , est si éloigné de mes idées qui se rapportent tou-

tes à la société, que je n'avois pas grande opinion d'un hermite. Si j'étois un tyran & que je voulusse punir quelqu'un qui m'eût déplu, je ne trouverois rien de plus cruel, que de le priver des douceurs de la société, & de lui interdire tout commerce avec les semblables.

Je suis sûr que je ne vivrois pas un an seul : je souffre même de ce degré de solitude qu'on éprouve sur mer, dans un vaisseau. Le premier plaisir que je ressentis en arrivant en Amérique, fut d'appercevoir des traces d'habitation humaine ; le premier homme, la première maison, le premier feu Indien dont je vis la fumée s'élever au-dessus des arbres, me transporterent de joie : je sentis alors toute la force de ces liens qui nous unissent les uns aux autres, de cette sociabilité à laquelle nous devons notre bonheur sur la terre.

Revenons à mon hermite : son air m'a d'abord reconcilié avec lui ; c'est un vieillard d'une taille avantageuse, quoi qu'il soit un peu voûté, avec une barbe & des cheveux blancs comme neige ; son regard annonce un homme qui a connu un sort plus doux, & toute sa personne respire la bienveillance. Il m'a

reçu avec cordialité , m'offrant les fruits qu'il avoit , du lait frais , & de l'eau qu'il a puisée lui-même à une petite source auprès de sa maison.

Après quelques momens d'entretien , je lui ai témoigné combien j'étois surpris qu'un homme d'un naturel doux & humain , dont il venoit de me donner des preuves , mît son bonheur à fuir les hommes ; & sans attendre sa réponse , je lui ai parlé sur ce sujet avec une effusion de cœur qu'il a supportée avec une attention & une douceur angéliques.

» Vous avez raison , m'a-t-il dit po-
» liment ; vous me semblez avoir un
» cœur sensible aux malheurs d'autrui.
» Mon histoire est courte & simple :
» j'aimai la plus aimable des femmes ,
» j'étois aimé. L'avarice de nos parens
» qui avoient sur nous des vues inté-
» ressées , s'opposa à une union d'où
» dépendoit notre bonheur. Louise ,
» ma chere Louise , vivement sollicitée
» d'épouser un homme qu'elle détestoit ,
» me proposa de nous soustraire à cette
» tyrannie ; elle avoit un oncle à Quebec ,
» auquel elle étoit chere. Les déserts du
» Canada , me dit-elle , nous offrent un

» azile que notre patrie nous refuse. Nous
 » nous mariâmes secrètement & nous
 » partîmes. Notre voyage ne fut point
 » heureux ; je fus obligé de relâcher sur
 » la rive opposée pour aller chercher
 » des rafraîchissemens pour ma chere
 » Louise , qui souffroit ; je revenois
 » plein de la pensée consolante d'obli-
 » ger ce qu'on aime , lorsqu'une tem-
 » pête , qui s'éleva tout-à-coup , me
 » força de chercher un abri dans cette
 » baie. La tempête augmenta , j'étois
 » dans des tranfes inexprimables. Le
 » vaisseau que je n'avois pas perdu de
 » vue , secoué par les flots , étoit in-
 » capable de résister à leur violence.
 » L'équipage se jeta dans la chaloupe ;
 » ils eurent l'humanité de prendre avec
 » eux l'aimable objet de ma tendresse.
 » Ils faisoient force de rames pour at-
 » teindre l'abri que j'avois gagné , cha-
 » que flot qui les arrêtoit étoit un trait
 » qui me perçoit le cœur. J'étois sur la
 » derniere verge d'eau , les yeux fixés
 » sur eux , les bras étendus pour les re-
 » cevoir , j'adressois au Ciel les vœux
 » les plus ardens , lorsqu'une vague im-
 » mense couvre la chaloupe ; j'entends
 » un cri général , je m'imagine même

» avoir distingué la voix de Louise. La
» barque reparoit, ils redoublent d'acti-
» vité, une seconde vague — je ne les
» vois plus.

» Jamais ce terrible spectacle ne s'ef-
» facera de ma mémoire. Je tombai
» immobile sur le rivage, dans la plus
» cruelle agonie. Rendu à la vie, le
» premier objet qui s'offrit à mes yeux,
» fut le corps inanimé de Louise que la
» mer avoit jetté sur le sable pour me
» donner la triste consolation de lui ren-
» dre les derniers devoirs. Ce tombeau
» renferme tout mon bonheur, & m'at-
» tache à cette terre sauvage; plein de
» ma douleur je fis vœu d'y attendre le
» moment qui me rejoindroit à celle que
» j'aimai. Tous les matins près de sa cen-
» dre froide, je plains son sort, & con-
» jure le ciel de hâter l'instant de notre
» réunion. Je sens que nous ne serons
» plus longtemps séparés; bientôt je la
» retrouverai pour ne la plus quitter. »

En prononçant ces derniers mots, sans faire attention qu'il n'étoit pas seul, il s'est avancé précipitamment vers un petit oratoire qu'il avoit élevé sur le rivage, près du tombeau de son épouse; là je l'ai vu se jeter à genoux, & respectant sa douleur je me suis retiré.

A sept heures du soir.

Je pense encore à ce pauvre hermite ; j'ai fait seul cette triste visite , Madame Des Roches & sa compagnie ne se sont pas souciés de m'y accompagner. Je ne saurois approuver son vœu , ni sa fidélité à le suivre ; cependant le motif l'excuse & le rend même précieux à mes yeux. La dévotion seule est capable de répandre un baume salutaire sur les plaies que l'amour a faites. L'ame affoiblie , consumée par les feux de la tendresse , n'est pas susceptible de guérison par les remèdes ordinaires.

La conversation de ce vieillard n'étoit point celle d'un solitaire ; je lui ai trouvé les graces d'un esprit cultivé dans la société. Il a paru charmé de l'intérêt que j'ai pris à son sort : je voulois lui faire un présent , mais il ne reçoit rien.

Un vaisseau fait voile pour l'Angleterre ; Madame Des Roches a la bonté d'y envoyer cette lettre. Nous retournons demain chez elle.

Adieu ! Lucie ; tout-à-vous ,

ED. RIVERS.

L E T T R E X X X I I I .

A Mifs R I V E R S , Clarges-Street.

Quebec , le 12 Octobre.

UN Colonel m'impatiente ; ce fou est allé errer dans les bois , tandis que nous avons besoin de lui. Il y a tous les jeudi assemblée chez le Gouverneur : il nous a donné un second bal depuis l'absence de votre frere. Je sens qu'il me manque par-tout où je suis. Ce ne sont que bals , fêtes , jeux , parties de plaisir ; mais tout cela n'est rien sans mon petit Rivers.

J'ai fait les trois religions ce matin , & comme je suis naturellement constante , j'en ai mille fois plus d'attachement pour la mienne. J'ai été à la messe , au prêche , & à l'assemblée presbytérienne. Cette dernière m'a fait faire une réflexion au sujet de la pompe religieuse. L'église Romaine ressemble à la femme d'un riche particulier , elle est surchargée de parure & de bijoux ; la Presbytérienne est une villageoise

D'EMILIE MONTAGUE. 159
sans grace comme sans ornemens. L'église Anglicane est une femme de qualité, mise avec goût & dignité, riche par son élégante propreté, comme dit Horace, mon auteur favori. Il y a une noble & agréable simplicité dans le culte & les cérémonies de l'église Anglicane, qui, indépendamment de la pureté de sa doctrine, me préviendrait fortement en sa faveur.

Sir George part ce soir pour Montréal, ainsi que la famille Melmoth. J'ai obtenu d'Emilie qu'elle resteroit un ou deux mois avec moi. Je ne suis pas fâchée que le Baronet s'en aille ; cet homme me donne des vapeurs avec son rire éternel, avec son air toujours prêt à parler & qui ne dit jamais mot : il y a de quoi périr. Je ne sais si je permettrai qu'Emilie lui donne sa main : je veux que mon amie ait un mari qui me plaise. La pauvre créature mourroit en moins d'une semaine, non de maladie, mais d'ennui !

La compagnie dîne avec nous. On m'appelle ; adieu !

IS. FERMOR.

A huit heures du soir.

Grace au ciel , le voilà parti, le tendre amant ! La séparation s'est faite avec une philosophie vraiment Stoïque de part & d'autre : la belle tranquillité ! la douceur est une excellente vertu ! C'est la plus jolie paire d'amoureux que je verrai de ma vie.

Le valet de chambre de votre frere est venu pour me dire qu'il alloit rejoindre son maître. J'ai une violente envie de répondre à sa lettre, & de lui ordonner de revenir. Puisqu'il est parti sans me le dire, il peut bien revenir sans que je le rappelle. Je lui écrirai pour-tant.

LETTRE XXXIV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Le 12 Octobre.

J'AI parcouru la terre que Madame Des Roches à dessein de vendre : elle est toute aussi sauvage que mon établissement de Colonel. J'espérois que ce voyage m'amuseroit, rien ne m'amuse,

D'EMILIE MONTAGUE. 161
rien ne m'affecte, rien ne m'intéresse ;
je suis comme un homme sans idées , &
privé de sentiment. Cette charmante
créature me fuit par-tout. J'erre comme
le premier homme chassé du paradis ter-
restre, me flattant vainement que le
changement de place adoucira l'amé-
rume de mon chagrin.

Madame Des Roches sourit & me
dit que je suis amoureux ; c'est un sou-
rire tendre & compatissant. Votre sexe
a beaucoup de pénétration pour tout ce
qui regarde le cœur.

Le 13 Octobre

Lucie, une lettre de Miss Fermor
qui me presse de revenir à Quebec ; le
mariage d'Emilie est remis au prin-
temps. Ma chère, que le cœur de l'hom-
me est foible ! malgré moi , un rayon
d'esperance. — Je pars, je vole, je ne
puis cacher ma joie.

ED. RIVERS.



L E T T R E X X X V .

Au Colonel RIVERS , à Quebec.

Londres , le 23 Juillet.

VOUS ne sauriez vous imaginer , mon cher Edouard , combien nos douairières se plaignent de votre absence : cela me prouve l'étendue de votre charité pour elles.

Ce seroit une douce satisfaction pour vous de les entendre se plaindre languoureusement de la perte irréparable de cet homme charmant , de cet homme à sentiment , de cet homme d'un goût solide , qui aime la beauté mûre , qui ne pense pas qu'une femme soit digne de lui avant vingt-cinq ans. Elles ont raison , mon cher ; la perte est irréparable ; votre goût est trop singulier.

J'ai vu votre dernière favorite , Lady H—. qui m'a assurée sur son honneur que vous seriez resté sept ans à Londres sans qu'elle eût eu la moindre pensée de changer d'inclination ; mais , comme elle l'a fort bien observé , un

D'EMILIE MONTAGUE. 163
amant absent n'est pas, à proprement
parler, un amant. « Rappelez au Co-
» lonel Rivers, m'a-t-elle dit, cet adieu
» d'une Dame Françoisse à un Evêque
» de sa connoissance : *Que votre absence*
» *soit courte, Monseigneur; souvenez-*
» *vous qu'une maîtresse est un bénéfice qui*
» *oblige à résidence.* »

En effet il n'y avoit pas huit jours
que vous étiez parti, lorsque Willmott
eut l'honneur d'essuyer les larmes de la
belle veuve.

Je vais ce soir à Vauxhall, & demain
je partirai pour ma maison de Rutland,
d'où je vous écrirai.

Adieu ! je n'ai jamais écrit de lettre
si longue à Londres. J'oubliois de vous
dire que j'ai vu Mistress Rivers, & Miss
votre sœur. Mistress se porte bien &
desire impatiemment de vous revoir en
Angleterre ; Miss devient si belle que
je ne veux pas la voir souvent. Adieu !

Votre ami.

J. TEMPLE.



LETTRE XXXVI.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer,
Pall - Mall.

Quebec, le 14 Octobre.

^vJE reviens d'une course que j'ai faite au-dessous du fleuve, & je profite d'un vaisseau qui met à la voile, pour vous accuser la réception de votre dernière.

Vous me faites plaisir de me dire que ma chere Lady H. — a donné la place que j'occupai dans son cœur, à l'honnête Mr. Willmott. Je voudrois que toutes les femmes choisissent aussi bien leurs favoris.

Il feroit fort déraisonnable, même ridicule à moi, d'exiger de la constance à tant de milles de distance, sur-tout lorsque mon retour est si incertain.

Mon voyage doit être regardé comme une abdication absolue, j'ai perdu mes droits & mes prétentions en qualité d'amant. Tous les cœurs où j'ai régné ont droit de se déclarer vacans; & l'on peut procéder à une nouvelle élection.

Je demande seulement un peu d'estime & quelque souvenir, bien persuadé que Lady H. — en particulier ne me refusera pas cette grace.

Je suis trop sincère pour nier que j'aie passé de bons momens avec nos douairieres. Observez pourtant que c'étoit moins par goût que par délicatesse; j'ai toujours eu pour principe de faire le moindre mal possible dans le monde de la galanterie, & c'est ce que j'appelle faire l'amour sans crime. Nous sommes foibles & sensibles; nous sommes obligés d'avoir de l'indulgence pour notre cœur, & pour nos sens. Je ne veux pas aussi que l'indulgence soit excessive ni indiscrete dans son objet. Les femmes mariées sont du fruit défendu, dans mes principes; j'ai en horreur la séduction de l'innocence, je suis trop délicat & trop vain, avec toute ma modestie, pour payer le plaisir, & une beauté vénale ne sauroit m'en procurer. Que faire donc avec un cœur dont l'activité ne pouvoit rester en repos, & dont la sensibilité se seroit émoussée si elle n'avoit point eu d'objet propre à l'exercer? J'ai tourné mes vues du côté des veuves, leur supposant assez

d'expérience pour se tenir sur leurs gardes.

Je vous dis que les femmes mariées sont, dans mes principes, du fruit défendu; je pensois ainsi en Angleterre; car mes idées se sont trouvées renversées en arrivant à Calais.

Etrange force du préjugé local ! je ne me rappelle pas d'avoir aimé une Angloise mariée, ni une Françoisse non-mariée. En France les mariages se concluent entre les parens, ordinairement sans consulter l'inclination des jeunes gens; on se marie donc sans aimer, parce que la galanterie est une condition tacite du contrat.

Pour revenir à mon plan, il me paroît excellent, & je le conseille à tous nos jeunes Anglois qui, comme moi, ont un cœur sensible, actif, nécessité à aimer, jusqu'à ce qu'ils trouvent un objet capable de les fixer pour la vie.

Je le crois bien, vraiment; les veuves sont obligées de m'élever une statue ! c'est une reconnoissance due aux efforts que j'ai faits pour montrer par mon exemple & dans mes discours, que par amour pour la décence, les mœurs & le bon ordre, tous les hommes doivent être pour elles.

D'EMILIE MONTAGUE. 167

Votre lettre datée du Comté de Rutland , est sous mes yeux. Savez - vous qu'elle me met presqu'en colere contre vous ? Vos idées sur l'amour me semblent petites & pédantesques. La coutume n'a-t-elle pas fait assez pour dégrader la plus belle moitié de l'espece ? Vous voudriez la réduire à un état d'insipidité & d'avilissement , mille fois au-dessous de celui où notre tyrannie l'a réduite.

Où est la raison de limiter le plaisir d'aimer & d'être aimé , & le talent précieux de plaire , à trois ou quatre années de la vie d'un sexe formé pour la tendresse. Les femmes naissent avec des affections plus vives que les hommes : cette sensibilité est encore exaltée par l'éducation ? Leur refuser le privilege d'être aimables tant qu'elles le sont réellement , c'est une cruauté , un faux raffinement dont je ne vous aurois jamais soupçonné , malgré votre passion pour les beautés à demi formées. Et que leur restera-t-il , si on leur ôte encore ce droit qu'elles tiennent de la nature ?

Quant à moi , je persiste à croire que les femmes sont plus charmantes quand elles joignent l'attrait du senti-

ment aux graces de la beauté , quand elles éprouvent la passion qu'elles inspirent : peuvent-elles même charmer sans cela ?

Une fille dans la fleur de l'âge ressemble à un arbre en fleur ; une beauté mûre est un fruit bon à cueillir. Mais une femme qui conserve les graces de la jeunesse dans l'âge parfait de la raison , ressemble à ces arbres qui , dans des climats heureux , portent en même temps des fleurs & des fruits.

Me croirez-vous , mon cher Temple , si je vous dis que je viens de passer une semaine tête-à-tête , au milieu d'un bois , avec une femme telle que je la peins , une veuve de mon goût , une beauté mûre , cinq à six ans de plus que je ne veux , selon vous , mais vive , sensible , belle , sans lui dire un seul mot de tendresse ? Cependant rien n'est plus vrai.

Je pourrois vous rendre un bon compte de mon insensibilité ; mais vous êtes un traître à l'amour ; ses secrets ne sont pas pour vous.

J'excuserois vos visites à ma sœur , si je vous aimois moins ; j'ai mille raisons pour desirer qu'elle ne fasse pas connoissance avec vous.

Ce

D'EMILIE MONTAGUE. 169

Ce que vous me dites de ma mere me fait de la peine. Jamais je ne reprendrai cette bagatelle qu'elle a bien voulu accepter. Je ne pourrois pas vivre en Angleterre avec tout mon revenu ; & avec une partie , je vis en prince en Canada.

Adieu ! Le temps me manque. J'ai dérobé cette demi-heure à mon cœur. Je devrois être auprès de la plus aimable personne que l'on puisse voir. Vous devez m'avoir une obligation infinie de ce sacrifice ; pas tant néanmoins , car ma calèche n'est pas encore à la porte. Je l'entends : adieu !

Votre ami

ED. RIVERS.

LETTRE XXXVII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silléri, le 15 Octobre.

ENFIN, il est de retour, je croyois l'avoir perdu. Il a rapporté toute sa gaieté. Nous l'avons possédé hier toute
Première Part.

H

la journée ; il sembloit plutôt nous posséder ; nous nous sommes promenés à trois dans le bois avec une folie sans égale. Le trio joyeux a passé le jour le plus agréable ; c'est le plus beau de ma vie. Je suis naturellement folle , & d'un enjouement qui n'est pas fort de mise ici : vous savez que votre frere s'en acquitte assez bien dans l'occasion : Emilie étoit d'une joie angélique. Nous avions un tems *superbe & magnifique* ; c'est l'épithète à la mode en Canada ; comme on m'assure que nous n'aurons pas désormais beaucoup de ces jours *magnifiques*, il falloit en profiter : nous avons pris votre frere , & nous nous sommes promenés depuis le matin jusqu'au soir.

Le cher Colonel étoit enchanté de nous revoir ; nous partagions sa joie , quoique Miss Montague affectât une tranquillité que ses yeux démentoient par intervalles. Je n'ai jamais vu deux figures aussi contentes , & en même tems si attentives à cacher l'excès de leur satisfaction.

Savez - vous que Fitzgérald est un homme réellement aimable ? J'ai un instinct admirable ; j'ai jugé de son mérite , à son nez aquilin & à ses yeux perçans ; deux indices qui ne m'ont jamais

D'EMILIE MONTAGUE. 171
trompée. Des idées de fortune & de grandeur me passent par la tête. Peut-être lui permettrai-je de faire la partie quarrée avec nous. Je lui ai dit comment j'étois devenue amoureuse de lui, & le tour original dont je m'étois servi pour le lui faire savoir ; il en a été infiniment flatté ; je le crois bien , vraiment. Il me paroît avoir de la disposition à être fou ; en ce cas , c'est fait de moi : s'il joint cette qualité à tout le mérite que je lui connois , je suis une fille perdue.

Il a un excellent esprit , un caractère encore meilleur, des manieres de Prince, ou même d'un Lord Irlandois. Il se ruinera ici ; ce sont ses affaires , & non les miennes. Il a changé de quartiers avec un officier qui est à présent à Montréal , & comme ils étoient convenus, pour plus de commodité, de laisser leurs appartemens garnis , il a laissé ses caves pleines de vin.

Sa personne est agréable : il a de beaux yeux , de belles dents , deux points qui me touchent beaucoup ; il est un peu marqué de petite vérole : je trouve que cela donne aux hommes un air intéressant ; du reste , une contenance martiale & le ton du beau monde.

H ij

Il vient , le conquérant , il vient.

Je le vois à travers les arbres — A présent je le vois en plein , à deux cens pas de la maison. Qu'il a bonne mine à cheval ! marque certaine d'une bonne éducation. C'est un jeune-homme bien né , qui a de saines idées des choses ; il a fait ma conquête , je l'admets au nombre de mes adorateurs. Qu'en pensez-vous , Lucie , ne le mérite-t-il pas ?

Emilie s'étonne que je n'aie jamais aimé ; la raison en est claire : en m'amusant avec vingt amans à la fois , j'ai prévenu tout attachement sérieux ; il n'y a pas de meilleure recette contre l'amour. Je crois aussi , ma très-chère , que vous avez fait divorce avec le petit Dieu ; notre heure n'est pas encore venue. Adieu ! Je laisse trop languir Fitzgérald. Adieu !

Votre affectionnée

ISABELLE FERMOR.



LETTRE XXXVIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec , le 15 Octobre.
après midi.

J'ARRIVAI ici hier matin, ma chere Lucie ; je n'y ai point trouvé de vos Lettres , ni de vous , ni de ma mere ; seulement Mr. Temple me mande que vous vous portez bien l'une & l'autre , ce qui me fait un vrai plaisir.

Permettez-moi de vous le dire , ma très-chere Lucie ; l'amitié m'en fait un devoir ; & j'espère que vous me pardonnerez cette franchise. M. Temple est un homme que je vous conseille de voir rarement & seulement autant que la politesse l'exigera. C'est un très-aimable homme , peut-être trop aimable , il a mille bonnes qualités. C'est l'homme du monde que j'aime le plus ; un homme sans reproche , si l'on en excepte l'article des femmes. Sa maniere de vivre est extrêmement libertine ; il a sur ce point des idées indignes du

reste de son caractère. Il ne fait point apprécier les perfections de votre sexe qui lui font le plus d'honneur ; il ne croit point à la vertu des femmes ; en un mot , il est incapable , au moins je le crains , de cette tendre affection qui seule peut faire le bonheur d'une femme aimable & vertueuse. Avec tout cela il est poli , attentif , prévenant ; & tout propre à persuader aux femmes , contre son intention , qu'il a pour elles un attachement réel , quoiqu'il n'en soit rien. Il a de plus ces vertus d'éclat qui gagnent l'estime & l'admiration ; noble , généreux , désintéressé , ouvert , brave , c'est le caractère le plus dangereux pour une femme d'honneur qui ignore l'artifice des hommes.

Ne donnez pourtant pas plus d'étendue à mes paroles qu'elles n'en ont. Mr. Temple est aussi incapable de chercher à vous séduire , quand même vous ne seriez pas la sœur de son ami , que vous l'êtes vous-même de l'écouter s'il formoit des desseins. C'est pour votre cœur seul que je suis allarmé. Il est fait pour plaire , vous êtes jeune & sans expérience , vous n'avez point encore aimé , un cœur neuf ne connoît point les pièges

de l'amour. Ma crainte est que vous n'aimez un homme dont les idées l'éloignent du mariage, & par conséquent incapable de répondre, comme il convient à la tendresse d'une fille vertueuse. L'intérêt que je prends à votre tranquillité m'engage à vous parler si librement.

J'ai vu ma divine Emilie. Sa politesse m'a flatté : je ne puis douter de son amitié pour moi, je ne suis pas encore absolument content. La tranquillité avec laquelle elle supporte le délai de son mariage, me montre assez qu'elle n'aime pas le Baronet, sûrement elle est victime de sa complaisance & de l'avarice de ses parens. J'espère — qu'ai-je à espérer ? Si j'avois le bonheur de lui plaire, si elle n'avoit pas d'engagemens pris avec Sir George, la modicité de ma fortune ne seroit point une raison pour qu'elle me refusât sa main. Avec de l'économie nous ne craindrions pas l'indigence ; peut-être encore ne serions nous pas obligés de rester en Canada. Je n'ose me demander à moi-même ce que je désire, ce que je prétends. En dépit de tous les obstacles, je veux jouir du plaisir de la voir & de converser avec elle, au moins tant qu'elle sera libre.

Qu'ai-je besoin de songer à l'avenir ? Je jouirai du plaisir présent de me croire un des premiers dans son estime & son amitié, & de lui témoigner ces petits soins, ces tendres égards si chers à un cœur sensible ; quand je n'aurois que l'avantage de la dédommager de la froideur de son amant, je serois content. Ce Sir George est un étrange amoureux ; il se divertit à Montréal, on m'a dit qu'il étoit parti fort gai, quoiqu'il laissât ici sa maîtresse.

J'ai passé deux jours très-agréables à Silleri, avec Miss Montague & votre amie Isabelle Fermor. Je les verrai demain chez le Gouverneur où il y a une brillante assemblée tous les Jeudis. Adieu !

Votre &c.

ED. RIVERS.

P. S. Je vous écrirai encore par un vaisseau qui partira la semaine prochaine.



LETTRE XXXIX.

A M. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 18 Octobre.

J E reçois dans le moment une lettre de Madame Des Roches, chez qui j'ai passé une semaine, & à qui j'ai des obligations. Je suis assez heureux pour avoir l'occasion de lui rendre service, & je vous prie de vous y intéresser.

Il s'agit de quelques terres qui lui appartiennent, & qui n'étant pas encore entièrement défrichées, se trouvent à la bienfiance de quelques personnes qui en ont fait demander la propriété en Angleterre. Je vous envoie les papiers & les éclaircissements qui prouvent son droit. Ne perdez pas un instant, faites mettre empêchement à leur requête, & prévenez une injustice manifeste. La guerre & les incursions des Indiens nos alliés font cause qu'elle a négligé jusqu'ici de les faire défricher: Madame Des Roches est actuellement en traité avec quelques Acadiens pour cet effet.

H v

Employez tous vos amis & les miens, s'il le faut ; mon Avocat vous dira ce qu'il convient de faire, & fera les avances des frais. Adieu !

Tout à vous

ED. RIVERS.

LETTRE XL.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 20 Octobre.

J'AI dansé jusqu'à quatre heures du matin, sans la moindre fatigue. Le petit Fitzgérald me donnoit la main : il fait un furieux progrès dans mon esprit : il a un certain art d'être tour à-tour attentif & négligent, empressé & indifférent, qui fait sur moi une prodigieuse impression. Rien n'attache plus une femme de mon humeur, qu'un amant qui la fait passer de l'espérance à la crainte, & il a l'esprit de la chose.

Votre frere & Miss Montague ont dansé ensemble : je ne leur ai jamais vu tant de graces à tous les deux. Emilie

a été infiniment plus goûtée à ce bal qu'au premier ; c'est qu'elle étoit infiniment plus belle , infiniment plus charmante. Votre frere est un homme admirable , beau comme un chérubin : c'est le favori du beau sexe , & l'enfant gâté de la belle nature. Il a cette attention générale qui ne peut manquer de charmer les femmes , & le talent encore plus exquis de marquer de la prédilection pour une seule sans choquer les autres. Fût-il dans un cercle de vingt beautés , dont sa maitresse seroit du nombre , chacune des autres se croiroit la seconde dans son estime , & se persuaderoit que , si son cœur n'eût pas été engagé , elle seroit devenue l'objet de sa tendresse.

Ses yeux lui sont d'un merveilleux usage ; ses regards sont expressifs au possible , & son air gracieux dit tout ce qu'il veut. Fût-il muet, sa contenance parleroit pour lui ; je n'ai point vu d'homme qui eût moins besoin de mots pour dire tant de choses.

Fitzgérald a aussi des yeux , & des yeux qui savent parler , je vous en assure ; il a un regard étourdi , inattentif , indifférent , auquel on ne résiste pas.

Nous avons eu déjà beaucoup de neige , elle commence à fondre ; nous avons une belle journée , un mélange bisarre d'hyver & d'été , un ambigu plaisant : dans quelques endroits vous voyez un pied de neige , dans d'autres la poussière vous incommode.

Adieu ! ma cour s'assemble : déjà une douzaine d'élégans dans le salon.

Votre affectionnée

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XLI.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Le 10 Novembre.

LES sauvages nous assurent sur la foi des castors , que nous aurons un hyver fort doux. Ces animaux ont fait moins de provisions qu'à l'ordinaire. Ma chere Lucie , je suis piquée que des castors aient plus de connoissance que nous ; ils seroient capables de me faire rougir de mon espece.

Nous menons un petit train de vie doux & tranquille. Sir Georgë écrit des lettres qui nous divertissent , pleines de sentimens & d'un tendre bavardage ; c'est dommage qu'elles ne soient pas plus fréquentes ; une tous les quinze jours. Emilie répond exactement , dans un stile entortillé , mais avec la régularité d'une correspondance de marchand. Le Baronnet parle de venir après Noël ; nous l'attendons sans impatience ; pour nous préparer à son arrivée , nous nous amusons autant que nous pouvons , avec un homme qui nous dédommage de son absence par des attentions que nous lui rendons bien , peut-être avec usure.

Avec le respect du à Messieurs les castors , il me semble que le temps est fort froid ; la terre est couverte de neige : pour consolation on me dit que ce n'est rien en comparaison de ce que nous aurons. On calfeutre les fenêtres & les portes de mon appartement , de façon à n'y pas laisser entrer le moindre air : ces précautions me font frissonner d'avance.

J'aime extrêmement les voitures d'hiver. La cariole ouverte est une espèce de cabriolet , & la cariole couverte un carosse coupé , mis sur un traîneau

propre à glisser sur la neige. Il n'a pas encore assez neigé pour qu'on s'en serve, mais le coup d'œil m'en plaît excessivement. La cariole couverte me paroît admirable pour un entretien amoureux, on y tire les rideaux des portières. J'en aurai trois à ma disposition : celles de mon pere, de Rivers, & de mon petit Fitzgérald. Les deux dernieres sont l'élégance même, & entierement au service des Dames, pour moi spécialement. Votre frere & Fitzgérald se disputent l'avantage de se ruiner le premier pour l'honneur de leur patrie; je gagerois trois contre un, pour l'Irlande. Ils donnent tous les jours des parties de plaisir, & font les plus jolis présens du monde aux Dames.

Adieu! ma très-chere; mon amitié ne se ressent point des glaces de ce pays.

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.



LETTRE XLII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 14 Novembre.

JE ne pourrai plus vous écrire qu'une fois, ma chère, par les vaisseaux; après quoi je n'aurai d'autre occasion que le Paque-bot qui part une fois le mois.

Mon Emilie est chaque jour plus aimable; je la vois souvent, & toujours je lui trouve de nouveaux charmes. Elle a un excellent esprit, orné de toutes les connoissances qui conviennent à son sexe; une âme douée de cette finesse de sentimens, de cette tendre douceur qui font l'expression naïve de la bonté même. Elle est belle; ne le fût-elle pas, elle plairoit encore à tout homme sensible. La figure seule ne rend point aimable sans la douceur, la sensibilité, la délicatesse; & avec elle une figure ordinaire devient touchante. Cette douceur & cette délicate sensibilité sont dans les yeux, sur les levres, sur toute la personne d'Emilie.

Je ne puis vous entretenir d'autre chose ; ma chère , si vous la voyiez , vous me pardonneriez. On attend ma lettre. Adieu !

ED. RIVERS.

P. S. Miss Fermor répondra à vos questions : elle vous fera des portraits d'après nature avec des couleurs plus vives que les miennes.

LETTRE XLIII.

A Miss MONTAGUE , à Silleri.

Montréal , le 14 Novembre.

Nous comptons , Mr. Melmoth & moi , vous revoir à Montréal au commencement de ce mois. Votre absence , ma chère Emilie , nous paroît bien longue. J'accorde quelque chose à votre amitié pour Miss Fermor. Vous vous devez aussi à celle que nous avons pour vous , & dont nous n'avons cessé de vous donner des marques depuis la mort de votre oncle qui vous a confiée à nos soins.

J'ajouterois que Sir George mérite

D'EMILIE MONTAGUE. 185
des égards , si vous ne m'aviez pas déjà
paru mécontente de ce que je vous ai dit
à ce sujet.

Est-il besoin de vous dire que dans
huit jours le chemin d'ici à Québec ne
fera pas praticable; ce qui durera un
mois , jusqu'à ce qu'il ait assez forte-
ment gelé pour que la rivière porte les
voitures.

Votre attachement pour Miss Fer-
mor me donne de la jalousie , je vous
l'avoue; quoiqu'elle puisse être plus ai-
mable que moi , elle ne sauroit vous ai-
mer davantage.

Si vous ne venez pas cette semaine ,
je suis d'avis que vous attendiez Sir
George; il ira à Québec , & vous pren-
dra en revenant. Si je me croyois assez
bien dans les bonnes grâces de Miss Fer-
mor pour me flatter de l'attirer ici , je
la prierois de vous accompagner ; nous
ferons l'impossible pour lui rendre le
séjour de Montréal aussi agréable que
celui de Silleri l'est pour vous. Nous
espérons qu'elle fera quelque chose en
faveur de Miss Montague.

J'ai eu quelque ressentiment de fièvre ,
à présent je me trouve parfaitement ré-
tablie. Sir George & Mr. Melmoth se

186 HISTOIRE
portent bien & sont très-impatiens de
vous voir.

Adieu, ma chere !

Votre affectionnée

E. MELMOTH.

LETTRE XLIV.

A MISTRES MELMOTH, à Montréal.

Silleri, le 20 Novembre.

J'AI mille raisons, Madame, pour m'excuser auprès de vous d'avoir prolongé mon séjour à Silleri. Je suis pénétrée de la plus sincère estime pour Sir George Clayton, je sens toute la force de nos engagements ; je ne la crois pourtant pas une raison pour moi d'aller où il est. L'espece de suspension, pour ne rien dire de plus, de notre mariage, exige une délicatesse dans ma conduite à son égard, qu'il me seroit difficile d'observer sans y mettre de l'affectation, & son absence m'épargne une contrainte pénible. C'est pourquoi il m'est im-

D'EMILIE MONTAGUE. 187
possible de venir avec lui ; je ne fais même si je viendrois du tout , quand Miss Fermor m'accompagneroit.

Un moment d'attention vous convaincra , Madame , de la nécessité de mon séjour ici jusqu'à ce qu'il plaise à la mère de Sir George d'approuver de nouveau son choix , ou jusqu'à ce que le public sache que nos engagemens sont rompus. Mistress Clayton est une femme du monde, une femme prudente & à réflexions ; la fortune de son fils ayant changé depuis qu'elle a donné son consentement , elle peut bien avoir à présent d'autres vues.

Sans être capricieuse , je vous avouerai que mon estime pour Sir George a diminué depuis son retour de la Nouvelle York. Il se trompe extrêmement à mon sujet , s'il suppose que l'augmentation de sa fortune soit un nouveau mérite à mes yeux. Au contraire , je vois dans lui des défauts que son état de médiocrité m'avoit cachés auparavant , & qui ne sont rien moins que propres à rendre heureux un cœur comme le mien, un cœur qui ne se sent point de goût pour un vain éclat , mais qui réserve toute sa sensibilité pour les pures délices

188 HISTOIRE
de l'amitié, & le calme de la félicité
domestique.

Agréez mes félicitations sinceres sur
votre convalescence, & croyez que je
suis pour la vie ,

Madame ,

Votre obligée & affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XLV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 23 Novembre.

J'AI vu le dernier navire sortir du port,
ma chere Lucie ; triste spectacle, en vé-
rité ! nous voilà abandonnées à nous-
mêmes, & séquestrées du reste du mon-
de pour tout l'hyver ; l'idée en est in-
supportable : il me semble que l'Angle-
terre est perdue pour moi, avec ce que
j'y ai de plus cher ; mille soupirs, mille
tendres vœux pour ma chere patrie que
je n'aimai jamais tant qu'à cette heure.

D'EMILIE MONTAGUE. 189

Croiriez-vous , ma bonne amie , que je pleurerois comme un enfant , si la honte ne retenoit mes larmes prêtes à couler ? Isabelle ne fera pas gaie de toute la semaine.

Voilà le premier chagrin que j'aie eu depuis que je suis en Canada : mes yeux ont suivi le navire jusqu'à la pointe de Levi où je l'ai perdu de vue : on eût dit qu'il emportoit ce que j'ai de plus précieux au monde. Cette situation d'esprit ne m'est point particuliere ; j'ai vu la même tristesse peinte sur tous les visages. Je suis allée à l'église , toutes les figures sembloient sortir du tombeau , tant elles étoient mornes & mélancoliques.

Adieu ! au moins pour quelque temps ; je ne pourrai vous envoyer cette lettre avant quinze jours : autre circonstance qui me désole ! Plût au Ciel que je fusse en Angleterre , dussé-je changer le beau Soleil du Canada pour un brouillard !

Le 1 Décembre.

Une semaine de neige sans interruption ! Heureusement pour nous , Rivers & Fitzgerald sont ici : ils hyverneront

à Silleri, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin par le temps qu'il fait.

Nous nous sommes amusés dans la maison, car il est impossible de faire un pas dehors. Nous avons joué aux cartes, à collin-maillard : nous avons fait les fous, les amoureux, les moralistes; cela nous a fait passer agréablement le temps : chaque saison a ses plaisirs.

La neige couvre nos fenêtres quand nous nous éveillons ; nous sommes exactement enfouis sous la neige chaque matin.

Pour Quebec, je désespère de le revoir ; ce qui me console c'est que personne n'y peut aller voir même ses voisins ; & je me flatte qu'il y a peu de maisons où l'on s'amuse aussi bien que nous.

Nous nous ferons des affaires sérieuses ; j'en suis sûre, pour retenir ainsi l'élite des beaux garçons toute une semaine & celle qui suivra ; c'est la faute du temps. Toutes les femmes nous en veulent pour leur avoir enlevé Rivers & Fitzgérald, & nombre d'élégans qui composent notre cour : nous ne sortons jamais sans un cortège d'une douzaine au moins. Aucune autre femme n'en a le quart,

j'en excepte pourtant une jolie Francoise, vive comme le salpêtre, & tendre comme l'amour, la bonne amie de mon pere, que j'appellerai certainement maman.

Quand nous sommes à l'assemblée des Jeudis chez le Gouverneur, nous y avons un cercle d'admirateurs, qui fixe tous les regards sur nous. Le reste est derriere, les *Miss* tournent la tête, rougissent, jouent de l'éventail; & votre petite Isabelle est assise d'un air triomphant comme une reine d'Orient au milieu de ses esclaves: je crois même avoir le regard plus fin & plus assuré, les femmes en crevent de dépit. Emilie n'a pas cet air coquet; sa contenance douce & sans prétention semble les supplier décemment de lui pardonner d'avoir plus de charmes qu'elles, comme si c'étoit un crime. Je ne sais ce que son petit cœur pense; pour moi je ne me sens point disposée à rougir d'être aimable.

L'idée que vous vous êtes formée de Quebec est très-juste: c'est à-peu-près comme une ville de la troisième ou quatrième classe en Angleterre; beaucoup d'hospitalité; petite société, du jeu,

des intrigues , de la danse . & de la bonne chère : toutes choses excellentes pour passer une soirée d'hiver , & justement instituées , m'a-t'on dit , à dessein de tempérer les rigueurs du climat qui commencent à se faire sentir d'une manière assez dure.

Les femmes me détestent cordialement , suivant ce qui m'est revenu de plusieurs endroits. Je le crois bien , je dois leur paroître une petite impertinente qui les nargue. Que me font leurs propos , pourvu que je sois contente de moi-même ? Du reste , elles ont beau crier , le son n'en vient pas jusqu'à Silleri.

J'apprends qu'il y a beaucoup de fermentation dans les esprits à Quebec ; je ne vous en dirai rien , parce que j'en ignore le sujet : peut-être quelque reste des anciennes disputes , qui n'est pas encore entièrement réglé. Les nouveaux venus n'ont rien à démêler dans ces affaires , & nous sommes heureux d'être tranquilles à Silleri dans ce temps de trouble.

Mon pere dit que la politique du Canada est aussi compliquée & aussi difficile à comprendre que le système germanique.

Moi

D'EMILIE MONTAGUE. 123

Moi, qui n'entends que la politique de la petite république des femmes, je n'y borne, & tant que je conserverai mon empire sur les cœurs, les hommes peuvent se disputer tout le reste, je les laisserai faire.

J'observe la plus exacte neutralité, pour avoir des admirateurs dans les deux partis. Adieu ! le Paque-bot va partir.

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.

LET TRE XLVI.

A Miss MONTAGUE, à Silleri.

Montréal, le 18 Décembre.

Il y a du vrai, ma chere Emilie, dans ce que vous dites de la délicatesse de votre situation ; mais n'en mettez-vous pas trop d'un côté, & trop peu de l'autre ?

Sans vouloir vous rien dire de désobligeant, je pense entre nous que Miss Fermor est trop jeune & trop gaie pour vous servir de surveillante—. S'il est

Premiere Part.

I

une maison en Canada qui vous convient jusqu'à la conclusion entière de votre mariage , c'est assurément celle de Mr. Melmoth ; vous avez trop de jugement pour ne le pas sentir.

Vous faites tort à Sir George Clayton en le supposant capable de manquer à ses engagements , & je vois avec peine que vous êtes plus clairvoyante sur de légers manquemens , de pures bagatelles, qu'il ne convient à la tendresse qu'il a droit (passez - moi le terme) d'attendre de vous. Il est comme les autres hommes de son âge qui aiment à se faire honneur de leur bien : il est celui qui vous parût si aimable, & dont vous ne pouvez soupçonner les sentimens à votre égard , sans la plus noire injustice.

Quoique j'approuve votre mépris pour le faste & le vain éclat du monde , je le trouve pourtant un peu étrange à votre âge ; si je ne vous connoissois pas , tant de philosophie dans une jeune fille me paroîtroit aussi suspecte que déplacée. Les plaisirs de l'opulence sont trop grand & trop vifs , pour ne pas flatter la jeunesse , à moins que le cœur ne soit dominé par une passion plus vive.

Prenez garde , ma chere Emilie , je

D'EMILIE MONTAGUE. 195
connois la bonté de votre cœur , je con-
nois aussi son extrême sensibilité. Si vo-
tre situation exige beaucoup de circon-
pection dans votre conduite à l'égard
de Sir George , elle en demande beau-
coup plus envers tout autre. C'est un
point plus délicat que le mariage.

Je vous attends, vous & Miss Fermor,
dès que le temps vous permettra de voya-
ger commodément ; puisque vous avez
quelque peine à permettre que Sir Geor-
ge vous accompagne , j'engagerai le
Capitaine Fermor à prendre sa place.

Je suis, ma chere,

Votre très-affectionnée

E. MELMOTH.

LE T T R E XLVII.

A Mistress MELMOTH , à Montréal.

Silleri, le 26 Décembre.

SOYEZ persuadée, Madame, que je vois
mes engagemens avec Sir George , dans
le jour le plus avantageux qu'il m'est
possible ; je ne cherche point à m'aveu-
gler , rendez - moi cette justice. Mon

changement à son égard vient de celui que j'ai cru remarquer dans sa conduite, dont je puis seule juger convenablement. Quant au mépris que je fais du faste & de l'éclat, qu'il soit commun à tout mon sexe ou non, il est dans mon caractère.

Si vos soupçons cruels avoient quelque fondement, Sir George seroit le premier à qui je confierois le secret de mon cœur ; je puis d'ailleurs estimer le mérite, sans violer le plus sacré des engagemens.

La personne qui doit vous remettre cette lettre, attend & m'empêche de la faire plus longue. Je n'ai que le temps de vous dire que Miss Fermor, très sensible à votre invitation obligeante, promet de m'accompagner aussi-tôt que les glaces pourront nous porter à Montréal, la route de terre étant trop incommode & dangereuse dans cette saison.

Je suis, Madame,

Votre fidelle & obligée

EMILIE MONTAGUE.



LETTRE XLVIII.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

Silleri, le 27 Décembre.

Après quinze jours de neiges nous jouissons d'un rayon de soleil avec un ciel clair & azuré. Il y a six pieds de neige sur la terre, de sorte que nous marchons réellement sur notre tête ; c'est-à-dire , pour parler en philosophe , que nous occupions l'espace que nous eussions occupé en été si nous avions marché sur notre tête ; ou bien , pour vous expliquer plus clairement notre situation , nous avons les pieds où nous devrions avoir la tête. Vous arrangerez cela , car je ne suis pas une grande physicienne.

La scène est un peu changée , le beau paysage n'est plus qu'une vaste plaine couverte de neiges ; seulement quelques bouquets d'arbres toujours verts s'élèvent sur ce tapis blanc pour fixer la vue , encore leurs branches sont-elles chargées de glaces. Le joli sentier qui tourne la montagne voisine de notre ferme , où

nous avons le plaisir de voir nos amoureux roder & soupirer en attendant l'honneur d'être admis à nous faire la cour, est devenu un précipice affreux, glissant, escarpé, dont l'idée a de quoi faire frémir.

Il n'y a de plaisant que la rapidité des traîneaux qui font vingt milles dans une heure. Il faut avoit la tête aussi bonne que je l'ai, pour n'être pas suffoquée de cette vitesse inconcevable.

On porte envie à notre petite coterie. Nous vivons à notre guise, sans songer aux autres. S'il n'y a pas de prudence dans notre conduite, il y a de l'agrément, & le plaisir vaut mieux que la sagesse.

Emilie, qui est la politesse même, veut sacrifier son plaisir à la crainte de choquer les autres; elle me presse, toutes les fois que nous faisons des parties de traîneau, d'y inviter les demoiselles de Quebec; elle est fâchée que nous soyons heureuses sans elles. Moi, qui ne suis point contrariante, je persiste dans le plan que je me suis formé, persuadée avec raison que, si nous devons des égards aux autres, nous nous en devons aussi à nous-mêmes, & que dans la concurrence nous méritons la préférence.

D'EMILIE MONTAGUE. 199

Il faut aller voir ses connoissances ; mais ne seroit-il pas absurde de ne pouvoir faire une partie sans demander à mille gens que l'on connoît à peine , s'ils veulent en être ? C'est pourtant le ton de ce pays. Tant-pis pour le pays : mauvais ton , que celui de ne vouloir point être heureux , ni permettre que les autres le soient. Adieu !

Le 29 Decembre.

Je ne croirai jamais plus aux présages des castors ; le froid n'est pas supportable ; les Canadiens disent eux-mêmes que depuis dix-sept ans on n'a point eu de saison aussi rude. Messieurs les Castors , je vous croyois des gens d'honneur & de parole : je vois bien que vous ressemblez aux astrologues humains.

Adieu ! ma chere ; je n'en puis plus ; l'encre gele , quoiqu'auprès d'un poêle ardent & dans une chambre bien close. N'attendez pas que je vous écrive avant le mois de Mai : tous nos sens vont être gelés cet hyver. Adieu , pour longtemps !

ISABELLE FERMOR.

L E T T R E X L I X.

A Mifs R I V E R S , Clarges-Street.

Silléri , le 1 Janvier 1767.

JE respire à peine , ma chere ; le froid est si excessivement rude qu'il arrête presque totalement la respiration. J'ai des affaires à Quebec , des affaires de plaisir ; mais je n'ai pas le courage de quitter le poêle.

Nous avons eu cinq jours d'un froid si terrible que personne d'ici ne se souvient d'avoir jamais rien senti de pareil ; on assure qu'il est au-de-là de tous les degrés des thermomètres faits pour ce climat.

Le vin le plus fort gele dans les chambres où il y a un poêle ; l'eau-de-vie prend la consistance de l'huile ; & le plus grand feu de bois dans les cheminées ouvertes , ne répand pas sa chaleur au-delà d'un pied.

Il faut pourtant ou que j'aille demain à Quebec , ou que j'aie compagnie à Silléri ; les amusemens sont ici néces-

faïres à la vie ; il faut être gai , autrement le sang géleroit dans les veines.

Je ne suis plus étonnée que les arts élégans soient inconnus à ce pays. La rigueur du climat suspend les facultés de l'entendement , comme il arrête le cours du fleuve. Que doit devenir l'imagination ? Il faudroit n'avoir pas la moindre expérience pour espérer de trouver une nouvelle Athènes si près du pôle. Le génie peut-il s'élever , lorsque les ames sont engourdies pendant la moitié de l'année ?

Tout ce que peut faire l'esprit le plus vif , c'est de songer aux moyens de conserver son existence ; encore y a-t-il des momens où on ne la sent guère : le froid nous rend quelquefois semblables à des statues.

Malgré les glaces & les frimats , nous eûmes hier un million de petits-maîtres. Le style canadien veut qu'au nouvel an on aille voir toutes les dames de sa connoissance, qui font ce jour-là une grande toilette pour recevoir des baisers. C'est bien choisir son temps , comme vous voyez. Ces baisers ne les ont point réchauffés : un petit doigt de liqueur a eu plus d'effet.

Vous mourriez de peur en voyant les hommes dans leurs carioles ouvertes, ce sont de vrais ours, fourrés depuis les pieds jusqu'à la tête, & vous ne voyez de toute la forme humaine, que le bout du nez.

Ils ont des habits de peau de castor, tel que celui de Robinson Crusoë, & portent des casques semblables à ceux des chevaliers errans ; rien n'est plus horrible que ces figures. Sans cet habillement, il ne seroit pas possible de faire un pas hors de chez soi.

Les femmes se couvrent avec un soin pareil, quoique plus décemment : elles ont un long manteau à chaperon détaché, doublé d'une fourrure telle qu'on la juge convenable ; c'est une sorte de cape telle qu'en portent les femmes qui fréquentent les marchés dans le nord de l'Angleterre. J'en ai un couleur de rose, le chaperon est doublé de martre ; c'est le plus joli qu'il y ait ici ; je suis persuadée que je vous plairois dans cet ajustement. Les hommes me trouvent charmante à croquer : on m'appelle, le *petit chaperon rose*, nom qui me va aussi bien que le chaperon même.

Les Canadiennes portent en été des

D'ÉMILIE MONTAGUE. 203
robes de soie des Indes, flottantes au gré
du vent, ce qui leur donne une grace
infinie.

Outre nos longues pelisses de traîneau
nous avons sous nos pieds, quand nous
sortons, une vaste peau de buffle qui
nous enveloppe le corps presque jus-
qu'aux épaules, de sorte que, dans cet
état, nous sommes aussi bien gardées des
attaques du vent que des entreprises des
hommes.

Nos traîneaux couverts ont au lieu
de glaces qui ne sont pas de mise, parce
qu'on est sujet à verser, non seulement
des rideaux de gaze ou de taffetas, en
dehors, mais de bonnes couvertures de
drap en dedans, qui ne laissent pas en-
trer le moindre vent; & de plus la ra-
pidité de ces chars qui égale celle de
l'éclair, sert à nous rechauffer en exci-
tant la circulation du sang.

Fitzgerald me fait pitié; j'ai le cœur
plus dur qu'un tigre par ce temps-ci; le
petit Dieu a pris la fuite comme une
hirondelle; je ne dis pas que la cruauté
ne devienne une vertu en Canada, au
moins dans cette saison: j'en amènerai
la mode.

Je suppose que la statue de Pygma-

lion étoit une Canadienne gelée qu'un rayon de soleil ranima. J'aime à expliquer les anciennes fables ; & l'explication de celle-ci me paroît assez naturelle.

Voulez-vous savoir ce qui me rend si babillarde ce matin ? Papa m'a fait prendre une goutte d'une excellente liqueur : c'est le reveil-matin des dames en Canada ; voilà ce qui nous rend coquettes & enjouées. Certainement, la liqueur donne de l'esprit, un esprit d'ange. Adieu !

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

LETTER L

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silléri le 4 Janvier.

Vous me permettrez, ma chère, de n'être pas tout-à-fait de votre sentiment au sujet du Colonel Rivers ; je ne lui trouve pas la moindre nuance de

D'EMILIE MONTAGUE. 205
cette fausse & sotte modestie qui sied
toujours mal à un homme.

Il est d'une discrétion extrême, réservé, honnête, modeste : c'est-à-dire, qu'il n'est ni fat ni avantageux ; mais il a toute la confiance nécessaire pour faire briller ses bonnes qualités ; une bonne preuve de cela c'est que, partout où il paroît, il fixe l'attention sans la solliciter.

Je suis très prévenue en sa faveur, folle de lui, si vous voulez, quoique jamais il ne m'ait dit un mot de tendresse, en quoi il y a peut-être quelque chose d'étrange, vu l'intimité de notre connaissance : notre amitié est toute platonique, au moins de son côté, j'en suis sûre, quand même je n'en pourrois pas dire autant de moi. Je me souviens qu'un jour d'été nous nous promenions tête-à-tête sur le chemin du Cap Rouge ; nous prîmes un sentier détourné & il m'entraînoit pour ainsi dire dans un petit bosquet agréable, propre aux mystères de l'amour. » Vraiment, Colonel, lui » dis-je, vous plaisantez, je n'oserois » jamais m'égayer dans ce bois avec » vous » — » Avez-vous peur de moi, » belle Belle ? — Non, Rivers, je me

» défie plutôt de moi-même. » Nous rentrâmes tranquillement dans le grand chemin.

Je l'aime surtout depuis une petite scène qui se passa il y a trois ou quatre mois. On vint nous raconter un malheur arrivé à une pauvre famille de notre voisinage : le Colonel Rivers & Sir George étoient présens. Celui-ci conserva son flegme philosophique, & avec un ton de dignité qui lui est naturel, il dit froidement *cela est malheureux*, & changea de conversation. Le Colonel changea de couleur ; ses yeux annonçoient ce qui se passoit dans son ame ; au bout de quelques minutes, il trouva un prétexte de sortir : il alla directement trouver ces pauvres gens, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avoit sur lui, & revint sans que l'on pût se douter de rien. Je n'ai appris ce trait que plus d'un mois après ; il avoit recommandé le secret.

Le temps, quoique plus froid que vous ne pouvez vous l'imaginer en Angleterre, est pourtant radouci. Nous en profitons pour aller à l'Eglise à Quebec.

A deux heures après midi.

Nous avons parlé religion, Emilie & moi, tout le long du chemin. Nous sommes deux bonnes filles, d'excellentes filles, aussi bonnes qu'il puisse y en avoir dans ces jours de corruption; sûrement, nos grand' meres — mais c'est une sottise que de parler du temps passé.

Nous disions donc, ma chere Lucie, que les disputes en fait de religion étoient la chose du monde la plus étrange, la plus absurde, puisque nous entendons tous la même chose par ce mot. N'est-il pas vrai que tous les bons esprits cherchent à plaire à l'Etre Suprême, & qu'ils ne different que dans les moyens qu'ils prennent pour parvenir à ce but, chacun suivant les coutumes du pays où il est né, & les préjugés dont il a été imbu? Cette réflexion est bien propre à nous inspirer de la douceur & de l'indulgence les uns pour les autres.

Si nous examinons avec candeur les sentimens de chaque contrée, de chaque société, de chaque individu, nous trouverons qu'ils different moins qu'on ne pense; dans les points essentiels, tel que

l'existence d'une Divinité, puisque tous reconnoissent plus ou moins explicitement, un grand Etre, sage, puissant, infiniment bon, qui a tout créé & qui gouverne tout. Lucie, voilà, je crois; un Dimanche bien employé, dans la priere & de pieux entretiens.

Sachez, ma bonne amie, que je suis extrêmement dévote, par la raison entr'autre que l'incrédulité me semble un vice contraire à la douceur naturelle des femmes; je douterois presque du sexe d'une incrédule en cornette.

Les femmes ont de la religion à proportion de leur vertu, moins par des principes raisonnés & une conviction éclairée, que par délicatesse de tempérament, par un goût moral né avec elles, par une perception vive du beau & de l'honnête en toutes choses.

Cet instinct, car c'en est un, est au-dessus de tous les raisonnemens des hommes; précieuse prérogative que vous devez reconnoître & cultiver avec moi.

Le Lundi 5 Janvier.

J'ai couru aujourd'hui en traîneau ouvert, pour la première fois de ma

vie ; Emilie a eu le même courage. Elle étoit dans le char de Fitzgérald , & moi dans celui de votre frere. C'étoit une course dans les formes : la neige se déroboit sous les pas de nos courriers rivaux l'un de l'autre. Nous avons remporté la palme , par la complaisance de Fitzgérald pour Emilie. J'aimerois supérieurement ces sortes de courses, pourvu que je fusse bien enveloppée ; j'avois mis un masque sur mon visage pour me garantir du froid , en trois minutes mon haleine avoit formé un glaçon autour de la bouche. Cependant cela s'appelle un jour passablement doux , & le soleil brille de tout son éclat.

*Le Jeudi , 8 Janvier.
à minuit.*

Nous venons de l'assemblée du Gouverneur : grande compagnie , souper magnifique, danse jusqu'à ce moment ; car je crois que nous n'avons pas mis une minute à faire ces quatre milles.

Fitzgérald est un modele de politesse ; il ne se sert point de sa cariole pour lui-même , elle est consacrée au service des dames. Elle est à la porte de l'hôtel

du gouvernement tout le temps de l'assemblée; & si par hazard quelque dame se retire avant que sa propre voiture soit venue, les laquais crient d'eux-mêmes. *Ici la cariole du Capitaine Fitzgerald pour une Dame*, Le Colonel n'est pas moins galant, mais j'ai mis un embargo général sur la sienne. Outre leur cariole fermée, ils ont chacun un traîneau ouvert des plus élégans pour eux mêmes, ou pour faire prendre l'air du matin à quelque beauté lorsque le temps le permet, & qu'elle veut bien leur accorder cette faveur.

Bon soir ! J'ai sommeil.

Votre bonne amie.

ISABELLE FERMOR.



L E T T R E L I.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer,
Pall-Mall.

Quebec, le 9 Janvier.

Vous vous trompez à mon égard ; mon cher Temple : ce qui vous arrive presque toujours. Où avez-vous pris que je renonce au mariage , moi qui regarde cet état comme le seul propre au bonheur , quoique je sois convaincu qu'il y a plus de mariages malheureux que de fortunés ? Tout pauvre que je suis , je n'hésiterois pas à en courir les risques dès demain , si je trouvois une personne de mon goût , sans engagement , dont les idées sur la vie domestique fussent conformes aux miennes , qui , je l'avoue , s'éloignent un peu des principes ordinaires ; mais je voudrois être sûr que ces idées fussent à elle & non calquées sur les miennes par une vaine complaisance. Pour m'en assurer , je me garderois bien de faire connoître à mon amante ma façon de penser ; je chercherois d'abord à pénétrer la sienne. Ce seroit par où je débu-

teroïſ ſans lui laiſſer preſſentir mes vues.

Il faut auſſi que je ſois convaincu de ſa tendreſſe avant que de lui déclarer la mienne : je veux qu'elle m'aime non par retour , mais par eſtime , parce qu'elle me croit digne de ſa main ; ces paſſions factices auxquelles la vanité donne l'apparence de l'amour , ne ſuffiſent point à mon cœur. Les yeux , l'air , la voix d'une femme que j'aime , mille petits riens , mille petites indiſcrétions qui échappent , des bagatelles que le cœur ſent vivement doivent me faire croire que je ſuis aimé , avant que je me déclare.

Sans méconnoître les avantages des richèſſes , je puis être heureux ſans elles. Si j'étois aſſez riche pour vivre dans le monde , j'y vivrois avec goût ; ſinon , j'aurois autant de ſatisfaction à paſſer mes jours à la campagne , au ſein de la médiocrité , avec une compagne de mon choix : nous ſommes malheureux , ſi nous ne ſavons pas nous contenter du ſort que le ciel nous deſtine.

Vous me demandez ce que je penſe de l'hyver dans ce climat : il n'eſt pas ſans agrémens pour quiconque peut ſupporter un degré de froid dont on n'a point

d'idée en Europe. C'est une gelée constante , & un azur toujours pur. La façon de voyager en hyver y est singulièrement agréable : les voitures sont légères & volent sur la glace avec une rapidité étonnante , quoique tirées par un seul cheval.

La campagne couverte de neige fatiguerait l'œil & l'imagination par son uniformité , si elle n'étoit pas diversifiée par les bois qui forment d'agréables points de vue , & par les têtes vertes des avenues de pins qui en indiquant les routes d'un village à l'autre , contrastent merveilleusement avec la blancheur de la plaine , dont le soleil rend l'éclat insupportable aux yeux les plus forts.

Si les chemins n'étoient pas ainsi tracés par ces grands arbres , il seroit impossible qu'il y eût aucune sorte de communication d'une habitation à l'autre : il faut avouer aussi que l'uniformité de ces longues avenues a quelque chose d'ennuyant lorsqu'on va un peu loin.

Nous avons passé gaiement les deux derniers mois , dans une petite société que j'aime infiniment. Je suis si attaché à ce petit cercle d'amis , que je n'ai plus de plaisir dans aucune autre compagnie ;

je regarde comme perdu le temps que la politesse m'oblige de passer ailleurs. Cette société finira trop tôt. Puisse l'hiver durer toujours ! je crains que le printemps ne nous disperse.

Adieu ! Croyez-moi tout à vous,
pour la vie.

ED. RIVERS.



L E T T R E L I I .

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Silleri , le 9 Janvier.

JE commence à me reconcilier avec l'hyver de ce climat ; je m'accoutume au froid , je ne le sens plus si vivement. Comme cette saison suspend tout commerce , toute affaire , c'est un temps de dissipation générale ; l'amusement est l'unique devoir , & les peines que l'on prend pour se divertir , contribuent au plaisir ; je ne fais même si cette saison n'est pas plus agréable ici qu'en Angleterre.

Des maisons & des voitures où le froid ne pénètre point , un air pur , un temps sec , un ciel serein , étoilé quand le soleil a disparu , du jeu , de la danse , des tables bien servies , des courses de traîneaux sur la glace , une affluence de spectateurs , car chacun a sa cariole , la variété d'objets , la nouveauté de quelques-uns pour des yeux Européens , tiennent les esprits dans un enchantement continuel

qui fait que le temps coule aussi rapidement & aussi agréablement que nos chars sur le fleuve.

Sir George a écrit une lettre tendre à son Emilie ; l'auriez-vous cru ? Oui , une lettre très-tendre , passionnée , pleine de sentimens & d'impatience. Mistress Melmoth l'a dictée , je le gagerois ; elle n'est point du tout dans le style doux & composé du Baronet. Il parle de venir dans peu de jours. J'ai une forte notion qu'il viendra , après deux ans d'un siège ennuyeux , enlever la place par une attaque brusque & précipitée ; sûrement il prépare un coup de main. Il a raison , les femmes n'aiment point une attaque régulière.

Adieu pour le présent !

Le Lundi , 12 Janvier.

Nous soupons ce soir chez le Colonel Rivers , avec tout le beau monde de Quebec : nous ferons superbement régalez de toutes manières. Je suis assez méchante pour souhaiter que Sir George arrive au milieu de la fête , parce que cela le mortifieroit : je ne fais pas pour-quoi je fais ce souhait. Adieu !

ISABELLE FERMOR.

LETTRE

LETTRE LIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Le 13 Janvier, à onze
heures du matin.

L'AGRÉABLE soirée que nous avons passée chez votre frere, quoique ce ne soit pas l'ordinaire dans une si nombreuse compagnie ! un souper délicieux, du vin des dieux, un dessert élégant, des fruits conservés, & une gaieté universelle dont le colonel étoit l'ame,

Que Rivers fait bien faire les honneurs d'une grande table ! C'est un talent qu'il possède à un degré supérieur, & que je n'avois pas encore eu une aussi belle occasion d'admirer en lui. Il étoit enchanté de voir des convives si contents. On est resté jusqu'à quatre heures du matin ; & tout le monde se plaignoit aujourd'hui de s'être retiré trop-tôt.

Il est inutile de vous dire que nous avions des violons, car en canada il n'y a point de grand souper sans bal ; jamais je ne vis tant de danseurs.

Premiere Partie.

K

A une heure après midi.

Le cher homme est arrivé dans un équipage qui feroit honte aux traîneaux de l'Impératrice de Russie. L'Amérique n'a j'amaï rien vu d'aussi brillant. Tous les autres doivent baisser pavillon devant celui-ci : il brille comme la lune entre les moindres feux de la nuit : les chars de Rivers & de Fitzgérald n'oseroient plus se montrer.

A sept heures.

Emilie a passé l'après dinée en pleurs dans sa chambre : une lettre de Mistress Melmoth , a eu ce bel effet , quelques sages conseils , je le suppose. Ciel ! combien je déteste les donneurs d'avis ! Lucie , ne les détestez-vous pas aussi ?

La présence de cet amant ne me plaît point ; il est déjà aussi maussade qu'un mari. Je crains qu'il ne vienne déranger notre coterie ; nous étions si contentes ! je ne le puis souffrir.

Bon soir , ma chere ,

ISABELLE FERMOR.



L E T T R E L I V.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Silleri , le 14 Janvier.

Nous avons passé une triste journée; Sir George est poli , attentif & point amusant; Emilie pensifve, rêveuse & silencieuse; & mon petit individu plus acariâtre qu'une vieille fille : personne ne nous vient voir , pas même votre frere , parce qu'on nous suppose occupées à arranger les préliminaires ; car vous saurez que Sir George a changé de sentiment : la lettre de sa mere n'étant pas venue , il condescend généreusement à épouser Miss Montague quand elle le voudra , sans attendre des avis ultérieurs , il l'a dit à vingt personnes à Quebec depuis son retour ; qu'il est obligeant ! Les Melmoth lui auront inspiré cet empressement.

A une heure après-midi.

Emilie est extrêmement réservée à mon égard ; elle évite de se trouver seule

avec moi , & si nous sommes une minute tête-à-tête elle parle du temps. Papa est dans la confidence ; il est aussi porté que *Mistress Melmoth* , pour le baronet à blonde chevelure.

A dix heures du soir.

C'en est fait , *Lucie* ; c'est-à-dire que tout est réglé : l'on se marie lundi prochain à l'église des recollets , & l'on part pour *Montréal* immédiatement après la bénédiction nuptiale. Mon pere m'a communiqué le plan d'opérations. Nous allons avec eux ; nous passerons quinze jours chez *Mr. Melmoth* , d'où nous reviendrons tous ici pour y rester jusqu'à l'été , & nos heureux époux s'embarqueront sur le premier vaisseau qui fera voile pour l'Angleterre.

Emilie est réellement ce qu'on appelle une fille prudente ; je ne l'en aurois pas soupçonnée ; elle a raison , on risque à différer , il faut battre le fer tant qu'il est chaud , elle a cent proverbes pour elle. Voilà où aboutit ordinairement cet appareil de beaux sentimens ; elle devoit attendre au moins le consentement de la maman ; cette précipitation ne s'accorde pas avec l'extrême délicatesse dont elle se pique ,

D'EMILIE MONTAGUE. 221
que, & semble dire qu'elle a peur de le perdre.

Je ne l'aime pas la moitié tant depuis trois jours ; je hais ces filles discrettes qui se marient pour le bien. Fi donc ! donnez-moi un homme agréable, un homme de mérite, je ne demanderai pas combien il a.

Le pauvre Rivers ! que deviendra-t-il quand nous serons parties ? il a négligé tout le monde pour nous.

Comme elle aime le plaisir de la conversation, elle trouvera de quoi s'amuser supérieurement dans la compagnie du tendre objet dont son cœur a fait choix. La belle tranquillité ! Lucie il est amusant au possible ! trois mots dans une heure.

Adieu : Je perds patience.

Toute à vous

ISABELLE FERMOR.

P. S. Après tout, je suis bien singulière ; pourquoi trouver mauvais qu'Emilie fasse un mariage avantageux avec un homme pour qui elle ne se sent point une antipathie marquée, ce qui suffit au juge-
Première Part. K iij

ment des bonnes mamans ? Est-ce parce que ce mariage va disperfer une agréable fociété d'amis qui me rendoit heureufe ? O amour-propre ! Oui : je voudrois que notre petite coterie durât deux ou trois mois de plus , quand même Emilie devroit rifquer de perdre la brillante fortune & le caroffe à fix chevaux qui l'attendent : pourquoi auf-fi facrifier fes amis à un vil métal.

Adieu. Je vous écrirai dès que nous ferons mariés. Ma première lettre fera datée , je crois, de Montréal. Je meurs d'envie de voir le Colonel & le petit Fitz. Cet homme-là me donne des vapeurs. Ciel ! Lucie , qu'il y a de différence entre les hommes !

Fin de la premiere Partie.

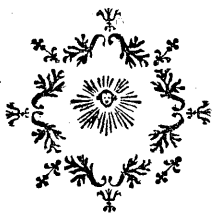
HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.
SECONDE PARTIE.

HISTOIRE D'EMILIE MONTAGUE,

PAR L'AUTEUR DE
JULIE MANDEVILLE.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire.

Et se trouve à Paris,

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint
Jacques, au grand Corneille.

M. DCC. LXX.



HISTOIRE
D'EMILIE
MONTAGUE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 16 Janvier.

Il ne faut rien précipiter, ma chère :
c'est une sage leçon que je suis à la let-
tre, c'est pourquoi je reste encore à ma-
rier. Sir George a poussé l'empressement
jusqu'à tout régler sans demander le con-
sentement d'Emilie, ne présumant pas

A iij

sans-doute qu'un refus de sa part fût au nombre des possibles. Tous les arrangemens étant pris , le plan d'opération m'étant communiqué , le jour fixé , tous les ordres donnés , mon pere , en qualité d'Ambassadeur de Sir George , est venu trouver Emilie , pour lui déclarer les gracieuses intentions du Baronet en sa faveur.

Elle l'a reçu avec une dignité convenable & lui a dit en fille d'esprit , qu'elle se tenoit aux conditions du délai proposé & fixé , il y a trois mois , par Sir George , qu'elle étoit résolue d'attendre jusqu'au printemps , quel que pût être le contenu de la lettre de *Mistress Clayton* , se réservant de plus , le droit de le refuser même alors , si après une mûre délibération elle le jugeoit à propos.

Elle a encore exigé que Sir George quittât *Silléri* jusqu'à ce temps , qu'il allât demeurer à *Quebec* , à moins qu'il n'aimât mieux retourner à *Montréal* , pour le reste de l'hyver , ce qu'elle croit plus convenable : qu'il ne la vît point sans témoins , vu la délicatesse des circonstances , & parce que d'ailleurs ils n'ont rien à se dire que tout le monde ne puisse entendre. Seulement elle lui a

D'EMILIE MONTAGUE. 7

permis, comme une grace spéciale, de lui faire de temps en temps des visites de politesse, comme font les autres amis de la maison.

Je le voudrois déjà à Montréal ; Quebec est trop près de nous : il gâtera tous nos plaisirs.

Lucie, que dites-vous de mon Emilie ? C'est une fille d'esprit : je lui rends mes bonnes grâces ; me voilà reconciliée pour toujours. Notre société va revivre ; encore deux ou trois mois d'amusement. Je viens d'envoyer prier à diner nos deux amis par excellence ; je languis de les voir, & de leur conter ce qui vient de se passer. Comme ils seront joyeux ! car ils n'ont pas plus de goût que moi pour Sir George. Le cher homme ! la sottise figure qu'il fait à présent ! Je jouis de son humiliation. Mais aussi, en vérité ! une machine sans ame n'est pas faite pour être aimée. Emilie ! mon Emilie ! je ne me possède pas de joie, il faut que j'aille l'embrasser sur le champ — justement, elle me fait appeler : elle a peut-être encore du neuf à me dire. Adieu pour un moment.

A onze heures.

Elle m'a montré la lettre de Mistress

A iv

Melmoth , cette lettre si pressante , qui l'a tant fait pleurer , & qui lui a fait prendre une si généreuse résolution. Elle est tout à-fait impertinente , dans le style sucré , discret & impérieux d'une parente. Emilie a répondu avec une indépendance respectueuse , comme une Anglaise assez heureuse pour être sa propre maîtresse & déterminée à agir & penser par elle-même.

Elle a refusé d'aller à Montréal de tout cet hyver & a insinué , sans impolitesse pourtant , qu'elle n'avoit pas besoin de surveillante , ajoutant à cette occasion , un compliment si flatteur pour moi que je n'oserois le répéter.

O ciel ! votre frere & Fitzgérald ! Je vole. Les chers amis ! je commence à revivre ; depuis leur absence , je n'ai fait que végéter.

Adieu ! ma très-chère , adieu !

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.



L E T T R E L V I.

A Miss R I V E R S , Clarges - Street.

Silleri , le 24 Janvier.

N O U S avons les mêmes parties , les mêmes amusemens , les mêmes jeux que ci-devant , mais nous n'y prenons plus le même plaisir , ma chere ; ce n'est plus le même esprit. La contrainte & la mélancolie ont pris la place de cette douce vivacité , de cette confiance réciproque qui rendoit notre société si charmante. Sûrement , cet homme nous infecte du poison de son humeur pédantesque ; il a plus l'air de l'espion de nos plaisirs , que d'un ami qui vient les partager en les augmentant. C'est un excellent antidote contre la joie , meilleur que toutes les vieilles tantes de l'univers.

Quand partira-t-il ? chaque fois que je le vois , je lui dis machinalement , car je n'ai pas dessein de le choquer : *Lie , Sir George , allez vous bientôt à Montréal ?* Il rougit , ou me fait une réponse un peu moins impolie que la question.

A v

Alors j'ai honte de mon impertinence; mais que voulez-vous, Lucie ? c'est plus fort que moi, j'ai l'ame sur les levres.

Après tout, parce qu'il n'a point le goût de la bonne société, de ces parties enjouées & folâtres qui en faisant circuler le sang avec plus de vitesse sont aussi nécessaires à la vie que l'air même, a-t-il droit de venir troubler nos petites fêtes ? doit-il nous envier un bonheur dont-il ne fait pas jouir ? J'ai dessein de consulter quelque savant casuiste sur ce point.

Il prend des peines excessives pour plaire à sa manière ; il est frisé, poudré, musqué, doré : tous les jours nouveaux habits, nouvelle broderie ; avec tout cela, il a la mortification de voir votre frère plaire infiniment plus que lui, avec moins de parure. Adieu ! je m'ennuie presque autant d'en parler que de le voir.

Tout à vous, pour toujours,

ISABELLE FERMOR.



L E T T R E L V I I .

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec , le 25 Janvier.

JE vous entends , mon cher , vous vous mariez , quand vous serez las d'une vie libertine. Milady vous aura des obligations infinies pour un cœur , le rebut de toutes les femmes galantes de la ville , un cœur dont tous les sentimens seront altérés , un cœur usé par le commerce des créatures les plus méprisables de l'espece humaine , un cœur endurci qui viendra porter ses dégoûts , ses soupçons , sa froideur , dans le sein de l'innocence & de la sensibilité.

Pour moi , quoique j'aie le penchant le plus décidé pour le beau sexe , j'ai eu peu d'intrigues , vu ma profession & mon tempérament. J'ai toujours pensé que je me marierois un jour , & dans cette vue j'ai économisé ma sensibilité , ne voulant pas apporter un cœur émoussé par la galanterie , dans un état dont le bonheur dépend d'une affection mutuelle.

A vj

J'attribue à la conduite contraire cette quantité de mariages infortunés dont nous entendons si souvent parler. Une femme apporte en mariage tout le fond de tendresse , de confiance & d'affection qu'elle a reçu des mains de la nature. Le cœur de son époux , épuisé avant qu'ils se connussent, est incapable de répondre à sa tendre & généreuse sensibilité ; elle s'imagine qu'il lui est infidèle , qu'il garde son affection pour une rivale , elle gémit en secret , elle est malheureuse. Le mari remarque son mécontentement & l'accuse de caprice. Ainsi le chagrin est le partage de l'un & de l'autre.

Si votre bonheur ne m'étoit pas aussi cher qu'il me l'est , mon cher ami , je ne vous importunerois pas éternellement avec mes sermons. Vous vous êtes livré à un préjugé cruel qui , usant votre sensibilité naturelle , répandra sur la plus grande partie de votre vie le poison de l'insipidité & du remords.

Vous jugez bien des sauvages : le seul moyen de les civiliser c'est d'amollir leurs femmes. C'est une tâche difficile ; leurs mœurs à présent ne diffèrent presque pas de celles des hommes , je les

D'EMILIE MONTAGUE. 13
crois même plus dures & plus féroces.

Vous me demandez quel est l'état de mon cœur. Excusez-moi, mon cher Temple; vous ne connoissez point l'amour; & nous qui le connoissons, nous ne découvrons point les mysteres aux profanes. Si je veux confier mes sentimens à quelqu'un, je choisis toujours une femme. Je n'aime point à parler de l'amour aux hommes.

Adieu! Je suis attendu à une charmante partie de Dames: les momens sont précieux, je n'ai pas une minute à perdre.

Votre ami

ED. RIVERS.

LETTRE LVIII.

A Miss RIVERS, Clarges Street.

Silleri, le 28 Janvier.

LES mœurs françoises me plaisent chaque jour davantage; je crois, ma chere, que c'est par une méprise de la nature que je suis née dans mon pays. Qu'il est beau d'être jeune & vive toute sa

vie ! On trouveroit absurde en Angleterre , ce que j'ai entendu aujourd'hui de mes propres oreilles , une honnête coquette de soixante & dix ans parler d'amour & de rendez-vous à un jeune homme ; mais ce n'est rien ici où l'on danse jusqu'au dernier soupir : j'ai vu cette semaine, dans une maison françoise, la fille , la mere & la grand'mere danser au même bal.

Elles ont raison , ma chere , croyez-moi ; je loue leur bon sens , j'admire leur enjouement , & pense avec elles qu'il faut rendre la vie aussi longue qu'il est possible.

A propos d'âge , je suis déterminée à quitter ce pays. Lucie , en me regardant ce matin dans mon miroir , j'ai remarqué trois cheveux gris sur ma tête : on me dit que cela est commun. Ce maudit climat a déclaré la guerre à la beauté , il rend les cheveux gris & les mains rouges. C'est un parti pris , je ne veux pas y rester.

Il y a ici un beau jeune homme , le Capitaine Howard qui s'est mis dans la tête de faire croire au public que nous sommes fort joliment ensemble. Le tour est plaisant : il affecte d'être

D'EMILIE MONTAGUE. 15
toujours à mon côté , de danser avec moi , d'avoir mille riens à me dire à l'oreille , de me saluer avec un air de mystère , de me témoigner en public toutes les fines attentions , tous les petits soins d'un amant , quoique dans le particulier il n'ait pour moi que la politesse ordinaire. Ecoutez un trait de sa façon.

Ce matin nous étions ensemble sur le sommet de la montagne , appuyés contre un arbre , au soleil , & regardant avec effroi le précipice qui étoit devant nous. Je lui ai parlé du fait des amans & en même temps j'ai fait un pas en avant , par pure plaisanterie , comme vous pouvez croire. Remarquez que jusqu'à ce moment nous n'avions parlé que de choses indifférentes ; & que jusqu'alors il avoit eul'air froid de la saison ; mais à ce petit mouvement que j'ai fait , il s'est précipité sur moi , m'a prise entre ses bras comme pour me retenir , quoiqu'il n'y eût pas le moindre danger & que d'ailleurs il ne pût pas se figurer que jø fusse lasse de la vie ; puis me regardant avec des yeux passionnés , il m'a protesté que sa vie dépendoit de la mienne , & qu'il ne me survivroit pas

une minute. Je le fixois avec étonnement, ne sachant à quoi attribuer cet impromptu, lorsque tournant la tête j'ai vu un Monsieur & une Dame derrière nous, & qu'il avoit certainement apperçus avant moi. Ils se retiroient par discrétion ; je n'ai pas voulu en être la dupe. » Approchez, Madame, ai-je dit ; » nous n'avons rien de secret à nous dire : » Mr. le Capitaine plaisante ; sa déclaration est de commande, il vouloit être entendu ; nous parlions du temps » avant qu'il vous eût apperçue. »

Howard a fait semblant de sourire : son sourire affecté ne m'a pas empêché de voir qu'il étoit mortifié ; je lui pardonne parce qu'en souriant il m'a fait voir les plus belles dents du monde. Il est réellement d'une belle figure, c'est dommage qu'il préfère l'ombre à la réalité.

Je lui ai pourtant dit, avec le sérieux dont je suis capable, de choisir un autre objet de son badinage. Ses plaisanteries, toutes innocentes qu'elles sont, pourroient me faire tort surtout dans l'esprit de mon petit Fitzgérald, ce qui me chagrinerait infiniment ; car je commence à l'aimer tout de bon :

D'EMILIE MONTAGUE. 17
j'en juge ainsi par le changement de mon
humeur, je n'ai plus le goût des pro-
pos douxereux, les galans m'excedent,
& je perds à vue d'œil mon esprit coquet.

Le 29 Janvier.

Mistress Clayton a écrit, elle accorde à Emilie l'honneur d'être sa fille, en considération du bonheur de son fils, & des engagemens auxquels elle a elle-même consenti; elle observe prudemment qu'un mariage convenable au Capitaine ne l'est pas au Baronet; elle parle d'une riche héritière de cinquante mille livres sterling, & un Duché en Irlande; enfin elle ajoute obligeamment que des engagemens indiscrets sont meilleurs à rompre qu'à tenir.

Sir George a eu la discretion de nous montrer cette belle lettre, à mon pere & à moi; il nous l'a même commentée avec un jugement qui n'est pas commun. Il a envie de la faire voir à Emilie; je le lui ai conseillé, bien sûre de l'effet qu'elle produira. Je vois clairement qu'il veut se faire un mérite de tenir sa parole, supposé qu'il la tienne. Lucie, admirez la bonté de son ame, il nous a dit en confidence qu'il avoit peur de chagriner sa

chere Emilie , qu'il n'avoit garde de la mettre au tombeau par un refus. C'est à-dire que s'il croyoit que Miss Montague pût survivre à son infidélité; sa tendresse & sa constance ne tiendroient pas contre les sollicitations de sa mere & la démangeaison de charger son écusson d'une couronne ducale.

A onze heures.

Après une mûre délibération , Sir George s'est déterminé à écrire à Miss Montague en lui envoyant la lettre de sa mere , & à lui demander visite pour ce soir , dans la vue sans doute de recevoir d'elle les complimens qu'elle ne doit pas manquer de lui faire sur sa générosité & sa fidélité à tenir ses engagements , lorsqu'il pourroit accepter un parti avantageux. J'ai trouvé ce plan merveilleux , & je l'ai fortifiée dans sa bonne résolution. Mon pere , qui tremble de voir ce mariage rompu , levoit les épaules , & me faisoit des signes ; mais ce petit Baronet est constant comme le destin lorsqu'il a pris une résolution. Il écrit actuellement dans l'appartement de mon pere. Je serois curieuse

D'EMILIE MONTAGUE. 19
de voir sa lettre : ce sera un chef-d'œuvre
n'en doutez pas. Du reste , elle n'est
pas longue , car je l'entends qui rentre
dans la salle.

Adieu ! ma chere. Le reste pour une
autre fois. Mon pere attend ma lettre
pour la mettre dans une des fiennes qui
va partir pour la Nouvelle York. Adieu !

Votre fidelle amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LIX.

A Miss MONTAGUE , à Silleri.

Ma chere Demoiselle ,

¶ J E vous envoie une lettre que j'ai re-
çue de ma mere ; j'ai cru qu'il étoit né-
cessaire que vous la vissiez , quoiqu'elle
soit incapable de me porter à rompre
les engagemens que j'ai eu le bonheur
de former avec la plus aimable personne
de son sexe , & qui doivent être sacrés
pour un homme d'honneur.

Je ne pense pas que le bonheur dé-

pende entièrement du rang & de la fortune ; je voudrois seulement que les sentimens de ma mere fussent un peu plus d'accord avec les miens sur cet objet, n'ayant rien tant à cœur que de l'obliger. Après tout , je dois remplir des promesses qui me lient d'autant plus qu'elles ont été faites dans un temps où nos fortunes étoient plus égales.

Je suis charmé d'avoir cette occasion de montrer au monde que l'intérêt & l'ambition n'ont point d'empire sur mon cœur , & ne peuvent rien contre ma parole donnée. J'ai l'honneur d'être avec sincérité.

Ma très-chère Demoiselle.

Votre &c.

G. CLAYTON.

P. S. Vous aurez la bonté de me nommer le jour auquel je puis me flatter d'obtenir votre main.



LETTRE LX.

A Sir GEORGE CLAYTON , à Quebec.

Mon cher Monsieur ,

J'AI lu avec attention la lettre de Miffress Clayton , je fuis de fon fentiment : des engagemens indiscrets font meilleurs à rompre qu'à tenir.

J'aurois tort de trouver mauvais que vous rompiez l'efpece d'engagement que vous avez pris avec moi à la follicitation de votre famille , & auquel j'ai conſenti uniquement par complaiſance pour la mienne , au moins dans les commencemens. J'ai toujours eu pour vous l'eſtime & l'amitié la plus ſincere , mais je ne me ſuis jamais ſenti cette paſſion romaneſque qui ſacrifie tout à elle-même : je n'ai donc aucune raifon d'attendre de vous , Monsieur , ce déſintéreſſement inconfidéré qu'une telle paſſion occaſionne.

Ce ſujet demande une explication plus ample qu'il ne m'eſt poſſible de vous la donner par lettre. Si vous vou-

lez nous faire l'amitié de nous venir voir après midi à Silleri, nous pourrons nous expliquer plus clairement ensemble. Soyez persuadé que je ne m'opposerai jamais aux vœux d'une mere aussi tendre & aussi prudente que Mistrés Clayton.

Je suis mon cher Monsieur,

Votre très-affectionnée amie
& très-obéissante servante

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE LXI.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

J'ÉTOIS avec Emilie lorsqu'elle a lu les deux lettres de Mistrés & de Sir Clayton: le plaisir éclatoit dans ses yeux, son petit cœur sembloit tressaillir de joie. Je vois clairement deux choses: la première qu'elle n'a jamais aimé ce petit Baronet insipide; je vous laisse la seconde à deviner. Voilà toute sa gaité revenue: elle a un air de contentement qui charme: le vif incarnat de ses joues, annonce l'effervescence de

son ame : je n'ai jamais vu de changement si subit en elle. Je n'ai pas tant de plaisir à faire un nouvel amant, qu'elle en a, à en perdre un de plusieurs années.

Elle a écrit à Sir George , dans un style qui le mortifiera ; car quoique persuadée qu'il desire qu'Emilie lui rende sa parole , je suis sûre aussi que sa vanité seroit flattée que cette démarche coûtât chere à son amante , & parut un effort d'amour & de générosité, quoiqu'il ne soit réellement qu'un effet de sa parfaite indifférence.

Au fond , mon Emilie est une maîtresse désintéressée, suivant mes idées , une maîtresse qui s'imagine qu'elle aime. Nous pouvons dire tant qu'il nous plaît qu'il est beau, qu'il est grand , qu'il est généreux de préférer l'avantage de son amant à son propre intérêt, & de sacrifier son propre bonheur au sien. C'est une belle & brillante maxime lorsque l'on en parle pour le compte des autres ; mais je crois qu'au fait & au prendre , toutes les femmes pensent comme moi. Que je meure si je voudrois céder un homme que j'aimerois à la premiere Duchesse

de la chrétienté. Cela est pourtant beau, admirable; oui, vous dis-je, dans la théorie; pour la pratique, elle n'en vaut rien, & personne n'y croit, pas plus que moi, je vous le jure.

Quand un amant vient à changer, ou même dès qu'on le voit incliné à former d'autres nœuds, il faut prendre son parti, faire de nécessité vertu, donner à la chose une tournure de sentiment qui flatte sa vanité, & ne choque point la nôtre.

Adieu ! Je vois venir Sir George dans son magnifique char ; il faut que j'aille avertir Emilie. Toute à vous,

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LXII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Le 28 Janvier.

QUI, ma Lucie ; votre frere regrette tendrement une sœur qui lui est encore plus chere par ses aimables qualités que par les nœuds du sang, qui seroit l'objet de son estime & de son adoration

ration si elle n'étoit pas celui de sa tendresse fraternelle ; qui a les graces , la fleur , la naïveté & l'innocence de quinze ans , avec les talens , les perfections & la raison cultivée de vingt-cinq ; qui joint cette force d'esprit si rare même dans notre sexe , à la douceur , à la délicatesse , à la vivacité du sien ; qui est tout ce qu'on peut imaginer d'aimable & de précieux , en un mot , la plus parfaite des créatures , à une seule près. Pardonnez-moi l'exception , ma chere : il n'y a que votre frere qui la fasse.

Ma tendre Emilie m'enchanté tous les jours davantage. Ses charmes sont justement dans toute leur force , à cet âge où l'individu ayant acquis la perfection de son être , toute la personne est accomplie du côté de l'esprit & de la figure. Son indifférence pour son amant , augmentant sans cesse , me cause une joie que je devrois peut-être rougir d'avouer. C'est un excès d'amour-propre dont je ne suis pas maître.

Vous faites-bien , Lucie , de réprimer la vivacité naturelle de votre caractère , quoiqu'elle plaise à tous ceux qui vous voient : la coquetterie est doublement dangereuse pour les Angloises ,

Seconde Part.

B

à cause de leur extrême sensibilité; elle est plus convenable aux Françoises dont le cœur tient un peu de la nature de la salamandre.

Je reçois dans le moment un billet de Miss Fermor qui demande à me voir tout-à-l'heure. Emilie n'est pas indisposée, j'espère : le ciel veille sur le plus parfait de ses ouvrages!

Adieu ! ma très-chère , adieu !

Votre affectionné

ED. RIVERS.

LETTRE LXIII.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

Le 1 Février.

Nous avons passé trois ou quatre jours plaisans ; ma chère Emilie persiste à vouloir rompre avec Sir George. Le Baronet insiste par décence , & pour ne pas perdre la gloire de se montrer généreux. Vous direz que je fais toujours des conjectures, à la bonne heure, j'en veux bien courir les risques. Sir

George n'est pas fâché de la résolution d'Emilie, il n'y a que la forme qui le pique. Elle se rend de trop bonne grace, sans témoigner de regret, parce qu'elle n'en a point : voilà ce qui le mortifie. Dès le premier moment qu'il reçut la lettre de sa mere, il souhaita dans son cœur qu'elle fit sur son amante l'impression qu'elle a faite, mais il comptoit sur des lamentations, des larmes, des défaillances qui auroient flatté sa vanité.

Mon pere fait tout au monde pour renouer cette affaire, s'imaginant qu'Emilie agit moins d'après les sentimens de son cœur, que par dépit. Il a une frayeur mortelle que je ne le contrecarre, & il est si jaloux de voir cette aimable fille suivre mes conseils préférablement aux siens, qu'il ne veut pas nous laisser un moment ensemble, & il a grand soin que nous nous rendions chacune à notre appartement le soir lorsque nous nous retirons.

Sa jalousie m'a fait naître une idée que je communiquerai à Emilie dès que je la verrai seule ; & je crois que, si elle agréé mon projet, il nous amusera beaucoup. Ne pouvant pas nous voir

tête-à-tête dans la journée ; je lui proposerai d'écrire la nuit chacune de notre côté , nos sentimens sur ce qui se passe le jour ; nous trouverons bien moyen de nous rendre ces billets sans que personne s'en apperçoive. Je vous enverrai toutes nos lettres , ce qui m'épargnera la peine de vous détailler autrement toutes nos petites histoires.

Cet expédient a encore un autre avantage ; c'est que nous ferons mille fois plus sinceres & plus ouvertes l'une envers l'autre par lettres que de vive voix. Je remarque depuis longtemps que cette petite folle a cent choses à me dire , mais qu'elle n'en a pas le courage ; le papier souffre tout sans en rougir : il reçoit avec une complaisance admirable tout ce qu'on veut lui confier ; & sa blancheur , image de la candeur , invite à la confiance. Il me tarde de commencer notre correspondance ; l'idée en est singulière , romanesque , plaisante , & presque aussi agréable pour moi qu'une amourette.

Adieu,

Votre fidelle amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LXIV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec le 5 Février.

J'E n'ai que le tems, ma chere Lucie, de vous annoncer en deux mots une nouvelle chere à mon cœur. Ma divine Emilie a entièrement rompu avec son amant. Il a pris ce matin congé d'elle pour toujours, & part pour Montréal dans le dessein de se rendre à la Nouvelle York, d'où il compte faire voile pour l'Angleterre.

Cet événement me fait éprouver mille sentimens que je ne puis vous exprimer : j'admire la délicatesse de Miss Montague qui lui fait renoncer à ce que le rang & la fortune peuvent offrir de plus flatteur, plutôt que de donner sa main à un homme pour qui elle n'a que de l'indifférence ; & cela malgré les remontrances de sa famille, & la critique d'un monde qui ne lui pardonnera jamais une folie de cette espece, car c'en est une au jugement du public. Une femme ca-

pable d'agir avec tant de noblesse est digne d'être aimée, d'être adorée de tout homme qui a assez d'ame pour sentir ce trait héroïque.

Si j'étois disposé à m'en faire accroire je m'imaginerois que son attachement pour moi a pu avoir quelque influence sur ce changement subit : je suis convaincu du contraire : n'envions point la gloire de cette belle action à la délicatesse naturelle de son ame ; incapable de former une union à laquelle le cœur n'a point de part, elle n'a eu besoin d'aucune autre considération pour la déterminer à agir d'une manière si digne d'elle.

Elle a une tendre affection pour moi, je ne saurois en douter : ses attentions sont trop prévenantes, trop marquées, pour qu'on ne s'en apperçoive pas. Mais c'est de la pure amitié. Je ne lui ai jamais fait connoître que je l'aimois, parce qu'une déclaration de ma part eut été un outrage pour elle dans la circonstance où elle se trouvoit. Elle fait d'ailleurs qu'avec une fortune aussi modique que la mienne, il ne me convient guere de songer au mariage. Elle ne peut donc pas entretenir aucune idée de — non,

D'EMILIE MONTAGUE. 31
ma chere ce n'est point par amour, c'est
uniquement par délicatesse qu'elle a fait
un si grand sacrifice; elle en est mille fois
plus aimable à mes yeux.

L'on m'interrompt. Adieu! je vous
écrirai sous peu de jours.

Votre affectionné

ED. RIVERS.

LETTRE LXV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 10 Février.

J'AI communiqué mon projet à Emi-
lie, elle en a été charmée; c'est un joli
amusement d'hiver pour deux filles so-
litaires à la campagne, & qui ne peuvent
se voir seules presque qu'à la dérobee.

Voici les premiers fruits de notre cor-
respondance.

» A Miss FERMOR.

» Ce n'est pas pour vous, ma chere
» Isabelle, que ma conduite envers Sir

» George a besoin d'apologie : vous
 » l'avez approuvée dès le commen-
 » cement , vous me l'avez même con-
 » feillée. Si je mérite quelque blâ-
 » me, c'est d'avoir trop long - tems
 » différé une explication d'une si gran-
 » de importance pour l'un & pour l'au-
 » tre. J'ai long-tems été sur les bords du
 » précipice avec assez de raison pour
 » n'y pas tomber , & trop peu de réso-
 » lution pour me retirer d'un danger si
 » pressant. Sollicitée par ma famille j'ai
 » été sur le point d'épouser un homme
 » pour qui je n'ai point de tendresse,
 » & dont la compagnie m'est tout-à-
 » fait insipide.

» Ma chere amie , nous ne sommes
 » point faits l'un pour l'autre : nos ca-
 » racteres ne sympathisent point ensem-
 » ble. Avez-vous remarqué avec quelle
 » froideur il répondoit aux inquiétudes
 » que me caufoit quelquefois mon peu
 » d'affection pour lui , & aux aveux ti-
 » mides que je lui en faisois malgré moi
 » par une délicatesse indiscrete peut être,
 » mais à laquelle je ne pouvois me refu-
 » ser? Je lui disois, d'une voix mal-assu-
 » rée , que le bonheur du mariage con-
 » sistoit dans la vivacité d'un amour récî-

» proque, & qu'il étoit nécessaire, quoi-
 » que difficile, de s'entretenir mutuel-
 » lement dans une union intime. Avec
 » quelle indolence il approuvoit un sen-
 » timent étranger à son cœur ! comme sa
 » conduite me l'a trop prouvé, tandis
 » qu'un tiers qui n'avoit aucun intérêt à
 » la conversation, montrait par son air
 » animé, & le feu de ses regards mille
 » fois plus éloquent que tout autre lan-
 » gage, combien son ame étoit d'accord
 » avec la mienne !

» Je me faisois une peine de rompre
 » un engagement auquel j'avois con-
 » senti, quoique ce consentement n'eût
 » point été entièrement libre ; je crai-
 » gnois de faire le malheur d'un hom-
 » me dont je me supposois aimée. Je ne
 » pouvois me déterminer à une démar-
 » che qui, dans mes idées, devoit lui
 » faire de la peine, & me sembloit
 » contraire à l'espece de promesse que
 » je lui avois faite. Je ne pouvois ni ga-
 » gner sur moi de l'épouser, ni me ré-
 » soudre à lui faire l'aveu de mes dis-
 » positions présentes à son égard, &
 » peut-être serois-je encore dans cette
 » cruelle incertitude, sans la lettre de
 » *Mistress Clayton* qui m'a fourni une

» si belle occasion de m'expliquer clairement avec Sir George.

» Vous ne sauriez croire combien je suis contente d'avoir secoué le joug insupportable de cet engagement. Qu'il me pesoit sur le cœur ! Dans quelle mélancolie il m'a tenue plongée pendant plusieurs mois !

» Oui , ma chere , votre Emilie étoit malheureuse , infiniment malheureuse , sans oser confier sa peine à personne , pas même à vous ; j'avois honte d'avouer que j'avois promis ma main à un homme qui n'avoit jamais eu mon cœur ; quoique j'eusse pris pendant un temps pour de l'amour ce qui n'étoit qu'un sentiment d'estime. Oh ! que les méprises de cette espece sont fatales à la moitié de notre sexe ! Et que je suis heureuse , ma chere Isabelle , d'avoir reconnu mon erreur , tandis qu'il étoit temps d'y remédier !

» Je ne fais à-présent ce que je dois faire ; la prudence me dicte de partir pour l'Angleterre par les premiers vaisseaux , & de me retirer à la campagne chez une tante que j'y ai : ma petite fortune suffira à m'entretenir décemment.

D'EMILIE MONTAGUE. 35

» Quel que soit le sort qui m'attend ,
» il ne sauroit être aussi malheureux que
» celui d'être unie pour la vie à un hom-
» me pour qui je n'ai pas à-présent un
» grain d'amitié ni d'estime , dont la
» société m'est insipide , & qui , au-
» tant que j'en puis juger , croiroit me
» faire une grace insigne en me permet-
» tant d'être sa femme.

Ce qui acheve de me tranquilliser ,
» c'est la certitude où je suis qu'il est
» aussi content que moi d'avoir recou-
» vré sa liberté. Malgré sa douleur ap-
» parente , son cœur ne souffre point
» d'un événement qui m'épargne bien
» des malheurs ; ses plaintes sont celles
» de la vanité ulcérée , & non d'un amour
» trompé.

» Adieu ! ma très-chère ; toute à vous,

» EMILIE MONTAGUE «.

Lucie, je ne puis souffrir les parentes.
Cette pauvre fille a souffert pendant
deux mortelles années sous l'esclavage
que lui préparoit un oncle avaré, car il
prevoyoit le changement de fortune de
Sir George, quoiqu'elle n'en eut pas la
moindre idée. Que les parens choisif-
sent la compagnie qu'il nous convient

de voir , à la bonne heure ; mais qu'ils ne prétendent pas diriger notre choix lorsqu'il s'agit de donner notre cœur. S'ils ont soin que nous ne voyions que des familles honnêtes , nous ne serons pas exposées à faire un mauvais choix. La conformité des goûts & des sentimens peut seule former un mariage heureux , & il n'y a que les parties intéressées qui soient en état de juger sainement de cet accord.

A dire la vérité , de longs engagemens , même entre des personnes qui s'aiment , me semblent défavorables au bonheur ; il faut sans doute se fréquenter assez long-tems pour se connoître ; pour juger si les caractères se conviennent ; mais il n'est pas sensé de laisser la première ardeur s'éteindre avant que de s'unir. Quand on est résolu de s'épouser , je ne vois plus de raisons qui doivent suspendre l'exécution de cette belle union.

Si jamais je consens à donner ma main à Fitzgérald , & qu'il ne vole pas à l'instant pour obtenir l'agrément de ses parens , même avant que j'aie achevé de lui faire connoître mes intentions , je lui donne son congé , quand il n'y auroit pas d'autre parti pour moi dans tout le

D'EMILIE MONTAGUE. 37
Canada. Il ne faut pas laisser l'amour
se consumer en vain.

Adieu ! belle & charmante Lucie.
Je me trompe bien , ou vous pensez
comme

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

P. S. Emilie est à-présent aussi libre
que l'air : c'est un oiseau échappé
de sa cage. N'en êtes - vous pas
bien aise , ma chère ? Pour moi ,
j'en suis transportée de joie.

LETTRE LXVI.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec le 11 Février.

QUI l'auroit cru, Lucie ? Sir George
est déjà tout consolé de la perte qu'il
vient de faire ; je doute encore qu'il la
regarde comme une perte. Il préfère à
la plus aimable créature , au plus ten-
dre , au plus sensible des cœurs , à la
plus belle ame que la nature ait for-
mée , un mariage intéressé , un surcroît

de richesses, lui qui en a déjà plus qu'il n'en peut dépenser sans faire des folies. Par quels misérables motifs les hommes se déterminent - ils dans l'action la plus importante de la vie !

Le vulgaire cherche le bonheur où il n'est pas, dans les avantages chimeriques d'un faux éclat & d'une vie dissipée. Les esprits animés d'une flamme céleste, qui savent penser & sentir, mettent leur félicité dans la jouissance des solides plaisirs de l'ame, des pures affections de la nature.

J'ai vu l'aimable Emilie, depuis ma dernière lettre ; je ne la verrai pas d'ici à quelques jours ; mes visites ne seront pas aussi fréquentes à présent qu'elles l'ont été ci-devant. Le monde donneroit une fausse interprétation à sa conduite envers Sir George : mes assiduités l'autoriseroient, elle n'aura pas ce reproche à me faire, son honneur m'est aussi cher que le mien. Je crains même que, dans la conjoncture présente, il n'y ait un peu d'excès dans mes attentions ordinaires ; & je serois au désespoir de lui donner occasion de former des soupçons capables d'allarmer sa délicatesse. Comme je crois n'entrer pour

rien dans la démarche qu'elle vient de faire, ma conduite ne doit pas lui faire penser que je m'en attribue quelque chose. Plus elle m'a montré d'affection, plus je dois user de réserve & de discrétion. Sa situation, semblable à une espèce de veuvage, lui prescrit d'observer les mêmes décences.

Malgré tous mes beaux raisonnemens, je veux être sincère avec moi-même & avec vous, Lucie; je me flatte de ne lui être pas absolument indifférent : cette pensée me plaît trop pour m'en défaire : le pourrois-je, quand je le voudrois ? Ses yeux, quand ils rencontrent les miens, ont une douceur, une langueur que les paroles ne peuvent rendre : elle me parle moins qu'aux autres, mais quand elle me parle, c'est d'un ton de voix qui me pénètre l'ame ; & quand je lui parle, elle me prête une attention flatteuse que l'amour semble inspirer ; & que l'amour seul peut sentir & apprécier. Sans paroître me distinguer de la foule des adorateurs qui cherchent à gagner son estime & son amitié, elle a une façon de me témoigner de la préférence, à laquelle le cœur ne sauroit se méprendre. Elle rou-

git quand elle m'entend dire une politesse à une autre, & elle prend à tâche d'éviter les occasions où je pourrois lui témoigner des attentions particulieres.

Au moins elle a de l'amitié pour moi ; sentiment qui suffiroit seul pour me rendre le plus heureux des hommes, & que je préférerois à l'amour d'une Déesse, quelque sensible que je sois à la plus douce des passions. Que fais-je si le temps & mes assiduités ne pourront pas transformer cette amitié en amour ; il m'est agréable de l'espérer.

Je l'aime avec une tendresse dont peu d'hommes sont capables : vous m'avez souvent dit que mon cœur avoit toute la sensibilité d'une femme. Vous aviez raison, Lucie ; je l'éprouve en ce moment.

La malles vient d'arriver ; j'aurai de vos lettres j'espère, les fermiers des postes doivent être bien contents de moi ; vous aurez encore de mes nouvelles en peu de jours.

Adieu ! Devenez donc amoureuse, ma chere ; l'amour est la plus belle chose du monde.

Votre frere

ED. RIVERS.

LETTRE LXVII.

Au Colonel R I V E R S , à Quebec.

Londres, le 1 Décembre

NE soyez point inquiet, mon cher frere, au sujet de Mr. Temple. Mon cœur n'est point en danger avec un homme de ce caractère. Il est aimable, il a des manieres engageantes; il a du mérite, il faut qu'il en ait beaucoup pour être digne de votre amitié: circons-tance capable de me prévenir en sa faveur. Il se fera admirer par-tout, mais pour être aimé, non; il n'a point de droit à l'attachement d'une femme: il manque, au moins il me paroît manquer de la plus précieuse qualité de l'ame, de cette tendresse ingénue, de cette sensibilité, don précieux de la nature appanage de notre sexe, & que vous possédez à un degré si supérieur avec de la vivacité & une force d'esprit peu commune.

Si votre ami desire de me plaire, & je crois entre nous qu'il en a quelque

envie, il doit tâcher de vous ressembler. Il est dur pour moi de penser que le seul homme que j'estime, & dont le caractère conforme au mien auroit pu faire la félicité de ma vie, soit mon frere. J'aimerais quand vous m'aurez trouvé un autre vous-même ; vous m'avez gâté le goût, en l'épurant : je ne puis aimer que ce qui vous ressemble.

Vous me dégoutez encore de l'amour. Votre situation me fait pitié ; & je voudrais apprendre que votre Emilie est mariée à son Baronet, tout insipide que vous le dites. Ce mariage vous guériroit d'une passion qui certainement vous rend malheureux.

Mais mon cher frere, vous qui me conseillez de voir rarement votre ami Mr. Temple, croyez - vous qu'il y ait de la prudence à être sans cesse avec une charmante personne qui fait sur vous une si vive impression, & que vous ne pouvez avoir aucune esperance de posséder jamais. Les avis sont bons pour ceux qui les donnent ; vous jouez le rôle d'une fille indiscrete qui folâtre autour du feu dont elle fait que les flammes doivent la consumer.

Ma mere se porte bien , mais elle ne

D'EMILIE MONTAGUE. 43

sera jamais contente qu'elle ne vous revoye en Angleterre. Elle fond en larmes chaque fois qu'elle reçoit de vos lettres; je n'ose pas vous en dire davantage sur un sujet qui vous fait de la peine. J'espère néanmoins vous voir perdre toute idée d'établissement en Amérique; il vaudroit mieux, je pense, devenir cultivateur sur votre bien dans le Comté de Northampton: nous en doublerions aisément le revenu en le faisant valoir par nous-mêmes; je suis sûre que je ferois la plus jolie paysanne de tout le Comté.

Sérieusement, nous pourrions vivre magnifiquement tous ensemble à la campagne; pensez-y bien, mon cher Edouard; je ne saurois souffrir le chagrin où votre absence plonge ma mère. Je l'entends: adieu! je cache ma lettre, je ne veux pas qu'elle sache que je vous en parle.

Je suis avec reconnoissance pour vos bons avis, mais fort chagrine de voir que vous n'en profitez pas vous-même.

Votre affectionnée

LUCIE RIVERS.

P. S. Dites mille tendres choses pour moi à Isabelle Fermor ; & à votre Emilie , pour me servir de votre style , dont l'amitié me fera infiniment agréable.

LETTRE LXVIII.

A Mifs MONTAGUE , à Silleri.

Montréal , le 10 Février.

RIEN n'égale mon étonnement , ma chere Emilie. Rompre si brusquement un engagement de plusieurs années , aussi avantageux pour vous de toute autre façon que du côté de la fortune , avec un homme aussi universellement estimé que Sir George , sous un prétexte aussi frivole qu'un défaut de délicatesse dans la maniere dont sa mere donne son agrément à ce mariage ! En vérité , un cœur mieux disposé que le vôtre , ma chere , auroit trouvé mille excuses pour une si petite faute. Je ne me permet pas de supposer , ce qu'on dit ici publiquement , que vous avez sacrifié la prudence , la décence , j'ai presque dit

D'EMILIE MONTAGUE. 45
l'honneur , à une folle inclination pour
un homme auquel vous devez vous
croire tout-à-fait indifférente , puisqu'il
a de l'attachement pour une autre.

Je veux parler du Colonel Rivers ,
homme de mérite à la vérité , mais trop
peu avantagé de la fortune pour son-
ger à vous , quand même il auroit pour
vous autant d'amour que le public vous
en suppose pour lui.

Cette démarche m'afflige trop pour
vous en parler davantage : j'attends seu-
lement de votre amitié passée , une ré-
ponse sincere & directe à deux ques-
tions : votre inclination pour le Colo-
nel Rivers a - t - elle été réellement le
motif de votre conduite indiscrete ?
Et si elle l'a été , êtes - vous assez con-
vaicue de l'amour du Colonel , pour qu'il
excuse le vôtre ? Je serai bien aise de
savoir vos vues , supposé que vous en
ayez quelques-unes. Je suis

Ma chere Emilie ,

Votre affectionnée amie ,

E. MELMOTH.



LETTRE LXIX.

A MISTRESS MELMOTH, à Montréal,

Silléri, le 19 Février.

Ma chere Dame ,

J'E connois trop les droits de l'amitié pour refuser de répondre à vos deux questions : & je suis assez sincere pour y répondre en peu de mots. Je n'ai aucune raison de me croire aimée du Colonel Rivers : & si je connois bien la disposition de mon cœur , je ne l'aime point dans le sens que suppose votre demande. Il est à mes yeux le meilleur & le plus aimable des hommes ; & mon extrême affection pour lui , à laquelle je ne puis donner que le nom d'amitié , malgré sa vivacité , m'a inspiré le premier sentiment de renoncer à l'espece d'engagement que j'avois formé avec Sir George , en me faisant connoître combien il me convenoit peu de toutes manieres.

Former un nœud aussi sacré que le

mariage avec un homme pour qui je n'ai que de l'indifférence, tandis que mon cœur se sent fortement attaché à un autre, quelque douce & tranquille que soit cette affection, c'est une action basse qui répugne à la délicatesse de mon cœur.

Lorsque je consentis à donner ma main à Sir George, je n'estimois personne autant que lui ; j'avois une haute idée de son mérite, & je manquois de courage pour résister aux pressantes sollicitations d'un oncle à qui j'avois de grandes obligations. Je m'étois presque persuadée que je l'aimois, & je ne m'aperçus de ma méprise que quand je vis le Colonel Rivers dont la société, dans laquelle je trouvois tant de charmes, m'éclaira sur la vraie disposition de mon cœur. Dès ce moment je résolus de rompre avec Sir George, & je l'aurois fait plutôt, sans la crainte de lui causer une peine sensible. Ma crainte s'évanouit, lorsqu'il m'envoya la lettre de *Mistress Clayton*, à laquelle il joignit un billet qui me disoit assez clairement que son cœur n'étoit pas plus épris que le mien. Alors je me crus libre d'un engagement également contraire à

mon bonheur & à son ambition. Vous êtes trop équitable, Madame, pour ne pas convenir que j'avois raison. Si Sir George veut être sincere, il vous dira que mon refus ne lui a point fait de peine, quoiqu'il affecte un chagrin qu'il ne ressent pas.

Je n'ai d'autres vues que de repasser en Angleterre dès le printemps, pour y passer le reste de mes jours, à la campagne, chez une parente.

Si le Colonel Rivers a quelque attachement, je ne doute pas que cet attachement ne soit digne de lui; quant à moi, je n'ai jamais eu d'autre pensée que de le regarder comme le plus sincere & le plus tendre des amis. Je suis Madame, avec beaucoup d'estime,

Votre affectionnée amie
& obéissante servante

EMILIE MONTAGUE.



LETIRE

LETTRE LXX.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silléri, le 27 Février.

EMILIE est le sujet de toutes les conversation de Quebec. Il y a deux partis, l'un pour & l'autre contre elle : les mères prudentes la blâment de renoncer si légèrement à un mariage avantageux, & donnent pour motif de sa conduite son inclination pour votre frere, inclination qu'elles traitent de sottise impardonnable ; les Demoiselles exaltent beaucoup sa générosité & sa délicatesse, disant hautement qu'elle a bien fait de sacrifier tout à l'amour : tant il est vrai, qu'on ne peut pas plaire à tout le monde ! Après tout elle a pris le parti le plus sage à mon avis, celui de se contenter elle-même, en faisant ce que lui dictoit son cœur.

Quant à son inclination pour votre frere, il est clair qu'elle l'aime ; elle ne me l'a pourtant pas dit, elle n'en est pas encore convenue avec elle-même ; mais

Seconde Part.

C

ses yeux ont parlé, Lucie, & je me connois au langage des yeux.

Votre frere s'en doute-t-il ? Je n'oserois l'assurer positivement ; je serois portée néanmoins à penser qu'il en a quelque soupçon, parce que depuis la rupture de ce mariage, il vient moins souvent ici, & qu'il y est plus réservé qu'auparavant. Sa prudence & sa délicatesse vous sont aussi connues qu'à moi : il n'a garde de donner la moindre prise au babil impertinent du public de Quebec.

Il vient pourtant quelquefois, & nous sommes assez gais ensemble, mais avec une gaieté un peu plus circonspecte de part & d'autre ; & cette réserve est, selon moi, une marque que les cœurs se sont devinés.

Ah ! voilà mon pere qui vient écrire à mon bureau, sans doute pour épier ce que je fais ; pas pour cette fois, mon cher papa. Adieu ! ma très-chere, jusqu'à demain.

Votre amie,

Is. FERMOR.



L E T T R E L X X I.

A Miss R I V E R S , Clarges-Street.

Quebec, le 20 Février.

CHACQUE moment, ma chere Lucie ; me prouve d'une maniere plus sensible qu'il n'y a point de bonheur à espérer pour moi sans cette aimable créature ; il y a entre elle & moi une telle harmonie, de pensées surtout, que nous semblons n'avoir à nous deux qu'une seule ame. La premiere fois que je la vis , je fus tenté de croire que nous étions déjà connus dans un état préexistant , & que nous ne faisons que renouveler ici une connoissance antérieure. Quand elle parle , mon cœur tressaillit au son de sa voix , & reconnoit ses propres pensées dans celles que sa bouche exprime.

Nous avons tous deux les mêmes affections , & un même degré de tendresse ; la même sensibilité , & un même degré de vivacité. O sensibilité ! don précieux du Ciel , qui rend l'ame capable du plus parfait bonheur & de la plus grande misere !

Les passions, Lucie, sont communes à toute l'espèce ; mais les affections, ces tendres & vives affections, sources pures du vrai plaisir, sont un privilege réservé à un petit nombre choisi d'individus.

Incertain encore des sentimens d'Emilie, je veux les étudier avant que de lui déclarer les miens : si elle m'aime comme je l'adore, un exil éternel dans cette terre étrangère aura pour moi toutes les douceurs que je puis attendre dans ma patrie : les bois & les deserts du Canada n'auront plus rien de sauvage à mes yeux : dès qu'elle y sera, je me croirai dans le séjour fortuné des graces.

J'oublie votre lettre, ma chere Lucie ; pardonnez les distractions d'un esprit blessé par l'amour. Je suis infiniment touché de ce que vous me dites de ma mere ; je partirois sur le champ pour l'Angleterre, si je n'étois retenu ici par un charme irrésistible. Vous êtes trop bonne de souhaiter de vous retirer, ma mere & vous, avec moi, à la campagne. Un pas de plus, Lucie ; mais ce seroit trop exiger de votre tendresse que d'espérer de vous voir ici ; & cependant si jamais j'ai le bonheur d'ob-

D'EMILIE MONTAGUE. 53
tenir la main d'Emilie , je dois perdre
la pensée de retourner en Angleterre.

J'ai ici un ami , l'homme du monde
le plus capable de faire votre bonheur,
s'il n'étoit pas déjà attaché à votre belle
amie , Miss Fermor. Je crois qu'ils s'ai-
ment l'un l'autre , & Isabelle ne mérite
pas d'être heureuse si elle le refuse. Du
reste , je suis charmé que nous pensions
la même chose des qualités & du caractere
de Mr. Temple.

Votre frere vous sauroit plus de gré
de vos louanges si elles étoient plus
modérées : vous devez craindre de m'ins-
pirer de la vanité ; heureusement je con-
nois votre partialité pour moi. Epar-
gnez pourtant ma modestie , & laissez-
moi le mérite du peu de bonnes qua-
lités que je puis avoir : je n'en ai point
de meilleure , si je fais bien m'apprécier,
que celle de n'être pas un fat. En vérité,
Lucie , c'est trop peu de chose pour en
parler avec tant d'emphase.

Votre lettre m'a mis un fardeau sur
le cœur : chagriner la meilleure des
meres ! cette idée me désole. Renon-
cer à ma tendre amie , à l'idole de mon
cœur , à celle que j'ai cherché toute
ma vie comme la seule capable de me

faire couler d'heureux jours sur la terre ! la pensée seule en est accablante. Que n'ai-je à lui offrir une fortune égale à celle qu'elle a si généreusement refusée ! Pourquoi ce partage inégal des richesses ? Jamais je n'aurois songé à me plaindre de mon sort ; je voyois avec un œil indifférent les biens de la fortune entre les mains de ceux qui en sont le moins digne.

Adieu ! ma chère Lucie ; je vous écrirai plus au long quand un rayon de plaisir aura dissipé le nuage de tristesse qui couvre mon esprit.

Votre frère

ED. RIVERS.

LETTRE LXXII.

Au Comte de***.

A Silleri, le 20 Février.

VOUS me faites trop d'honneur, Milord, de me croire capable de vous rendre un compte satisfaisant d'un pays où je ne suis que depuis peu de mois.

Cependant , pour vous donner une preuve de mon zele & du desir que j'ai de mériter l'estime dont vous m'honorez , je me ferai un devoir de vous communiquer de temps en temps le peu que j'ai observé ou que j'observerai dans la suite , aussi bien que les informations que je recevrai de bonne part , n'ayant rien de plus à cœur que d'obéir aux ordres de votre Grandeur.

Les François semblent n'avoir formé cette colonie que pour conquérir les nôtres. Le système politique en est plutôt militaire que mercantil. Si le commerce y a quelque part , c'est uniquement comme moyen de pourvoir aux besoins de la colonie , & de s'affectionner les sauvages pour tourner leurs forces contre nous.

La propriété des terres est établie sur le pied militaire : chaque payfan est soldat , chaque Seigneur est officier , & l'un & l'autre servent sans solde , lorsque la sûreté de la colonie l'exige. Ce service est tout ce qu'ils payent pour les terres qui leur appartiennent , à l'exception d'une très-petite redevance en forme de cens. Le Seigneur relève de la couronne , & le payfan de son Seigneur

dont il est en même temps le vassal & le soldat.

Malgré l'indolence excessive des paysans , ils sont en général grands & robustes : ils aiment la guerre & haïssent le travail. Ils sont braves , durs , actifs en campagne , mais lâches & paresseux chez eux , en quoi ils ressemblent aux sauvages dont ils semblent avoir pris les mœurs. Cette forme de gouvernement entretient l'esprit militaire dans toute la colonie ; ces paysans grossiers & ignorans au dernier degré , ne sont pas insensibles à l'honneur , & quoiqu'ils servent sans solde , comme je l'ai dit , ils ne s'estiment jamais plus heureux que lorsqu'on les appelle à la guerre.

Ils sont de plus excessivement vains : non-seulement ils regardent les François comme le seul peuple civilisé de la terre , mais ils se croient eux mêmes l'élite de la nation Française. On m'a dit qu'ils avoient une grande aversion pour les troupes régulières venues de France pendant la dernière guerre , & un mépris égal à cette aversion ; on fait pourtant qu'ils étoient pénétrés de la plus haute estime , & de l'affection la plus vive pour le Marquis de Montcalm

D'EMILIE MONTAGUE. 57
qu'ils respectoient jusqu'à l'idolâtrie; &
j'en ai encore vu répandre des larmes
lorsqu'on leur rappelloit la mémoire de
cet illustre guerrier. Quelle gloire, quel
éloge pour la bravoure & l'humanité
d'un Général, que les larmes dont ses
ennemis honorent sa mémoire sur le
champ de bataille où tomba leur propre
héros.

Le paque-bot va partir, je n'ai que
le temps de vous assurer de mon res-
pect, & du plaisir que j'ai à exécuter
vos ordres.

J'ai l'honneur d'être,

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

GUILLAUME FERMOR.



L E T T R E LXXIII.

A Miss F E R M O R.

*Le 24 Février, à onze
heures du soir.*

QUi, ma chere Isabelle, je ne suis heureuse que quand je vois mon ami; l'amour lui même est moins tendre & moins vif que mon amitié pour Rivers. Dès le premier instant que je le vis, sa conversation me fit perdre le goût de toute autre; la vôtre, oui, la vôtre emprunte ses plus puissans attraits du plaisir que j'ai à vous entendre parler de lui.

Quand je vous parle de mon affection pour lui sous le nom d'amitié, n'allez pas croire, ma bonne amie, que je renonce à un sentiment plus tendre, ou que je pense qu'il soit aisé de voir le Colonel Rivers sans l'aimer passionnément: je veux dire seulement que les circonstances, ne nous permettant d'avoir l'un pour l'autre que de l'amitié, je veux m'y borner, & j'espere assez

de ma raison & de la sienne pour nous contenter du nom d'ami. S'il est sage , il n'épousera pas une femme sans fortune , & je n'en ai pas : si j'avois des trésors , je les lui offrirois ; mais je n'ai ni assez d'amour-propre pour en désirer , ni assez peu de sens-commun pour me flatter qu'il oublie l'état dans lequel il a été élevé , pour mener une vie obscure avec moi.

Pour les propos impertinens de deux ou trois femmes , je les méprise souverainement ; Rivers , mon cher Rivers m'estime & approuve ma conduite , c'est assez pour me contenter , tout le reste est au-dessous de mon attention ; les suffrages du monde entier me causeroient moins de plaisir , qu'un sourire d'approbation de sa part.

Est-il possible , mon aimable amie , que votre pere me connoisse assez peu pour croire que je me laisse conduire par l'impulsion d'un autre , même de vous ? Lorsque je me suis déterminée à refuser Sir George , ça été d'après le sentiment de mon propre cœur. Le Colonel Rivers me fit connoître , dès le premier instant que je le vis , que j'avois ignoré jusqu'alors la véritable ten-

dressé ; depuis ce moment , ma vie fut un combat continuel entre ma raison qui me représentoit la folie- & l'indécence qu'il y avoit à épouser un homme tandis que je lui en préférois un autre , & un faux point d'honneur ou plutôt une commisération mal entendue. Un concours d'incidens favorables m'ont tirée de cet état de peine , & m'ont enfin rendu la liberté après laquelle je soupirois avec tant d'ardeur. Je suis maitresse de mon fort , & je ne crains pas d'en abuser une seconde fois.

Soyez sûre , ma chere , que sans avoir aucune espérance d'épouser le Colonel Rivers , je n'en épouserai pourtant jamais d'autre tant que mes sentimens pour lui continueront d'être ce qu'ils sont à présent.

A quoi pense Mistrifs Melmoth , en me donnant à entendre , dans sa dernière lettre , que Rivers a affecté de l'attachement pour moi par un esprit de vanité ? Elle cherche peut-être à lui enlever mon estime ; elle s'y prend mal : vous savez Isabelle , qu'il ne m'a jamais témoigné plus d'attachement qu'à une autre , & il est incapable de l'avoir fait par un motif aussi bas. L'eût-il fait , je ne l'ap-

D'EMILIE MONTAGUE. 61
prouverois pas, mais j'ai assez de foiblesse
pour me faire un plaisir de ce qui lui en
procure à lui-même, & sacrifier ma vanité
à contenter la sienne.

Adieu ! ma chere Isabelle.

Votre amie
EMILIE MONTAGUE.

LETTRE LXXIV.

A Miss MONTAGUE.

*Le 25 Février, à huit heures
du matin, en me levant.*

VOUS vous trompez vous-même, ma
chere & tendre Emilie ; vous aimez le
Colonel Rivers : c'est de l'amour le plus
fort, & non de la simple amitié. Vous
l'aimez, vous dis-je, avec toute la ten-
dresse d'une héroïne de roman. Relisez
la fin de votre lettre ; je connois l'a-
mitié & ce dont elle est capable, mais
elle n'inspire point de tels sacrifices.

Examinez votre cœur, ma bonne
amie, dites-moi le résultat de cet exa-
men. Il est de la dernière conséquence.

pour vous de connoître avec précision la nature de votre attachement pour Rivers.

Adieu ! vous aimez ; cela est aussi vrai que je suis

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LXXV.

A Miss FERMOR.

VOTRE Emilie aime : vous l'avez dit, Isabelle. Vous connoissez mieux l'état de mon cœur que je ne le connois moi-même : j'aime —. Mais, dites-moi avec la sincérité qui fait le lien de notre amitié, dites-moi si ce n'est point votre cœur qui vous a révélé le secret du mien. N'aimez-vous point aussi le plus aimable des hommes, l'objet de mon amour ? Oui, vous l'aimez, je suis perdue.

Mistress Melmoth l'accuse d'avoir de l'attachement pour une autre : & quelle autre que vous, chère Isabelle — ? Est-il au pouvoir d'une femme de le voir sans l'aimer ? Il y a mille charmes dans ses regards, dans le son de sa voix, dans ses moindres actions, dans toute sa per-

D'EMILIE MONTAGUE. 63
sonne, auxquels un cœur sensible comme
le vôtre ne peut résister.

Je vous ai vu cent fois l'écouter avec
cet air de complaisance & de ravisse-
ment—. Croyez moi, ma chere, je ne
vous saurai pas mauvais gré de l'aimer :
ce seroit une injustice de ma part, il est
fait pour charmer tous les cœurs. Et de
quoi me plaindrois-je dont vous ne pus-
siez vous plaindre à votre tour ? Quels
reproches aurois-je à vous faire ? Je ne
vous avois point dit que je l'aimois ; vous
me regardiez presque comme l'épouse
d'un autre. Dites-moi donc, je languis
de le savoir, & je crains de l'appren-
dre, n'importe, dites-le-moi, l'aimez-
vous ? vous aime-t-il ? La dernière fois
que je le vis, je lui ai trouvé une froi-
deur qui m'allarme à présent & que j'at-
tribuois alors à un autre motif. Isabelle,
mon cœur est tourmenté. Devois-je at-
tendre ce coup de la part de deux per-
sonnes qui me sont les plus cheres sur la
terre ? En vérité, ma bonne amie, c'est
plus que je ne puis souffrir ? tirez-moi
de cette cruelle incertitude. Aimez-vous ?
je ne vous en demande pas davantage.
Y a-t-il au monde un autre homme qui
puisse plaire partout où il se montre.

LETTRE LXXVI.

A Miss MONTAGUE.

ÉMILIE j'ai découvert votre secret & vous avez deviné le mien. J'aime, non pas avec autant de langueur que vous. J'aime pourtant ; me pardonneriez-vous si je vous nomme celui qui a touché mon cœur ? Et qu'ai-je besoin de vous le nommer , à vous qui croyez si obligeamment toutes les femmes amoureuses du Colonel Rivers ?

Pour vous montrer toutefois qu'il est possible que vous vous trompiez , ce n'est point Rivers , c'est le petit Fitzgérald que j'aime ; il me plait dix fois plus que votre aimable Colonel , cet homme sans égal fait pour charmer tous les cœurs. Vous m'accuserez de mauvais goût , je vous en défie , ma bonne.

Après tout je serai plus obligeante que vous. Pourquoi n'aimez-vous pas mon cher Fitzgérald ? Il est bien fait , il a de beaux yeux : que lui manque-t-il pour charmer ?

Oui , ma chère , il y a sur la terre , même dans la petite ville de Québec

D'EMILIE MONTAGUE. 65
un autre homme capable de plaire où
il se montre. En vérité, mon enfant,
s'il n'y avoit qu'un homme dans le mon-
de qui pût plaire, auriez-vous bien la
cruauté de le garder pour vous seule ?
Oh ! pour cela, Emilie, l'amour vous
fait perdre la raison.

J'aime Fitzgerald je l'aime tendre-
ment, je l'aime avec passion ; mais je
ne prétends pas que toutes les femmes
doivent l'aimer.

Avouez de bonne foi que vous êtes
une petite folle, aimante éperdue qui
ne savez ce que vous voulez. Rivers est
aimable, très aimable ; mais il est au
pouvoir d'une femme de le voir sans
languir d'amour pour lui ; vous en avez
un exemple dans votre amie. Adieu !
soyez plus sage, & me croyez toujours

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.

P. S. Voulez-vous venir vous pro-
mener ce matin sur la glace : nous
irons jusqu'à Montmorenci, &
nous dînerons dans l'île d'Orléans ?
Osez-vous bien, à-présent que vous
connoissez l'état de votre cœur, al-

ler si loin avec votre amant, dans un traineau couvert ! Ne me répondez point à cette dernière question ; parce que je fais d'avance que, sur cet article, vous n'avez que des folies à me dire.

L E T T R E L X X V I I .

A Mifs F E R M O R .

JE suis charmée, ma très-chère Isabelle que vous ne voyiez pas le Colonel Rivers avec les mêmes yeux que moi ; cependant j'en suis étonnée. Vous avez beau dire, je suis presque piquée que vous lui préféreriez un autre ; peut-être aussi voulez-vous me donner le change—. Je me tais, puisque vous savez d'avance que je n'ai que des sottises à vous dire sur cet article.

J'irai à Montmorenci ; & je me sens assez de force pour y aller en traineau couvert avec le Colonel Rivers, quoique peut-être il fût plus décent dans la conjoncture présente que Mr. Melmoth voulût bien m'accompagner. Toute à vous.

E M I L I E M O N T A G U E .

LETTRE LXXVIII.

A Miss MONTAGUE.

Vous avez raison, ma chere ; jen'y songeois pas ; il est plus décent & plus prudent que mon pere vous accompagne. J'aime beaucoup la décence & surtout la *prudence* ; j'enverrai donc prier Mademoiselle Clairaut d'être de la partie : Rivers voudra bien lui donner la place que je vous destinois. Adieu ! ma chere, soyez toujours prudente.

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LXXIX.

A Miss FERMOR.

QUE vous êtes une méchante fille, Isabelle ! J'irai avec Rivers. Votre pere accompagnera Madame Villiers qui seroit surement fâchée de n'être pas de

la partie. Mademoiselle Clairaut viendra une autre fois.

Adieu ! ma chere , ne soyez plus si agaçante.

Votre amie

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE LXXX.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 25 Février.

CEUX qui ne connoissent l'hyver du Canada que parce qu'ils ont entendu dire de la violence du froid dans ce pays-ci , doivent avoir une idée fort défavantageuse de cette saison. Elle n'est pourtant pas si désagréable qu'on se l'imagine , je vous en assure , ma chere. Il est vrai que nous avons des jours d'un froid excessif , inconcevable à qui-conque n'est pas sorti de l'Angleterre ; ces jours sont rares , & seulement au nombre d'une douzaine dans tout l'hyver encore ne se succedent-ils pas immédiatement , mais par intervalles , lorsque le vent de Nord-Ouest souffle : ce vent

qui nous vient après avoir traversé plusieurs centaines de lieues de lacs & de fleuves glacés, de bois & de montagnes couvertes de neiges, seroit insupportable, si nous n'avions pas des fourrures dont le pays abonde en assez grande quantité pour en pourvoir tous ses habitans, & avec assez de variété pour satisfaire tous les goûts.

Enveloppées dans ces dépouilles d'animaux, les belles Angloises osent défier l'hyver du Canada; & cette saison qui doit vous paroître si terrible à vous qui ne la sentez que de loin, est pour nous un temps de divertissement & de fêtes joyeuses.

Ce qui m'en plaît davantage c'est qu'ici les femmes jouent un rôle important. Il n'y en a pas une d'entre nous, pour peu qu'elle ait d'attraits, qui ne soit courtisée par une foule d'élégans qui lui demandent la grace de l'accompagner à quelque partie de plaisir, & il y a chaque jour trois ou quatre de ces parties.

Nous en avons fait une aujourd'hui, dont l'imagination la plus vive & la plus gaie auroit peine à rendre l'agrément. Nous avons été dîner à l'île d'Orléans auprès de la cascade de Montmorenci

Cette cascade n'est éloignée que d'environ neuf milles de Quebec, en traversant le bassin, mais comme on est obligé de louvoyer en hyver pour éviter non des bancs de sable, mais les inégalités de la glace, ces détours augmentent la longueur du chemin d'un peu plus d'un tiers. Vous penseriez peut-être qu'un tel voyage doit-être fort insipide, manquant de point de vue agréable & de variété dans les objets. Quel plaisir peut-il y avoir à tourner sans cesse sur une plaine immense de neige? Quel plaisir? Il y en a beaucoup, ma chere. Nous passons dans ce court espace de chemin des collines & des montagnes de glace dont l'aspect est plaisant. Le bassin de Quebec est formé par le confluent des deux rivières de Saint-Charles & de Montmorenci avec le fleuve Saint-Laurent; comme leurs eaux se congelent graduellement, la rapidité de la marée en brise les premières glaces, en emporte des morceaux énormes qui, s'accumulant les uns sur les autres, forment à la fin des rochers transparens de cristal, d'une hauteur étonnante, & d'une force à braver le choc des vagues les plus violentes.

La vue de ces montagnes de glace a quelque chose d'agréable tant par elle-même que par les circonstances qui l'accompagnent, l'azur pur & serein qui les couvre, l'éclat du soleil qui en fait briller les facettes, la variété de couleurs qui résulte de la différente réfraction de ces rayons au travers des parties transparentes de la glace, les détours qu'on est obligé de prendre & qui en offrent successivement tous les aspects, cette suite de quinze à vingt petits équipages brillans qui volent dans ce labyrinthe, se perdent dans les défilés, & puis se découvrent en montant sur le sommet de ces collines glacées, la montée même & la descente rapide dont le danger n'est qu'apparent, tout cela donne une variété d'aspects propre à tenir les yeux dans un enchantement continuel.

Votre misérable pays de brouillards a-t-il rien de comparable à la description que je viens de vous faire de nos montagnes de glace? Et quelle partie d'hiver pouvez-vous mettre en parallèle avec nos amusemens, l'agrement d'un traîneau couvert, la vivacité d'un amoureux que la scène romanesque qui l'environne rend encore plus charmant

& plus spirituel , sans parler de la belle qui est à son côté ?

On verseroit sans danger ; vous glisseriez mollement sur un lit de neige qui vous recevrait sans que vous puissiez vous faire aucun mal. Un accident de cette espece a ses agrémens : il donne occasion au cavalier qui vous accompagne de faire ses preuves de discrétion , de varier le style de sa politesse , de redoubler ses petits soins & les marques de son attention.

Mais il est plus que tems de venir à la cascade ; cependant pour ne nous point fatiguer l'une & l'autre , je remettrai , s'il vous plaît , la relation du reste de notre fête à une autre lettre qui accompagnera probablement celle-ci. j'ai appris de vous que deux lettres ordinaires valent mieux qu'une seule excessivement longue.

Toute à vous ,

ISABELLE FERMOR.



LETTRE

LETTRE LXXXI.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Silléri le 25 Février,
après midi.*

JE vous parlois ma chere de notre Petite course à Montmorenci. Où en étois-je, Lucie ? Je ne m'en souviens plus—J'en étois, je crois, à l'embouchure de la baie qui reçoit dans son sein cette merveilleuse cascade dont je vous donnai autrefois une idée superficielle, en vous rendant compte des rivières qui lui fournissent des eaux. Il s'agit aujourd'hui de vous en donner une description d'hiver.

Les montagnes de glace dont je vous ai parlé, plus charmantes & plus magnifiques à voir que difficiles & dangereuses à gravir, disparoissent environ un mille avant que d'arriver à la baie, ce n'est plus qu'une glace unie & sans inégalités sensibles.

A mesure que vous approchez de la baie, vous êtes saisi d'une frayeur res-

Seconde Part.

D

pectueuse qui croît à chaque pas que vous faites vers cette merveille de la nature, dont la beauté, les proportions, la grandeur & la magnificence sauvage surpassent tout ce que l'art peut produire, & sont plus capables que tout autre chose de nous donner une idée de la toute puissance du divin architecte qui la forma.

Le roc, le premier objet qui s'offre à la vue, est du côté de l'orient un précipice escarpé & presque perpendiculaire de la même hauteur que la cascade. Le sommet qui pend un peu en avant est couronné de pins, de sapins & d'autres arbres toujours verts, dont l'éclatante verdure est encore embellie par la neige qui les environne dans cette saison, de même que par les étincelles de lumière que jettent les petits glaçons pendants à leurs feuilles, lorsqu'ils sont frappés par les rayons du soleil. La vallée par où l'on monte, est couverte d'une infinité de petits arbrisseaux qui, ayant leurs racines dans les fentes presque imperceptibles du rocher, semblent à ceux qui les regardent d'en bas, croître & végéter dans l'air.

Le côté opposé est également haut,

D'EMILIE MONTAGUE. 75
mais plus incliné ; de distance en distance s'élèvent en forme d'amphithéâtre , sur la pente des inégalités du roc , des arbrisseaux & de grands arbres qui couvrent presque entièrement cette partie du rocher.

Cette Scene de prodiges est certainement plus magnifique à voir au commencement de l'été, lorsque les arbres sont en pleine verdure & les arbrisseaux en fleur ; lorsque la riviere grossie par les eaux que lui fournissent les vastes flancs de la montagne qui lui donne son nom , se précipite du haut de ce rocher sur une nappe immense d'eau où elle forme un torrent tumultueux dont le bruit & l'aspect sont à la fois agréables & terribles.

Le spectacle qu'elle offre en hyver a aussi ses agrémens , quoique d'un genre différent , & plus conforme à l'engourdissement universel de la nature dans cette saison.

La riviere commençant à se geler de chaque côté, son canal resserré & devenu plus étroit qu'en été , fournit moins d'eaux à la cascade ; la chute n'étant pas tout-a-fait perpendiculaire

il se forme des glaces sur les pointes saillantes du rocher , & ces glaces prennent toutes sortes de figures & de proportions singulieres.

Le torrent qui se précipitoit avec impétuosité , lorsque rien ne l'arrêtoit dans sa chute, descend à présent d'un pas lent & majestueux dans quelques endroits , dans d'autres il reste suspendu au milieu de l'air & augmente les glaçons qui l'arrêtent ; ailleurs forçant tous les obstacles il se jette avec furie dans le bassin qui le reçoit , ses eaux écumantes rejailissent au loin , les jets se gèlent & en se gelant forment de chaque côté une espece de parapet irrégulier de glace , dont la base s'élargit à mesure que la tête s'élève en pointe , pour prendre la figure d'une haute & magnifique montagne de cristal.

Je ne vous dis pas la moitié de la grandeur , des beautés , de la magnificence prodigieuse de ce spectacle. Si vous voulez en avoir une idée juste , il faut en venir jouir en personne ; qui n'a pas vu la riviere & la cascade de Montmorenci ne connoit pas la plus grande merveille de l'univers,

D'EMILIE MONTAGUE. 77

En un mot , ma chere , je suis folle de cette cascade ; je voudrois être la Déesse de ces eaux , & habiter ces grottes de cristal.

J'ai à peine la force de quitter cette scène d'enchantement pour vous dire que nous sommes entrés dans l'île d'Orléans , où nous avons dîné fort gaiement sur une table de six pieds de neige , à la chaleur du soleil quoiqu'au mois de Février dans un temps où cet astre fait à peine sentir ses rayons en Angleterre.

Fitzgerald m'a dit les plus jolies choses du monde tout le long du chemin , il m'a témoigné l'amour le plus vif ; je l'écoutois avec un ravissement délicieux.

Adieu ! Je vous ai écrit aujourd'hui deux lettres immenses. Ecrivez - moi donc plus souvent ma chere Lucie : vous êtes d'une paresse inconcevable , & moi je griffonne sans cesse.

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.

P. S. Savez-vous que votre frere a quelquefois des idées admirables. Il a rallenti le pas en revenant , il étoit plus de dix minutes derriere

D iij

tous les autres , avec sa chere Emilie. Surement , il y a eu une déclaration ; elle étoit rouge comme une écarlate lorsqu'ils sont revenus. Adieu ! je vous en dirai d'avantage une autre fois.

LETTRE LXXXII.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Le 1 Mars.

Je me trompois , Lucie : point de déclaration , pas un mot d'amour entre le Colonel & sa chere Emilie ; c'est elle qui me l'assure. Il faut pourtant qu'il se soit passé quelque chose de fort tendre entre eux , car elle rougit plus que jamais lorsqu'il lui parle , & la voix de Rivers prend alors un ton affectueux qui n'échappe pas à ma pénétration.

Il y a ici une petite Françoisse qu'on nomme Mademoiselle Clairaut , qui , parce qu'elle a un peu de teint & de la fraîcheur , prétend être aussi belle qu'Emilie & Isabelle : la petite impertinente !

Si la beauté, comme j'ose l'affurer, nous a été donnée pour plaire, celle qui plaît le plus, c'est-à-dire celle qui inspire la plus forte passion, doit passer sans contredit pour la plus belle à tous égards. C'est d'après ce principe, Lucie, que je me place assez haut dans l'échelle de la beauté. Les hommes peuvent bien *dire* de la petite Clairaut qu'elle est belle, mais leurs cœurs *sentent* que je le suis.

Il n'y a rien en général de si insipide, & de si peu intéressant, que ce qu'on appelle une beauté: je m'en rapporte au témoignage de ceux qui épousant de belles femmes, plus par vanité que par inclination, ne tardent pas à se repentir de ce choix indiscret. Je me rappelle un trait particulier en ce genre: Sir Charles Herbert, Capitaine au même régiment que mon pere, résolut d'épouser Miss Raymond qu'il n'avoit jamais vue, seulement parce qu'il avoit ouï exalter son extrême beauté, quoique pourtant elle n'eût jamais inspiré de passion réelle. Il la vit, non par ses propres yeux, mais par ceux du public: il admira ses charmes sur la foi d'autrui; & ne reconnut qu'elle n'étoit pas de son

goût que lorsqu'il fut son mari : découverte assez importante pour son bonheur , au moins à ce qu'il me semble.

J'ai vu , cependant , des beautés capables de plaire , si non par elles-mêmes au moins par ce charme invisible , par cette grace indéfinissable qui peut s'allier à la beauté quoiqu'elle en soit indépendante , & qui touche infailliblement le cœur au premier abord. Je hais une belle femme , c'est ma bête d'antipathie : n'êtes-vous pas de mon avis , ma chère ? Il me semble qu'une belle femme est une créature bien détestable. La beauté peut décorer une assemblée : elle n'est point faite pour remplir le cœur. Hélas ! il y a pourtant des hommes qui ont du goût pour le grand & le sublime en fait de beauté.

Que les hommes sont fous , ma chère ! Qu'il y en a peu qui pensent par eux-mêmes ! On trouve tous les jours des Charles Herberts. J'en ai vu quelques-uns assez foibles pour refuser d'épouser une femme qui les charmoit , parce que leurs amis ne la trouvoient pas assez belle.

Les femmes , au dessus de cette folle puérilité , se déterminent plus souvent

D'EMILIE MONTAGUE. 81
par affection que les hommes. Nous sommes cent fois plus sages que ces êtres importans , nos seigneurs & maîtres , qui semblables à des héros de théâtre , au lieu de jouer le rôle qui leur convient suivant l'inspiration de la nature , de la raison & de leur cœur , reçoivent de la main des autres un personnage qui leur est étranger.

J'aimerois mieux juger mal que de ne pas juger par moi-même.

Adieu ! Votre amie pour toujours ,]

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LXXXIII.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Quebec , le 4 Mars.

A P R E S un combat de plusieurs jours contre moi-même , je suis enfin déterminé à demander la main d'Emilie avec son cœur ; mais , avant que de me déclarer , j'irai voir les terres vacantes qui sont derriere l'établissement de Madame Des Roches , sur les bords d'une

D v

belle riviere , & si près du fleuve Saint-Laurent , qu'elles doivent moins coûter à défricher & à cultiver , que celles d'au-dessus du Lac Champlain , quoique plus au nord. Si je puis m'y établir , j'acheterai le bien que Madame Des Roches veut vendre , parce qu'en me fournissant un passage jusqu'au fleuve Saint-Laurent , il augmentera de beaucoup la valeur de mes terres.

Jel'aime , je l'adore , mais mon amour n'est point aveugle : je ne veux pas que ma tendresse pour elle la rende malheureuse , ni la réduise à une condition au-dessous de celle où elle a été élevée. Si je puis lui procurer ici un degré d'affiance tel que je le conçois possible dans mon plan , je ferai tous mes efforts pour changer l'amitié qu'elle me témoigne en un sentiment plus tendre & plus vif ; si elle m'aime , je suis sûr , en jugeant de son cœur par le mien , que le Canada ne fera point pour elle un exil : si je me suis vainement flatté , & qu'elle n'ait pour moi que de la pure amitié , Lucie , mon parti est pris , je m'embarque pour l'Angleterre , & me retire avec vous & ma mere dans notre petit bien de campagne.

Pourquoi ne pas y amener Emilie, me direz-vous ? J'ai presque honte de vous en dire la raison : le préjugé nous gouverne, & nous en subissons le joug en croyant le mépriser. Pourrois-je souffrir qu'Emilie, après avoir refusé une fortune brillante, revint en Angleterre pour y mener une vie obscure, au-dessous de sa naissance & de l'état qu'elle y eût autrefois dans la maison de son pere ?

C'est une folie, je le fais : c'est un orgueil méprisable : folie, orgueil, tant que vous voudrez, je suis esclave de ce préjugé.

Il y a des momens où je m'élève, à force de raison, au-dessus de cette vanité puérile ; bientôt, le préjugé revient, & maîtrise mon esprit en dépit de toutes mes réflexions.

Voulez-vous venir ici, ma chere ? Dites à ma mere que je lui bâtirai un palais champêtre, & que je vous formerai à toutes les deux, une petite principauté charmante.

Je fais ce petit voyage seul & sans prévenir personne, parce que je ne veux pas que l'on soupçonne mes vues ; je partirai ce soir, & faisant un détour,

pour cacher ma route , je traverserai le fleuve au-dessus de la ville.

Je n'irai pas même prendre congé à Silleri : outre que je ne ferai absent que quatre jours , Miss Fermor , votre curieuse amie , me demanderoit où je vais , & je le lui dirois par politesse.

Adieu.

Votre frere

ED. RIVERS.

LETTRE LXXXIV.

A Miss RIVERS , Clarges-Street.

Silleri , le 6 Mars.

MLUCIE , voilà encore votre frere parti , sans que l'on sache où il est allé : il a disparu sans nous dire adieu ; nous sommes piquées , je vous assure , & ce n'est pas sans raison. Où peut-il être ?

A 4 heures.

Etrange nouvelle , ma chere ! On dit que le Colonel Rivers est allé épouser Madame Des Roches , celle-là même

dont il alla voir la maison & les terres l'automne dernier. Si cela est vrai, je fais divorce avec tous les hommes, je n'en veux plus entendre parler. Sa fuite précipitée a quelque chose de particulier. Cette jeune veuve a des richesses & des attraits. S'il n'aime pas Emilie, il étoit bien cruel de lui témoigner des attentions qui ont allumé la plus violente passion dans le cœur de cette aimable fille. Non : je n'en crois rien ; le public est trop méchant. Il est vrai que Rivers n'a jamais dit à Miss Montague qu'il l'aimoit ; mais ses yeux ont parlé , & un galant homme ne doit pas plus mentir par les yeux que de toute autre manière.

Je n'ai jamais vu de confusion pareille à celle d'Emilie lorsqu'on lui a dit que Rivers étoit allé chez Madame Des Roches ; & quand elle a appris le dessein qui l'y conduisoit, j'ai vu le moment où sa folle passion alloit éclater devant toute la compagnie, si je n'avois imaginé sur le champ un prétexte pour la faire fortir de la salle avec moi ; je l'ai conduit dans son appartement où j'ai cru qu'elle alloit s'évanouir dans mes bras.

A huit heures.

J'ai congédié tout le monde, & me suis retirée seule avec Emilie. Nous avons pris le thé ensemble; son cœur étoit si ferré, elle n'a pas ouvert la bouche; à peine me répondoit-elle quand je lui parlois. Je la plains, sa pâleur m'allarme, ses pleurs coulent en abondance sur ses belles joues. Rivers, homme barbare, pouvez-vous ainsi tourmenter un ange qui vous aime? Pouvoit-il ne pas s'appercevoir d'une passion que tout le monde remarquoit?

Le 9 à dix heures.

Pas la moindre nouvelle de votre frere, pas une ligne de sa main. Il est chez Madame Des Roches, c'est tout ce que l'on sait. Mais on n'en peut douter, des Canadiens arrivés ce matin à Quebec, disent l'y avoir vu, sans parler de mariage; tant mieux! cette dernière circonstance seroit affreuse. Si c'est une simple course, pourquoi nous la cacher?

Je plains Emilie, sa situation est cruelle: elle ne dit mot, mais son silence exprime fortement sa douleur.

A douze heures.

J'ai été une heure entière tête-à-tête avec ma chere Emilie. Je n'osois lui parler dans la crainte d'aigrir sa douleur : un seul mot qui m'est échappé lui a donné occasion de m'ouvrir son cœur. La belle ame, Lucie ! » Si ce rapport » est vrai, dit-elle, je suis la plus mal- » heureuse fille qu'il y ait sur la terre , » quoiqu'après tout je n'aie pas à me » plaindre du Colonel Rivers qui ne » m'a jamais parlé que sur le ton d'un » ami. Si ma vanité, mon amour-pro- » pre & ma tendresse m'ont abusée , » c'est ma faute & non la sienne ». Avez vous jamais vu tant de raison avec tant d'amour ? ». Je souhaite qu'il épouse » Madame Des Roches, si elle peut le » rendre heureux ». Ce souhait étoit accompagné d'une émotion involontaire & de quelques larmes qui m'ont semblé contredire la générosité de ses sentimens.

Pardonnez-moi, ma chere, ce compliment peu flatteur, mais je vous avoue que je commence à perdre beaucoup de mon estime pour votre frere. Je crains que ce rapport n'ait quelque fondement : ne seroit-ce pas-là ce que

Mistress Melmoth entendoit lorsqu'elle disoit qu'il avoit de l'attachement pour une autre ? Le temps découvrira la vérité.

Si le Colonel Rivers se montre indigne de l'idée que j'en avois conçue , Lucie , je renonce à tous les hommes , & Fitzgérald aura son congé dans la minute.

Mistress Melmoth connoît mieux les hommes que nous autres filles sans expérience : elle dit qu'il affectoit de la passion pour Emilie , par un motif de vanité ; auroit-elle raison ? Conduite indigne ! L'homme qui , par vanité ou par un frivole amusement , témoigne de l'affection quand il n'en a pas , & expose par cette apparence trompeuse une honnête femme , ou même quelque femme que ce soit à concevoir une passion réelle , n'est à mes yeux qu'un vil séducteur.

Quel droit a-t-il de faire le malheur de la plus aimable fille que le ciel ait formé ? Fût-il le Monarque du monde entier , les qualités de son ame la rendroient digne de lui. Elle a sacrifié la fortune la plus éclatante à sa tendresse pour un homme qui la traite si cruellement !

D'EMILIE MONTAGUE. 89

Lucie , pardonnez la chaleur de ma lettre sur un sujet qui m'affecte extrêmement , la crainte seule de vous chagriner m'empêche d'en dire davantage. Adieu.

Votre fidelle amie.

ISABELLE FERMOR.

LET TRE LXXXV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Kamaraskas , le 12 Mars.

JE viens de faire une découverte inattendue , ma chere Lucie , qui m'a causé quelque chagrin : un sentiment naturel à tout homme bien né , m'a intéressé pour Madame Des Roches , dans une affaire où elle étoit cruellement lésée ; le zele que je lui ai témoigné dans cette occasion , la seconde visite que je lui rends , & une certaine politesse affectueuse que j'ai avec toutes les femmes , lui ont fait supposer que je l'aimois , & elle m'a témoigné avec une franchise & une délicatesse aimables , que je ne lui étois pas indifférent.

Son ingénuité m'a d'abord embarrassé : réfléchissant ensuite que les femmes regardent toujours avec complaisance un homme qui aime , quoiqu'elles ne soient pas l'objet de sa passion , parce que l'amour est un hommage qu'on rend au pouvoir du sexe , au lieu que l'indifférence annonce un cœur rebelle à son empire ; persuadé de plus que l'aveu d'une première inclination étoit tout ce qu'il y avoit de plus propre à ménager sa délicatesse , quelque sensible qu'elle pût être , je lui ai fait confidence de mon amour pour Emilie , lui permettant de croire que , si mon cœur n'eût point eu d'engagement , il eût cédé à ses charmes.

Cette confidence a été assaisonnée de tout ce que l'amitié & la politesse peuvent inspirer de tendre & de gracieux. Elle a paru émue ; après un moment de silence elle s'est remise de cette émotion , & m'a dit qu'elle étoit infiniment flattée de l'estime & de la confiance que je lui témoignois ; qu'en me faisant l'aveu de ses sentimens , elle m'avoit regardé non-seulement comme le plus aimable , mais aussi comme le plus généreux & le plus respectueux des hommes ; que s'il n'y

D'EMILIE MONTAGUE. 91
avoit point d'amour plus tendre que
l'amour né de l'amitié, elle sentoît aussi
qu'il n'y avoit point d'amitié aussi ten-
dre que celle qui succede à l'amour ;
qu'elle m'offroit cette tendre & vive
amitié, & que désormais son bonheur
dépendroit de la mienne.

Savez - vous, ma chere, que cet a-
veu m'a tellement attendri que je sens
pour Madame Des Roches une espece
d'affection que je ne puis définir ? Ce
n'est pas de l'amour, car j'aime & adore
un autre objet : c'est aussi quelque chose
de plus doux, de plus affectueux & de
plus animé que l'amitié.

Vous ne sauriez concevoir combien
sa compagnie me plaît ; elle a une con-
versation attachante, un jugement ad-
mirable, un cœur sensible, & toute sa
personne respire un air de douceur &
de vivacité dont le mélange agréable
ne manque guère de plaire aux hom-
mes. Emilie l'aimera, j'en suis sûr, je
leur ferai faire connoissance ensemble :
elle m'a promis de venir à Quebec au
printems ; je serai charmé d'avoir occa-
sion de lui marquer ma reconnoissance.

J'ai examiné les terres que je m'étois
proposé de voir : elles me plaisent ; je

crois que j'en ferai ma résidence , si Emilie consent à unir son sort au mien , espérance dont je me flatte toujours. Je lui ferai part de mes arrangemens dès que je serai de retour ; mais il faut que je reste encore ici quelques jours. Le voisinage de Madame Des Roches fera un agrément de plus pour nous ; je ne doute pas qu'Emilie ne la trouve digne de son estime & de son amitié : c'est la compagnie la plus agréable qu'elle puisse avoir.

Adieu , ma chere Lucie !

Votre frere
ED. RIVERS.

P. S. J'ai choisi le plus joli endroit du monde pour y bâtir une maison à ma mere ; n'est ce point trop me flatter que d'espérer qu'elle veuille bien venir jusqu'ici ?



LETTRE LXXXVI.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 13 Mars.

ENCORE avec Madame Des Roches ! il faut avouer, Lucie', que les apparences sont contre lui ; je ne vous dirai pourtant pas tout ce que je pense. Pauvre Emilie ! Nous disputons sans cesse l'une contre l'autre : elle persiste à faire son apologie , elle dit qu'il a droit de se marier quand & avec qui il lui plaît ; que ne lui ayant jamais fait connoître ses sentimens il peut agir comme s'il les ignoroit ; que notre tendresse pour un homme n'est point un lien qui gêne sa liberté ; en un mot elle accuse uniquement son cœur de lui avoir fait supposer mal-à-propos que leur tendresse étoit réciproque. Emilie, votre amour vous aveugle, vous êtes trop bonne ; & je soutiens moi , contre vos beaux raisonnemens , qu'il a fait tout ce qu'il falloit pour vous convaincre qu'il vous adoroit , à cela pres , qu'il ne vous a pas

fait une déclaration expresse de son amour. J'ai beau lui rappeler mille traits décisifs ; rien ne la persuade.

Elle parle de retourner en Angleterre dès que le fleuve sera navigable. Je conviens que si votre frere ne l'aime pas , elle n'a point d'autre parti à prendre. Je souhaiterois presque à présent qu'elle n'eût pas rompu avec Sir George. Elle eut goûté toutes les douceurs du mariage , à l'amour près , & je commence à croire les hommes incapables d'un sentiment si doux & si pur. Ils en prononcent le nom , mais l'intérêt & la vanité sont les seules passions qui animent leurs ames. Je déteste les hommes , sans en excepter un seul. Adieu , ma chere amie !

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LXXXVII.

Au Comte de ***.

Silléri, le 13 Mars.

Milord ,

^H JE suis très-disposé à soumettre mon sentiment au vôtre , lorsque nous pen-

sons différemment ; permettez-moi cependant de vous contredire pour cette seule fois. Je ne saurois approuver le dessein que Votre Grandeur a formé de quitter le grand monde dont vous faites depuis long - temps l'ornement , pour vous borner au cercle étroit d'un petit nombre d'amis. Ce que vous dites des inconvéniens de l'âge , ne vous regarde en aucune maniere , & rien n'est plus trompeur à cet égard qu'un registre de paroisse. Pourquoi quitter la société lorsqu'on peut en faire l'agrément ? L'esprit , la vivacité , la gaieté , & la politesse éternisent la jeunesse. Sans avoir la centieme partie des qualités qui distinguent Votre Grandeur , je me crois plus jeune que la moitié des jeunes gens avec qui je vis , uniquement , parce que j'ai plus d'enjouement & un plus ardent desir de plaire.

Ma fille , très-sensible à l'honneur de votre souvenir , est encore Isabelle Fermor ; mais il y a ici un Capitaine qui lui fait la cour. Cet homme me plaît infiniment , & je crois qu'elle ne le trouve pas moins de son goût. Je connois trop l'esprit indépendant des filles & sur-tout de la mienne , pour lui dire que j'ap-

prouve son choix ; j'attendrai qu'elle me le propose elle-même , & je ne fais même s'il ne sera pas à propos que je paroisse m'y opposer , pour achever de la déterminer. Une jeune fille trouve je ne fais quelle sorte de plaisir piquant à résister à la volonté de son pere.

A vous dire vrai , je suis un peu mécontent d'elle pour le présent : cet esprit de contradiction l'a porté à faire manquer un mariage que j'avois fort à cœur , entre la fille d'un de mes amis particuliers , la plus aimable créature que l'on puisse voir , & un Baronet d'une figure prévenante , de mœurs douces , d'un caractère aimable , & qui de plus , possède une fortune capable de compenser aux yeux de ceux qui connoissent le monde , la plupart des autres avantages , s'ils lui eussent manqué.

L'amante , après un engagement de deux ans , s'est imaginée qu'elle ne pouvoit pas être heureuse en mariage , sans être follement amoureuse de son mari , & comme elle ne trouvoit point dans son cœur cette passion romanesque pour celui à qui elle avoit promis sa main , elle a eu la délicatesse de la lui refuser. Ma chere Isabelle a eu la bonté d'entre-

tenir

D'EMILIE MONTAGUE. 97

tenir son amie dans ses visions , & l'affaire a éclaté de manière à faire dire dans le monde qu'elle avoit renoncé à une inclination de deux ans , pour se livrer de préférence à une autre plus nouvelle & plus vive.

Je vous demande pardon , Milord , de vous entretenir d'un événement qui me tient au cœur , quoique sans intérêt pour vous. J'ai trop souvent éprouvé l'indulgence de Votre Grandeur pour n'y pas compter dans cette occasion. Votre aimable philosophie vous dira qu'il y a moins de gens qui parlent ou qui écrivent pour amuser ou instruire leurs amis , que pour épancher les sentimens de leur cœur & suivre l'attrait de la passion du moment.

Je tâcherai de vous donner , dans ma première lettre , un détail aussi exact qu'il me sera possible , de l'état politique & de la religion du Canada. Il me faut pour cela prendre de meilleures informations ; ce que j'en ai vu jusques ici est trop superficiel pour vous satisfaire.

J'ai l'honneur d'être.

Milord ,

De Votre Grandeur ,

Le très-humble , &c.

GUILLAUME FERMOR.

Seconde Part.

E

LETTRE LXXXVIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Stræet.

Silleri, Lundi 16 Mars.

VOTRE frere est enfin de retour ; nous l'avons vu ; il vint hier après-midi. Emilie a une force d'esprit au-dessus de son sexe : je suis contente d'elle. Rivers entra avec son empressement accoutumé ; elle le reçut avec une dignité que j'admirai & qui le déconcerta. Elle avoit un air froid & indifférent, sans apprêt, comme si elle n'eut jamais rien senti de tendre pour le Colonel. Il ne s'y attendoit pas , & je vis que son amour-propre étoit cruellement mortifié.

J'aurois agi autrement en pareille occasion ; sans regarder Rivers j'aurois affecté de prodiguer des caresses à un autre homme pour lui faire mieux sentir combien j'étois piquée. Cette vivacité est dans mon caractère. Emilie s'est comportée avec plus de décence ; je souhaite seulement qu'elle conserve long-temps sa dignité.

D'EMILIE MONTAGUE. 99

Il faut avouer qu'il y a un raffinement subtil de coquetterie dans la conduite de votre frere ; car je ne puis douter à présent qu'il n'aime sincèrement Emilie.

Sa visite fut courte ; nous ne l'avons point vu ce matin. Il nous boudera tant qu'il voudra , je me flatte que nous ne ferons pas les premieres démarches.

A six heures du soir.

Rivers est venu dîner avec nous ; il y avoit compagnie : nous avons été fort sérieuses, sans affectation pourtant. Après le dîner, il a demandé un moment d'entretien, que nous lui avons refusé, comme de raison ; mais ce refus a été accompagné d'un air si timide que je crains qu'il n'ait été suivi de remords. Il vient de retourner à Quebec. Emilie s'est retirée dans son appartement : elle se dit indisposée. Hélas ! oui, son cœur est bien malade.

A six heures & demie.

Elle est folle , Lucie ; je viens de la trouver à sa fenêtre , fondant en larmes,

& suivant des yeux la voiture de Rivers. Elle m'a regardée d'un air — en un mot, ma chère, la pauvre fille a oublié toutes ses résolutions, son courage s'est évanoui; c'est un modèle de la faiblesse & de la folie de notre sexe. Son amour, contraint pendant quelques instans, est plus vif & plus violent que jamais. Elle avoit entrepris une tâche au-dessus de ses forces. Son ressentiment étoit une tendresse déguisée qui a repris sa première forme.

Je suis fâchée de voir qu'il n'y ait que moi de femme sensée dans le monde.

Après dix heures.

Notre amante est un peu tranquille. J'ai loué les transports de sa passion; elle les a condamnés. Elle est de mauvaise humeur contre moi, & en colère contre elle-même; elle dit qu'elle a agi d'une manière indigne d'elle; elle s'accuse de caprice, d'artifice & de cruauté; elle voudroit avoir vu son amant & lui avoir parlé, sinon tête-à-tête, au moins avec moi seulement; elle dit qu'ayant lieu d'être surpris d'une réception si incompatible avec une véritable amitié,

il avoit raison de demander un moment d'explication ; que son ami (& pourquoi pas l'ami de Madame Des Roches ?) le meilleur & le plus tendre des hommes , est incapable d'une démarche qui démente ce caractère , qu'elle devoit rejeter des soupçons qui l'outragent , & que le comble de l'opprobre pour elle est de lui avoir témoigné par sa froideur qu'elle y avoit prêté l'oreille ; en un mot qu'avec la meilleure intention du monde , je l'avois rendue malheureuse pour le reste de ses jours , en lui faisant perdre l'amitié de Rivers dont elle croit que sa conduite hautaine & dédaigneuse l'a privée sans retour.

Voyez-vous, Lucie ; c'est moi qui suis la plus coupable dans cette affaire : oh ! si jamais je me mêle des querelles des amans —.

Je suis sûre qu'elle étoit dix fois plus indignée contre lui que moi-même ; mais qu'ils s'arrangent ; c'est s'intéresser trop vivement pour ses amis : cette leçon ralentira mon zèle.

Adieu jusqu'à demain.

Votre fidelle

Is. FERMOR.

P. S. Si jamais Fitzgérald s'avise d'aller voir une veuve jeune, riche & belle, sans ma permission, & d'y passer dix jours entiers tête-à-tête à la campagne —.

Ciel ! mon pere ! je cache vite ma lettre, bon soir, Lucie.

LETTRE LXXXIX.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 16 Mars.

CE qui vient de m'arriver, ma chère Lucie, est pour moi l'énigme la plus inexplicable. Je quitte Madame Des Roches, le cœur plein de la plus vive impatience ; l'amour me donne des ailes, je vole à Silleri, j'approche d'Emilie ; elle me reçoit avec une froideur dédaigneuse dont je ne la croyois pas capable, & qui m'a glacé d'effroi.

J'y retourne aujourd'hui : même accueil. On m'évite, on refuse de me parler, ciel ! M'apercevant que ma pré-

sence lui faisoit de la peine, j'ai abrégé ma visite, bien résolu de ne pas remettre les pieds à Silleri sans une invitation en forme du Capitaine Fermor.

Je puis souffrir tout au monde plutôt que la perte de son affection. Je n'avois d'âme que pour elle : tout sembloit me dire que je lui étois cher. Le caprice peut-il trouver place dans un cœur qui est le siège de toutes les vertus ?

Il faut qu'on m'ait noirci dans son esprit : ce changement subit doit avoir une cause. Attendons jusqu'à demain ; si je n'apprends rien de nouveau, je lui écrirai pour lui demander un éclaircissement par lettre, puisqu'elle me refuse une explication verbale : cependant je ne lui demandois qu'un moment d'entretien.

Le Mardi 17 Mars.

Point de nouvelles de Silleri : silence cruel ! On m'a fait inviter à une partie sur la glace, j'ai accepté, n'ayant rien de mieux à faire : cet amusement fera diversion à mon inquiétude.

J'accompagnerai Mademoiselle Clairault ; c'est la plus jolie Françoisse que nous ayons ici, mais je ne cours au-

cun risque, mes yeux ne voyent rien
de beau, rien d'aimable qu'Emilie.

Adieu !

Votre frere

ED. RIVERS.

LETTRE XC.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le Mercredi au matin.

LA pauvre Emilie est destinée à avoir de continuelles mortifications : nous nous promenâmes hier en carriole avec Fitzgerald & mon pere ; en revenant nous rencontrâmes votre frere avec Mademoiselle Clairaut ; Emilie pâle, tremblante, déconcertée, eut à peine assez de présence d'esprit pour rendre le salut à Rivers. Jamais je n'ai vu de fille si amoureuse : qu'elle est changée depuis une quinzaine !

A deux heures.

Une lettre de Mistress Melmoth : je vous en envoie la copie.

Adieu ! Toute à vous,

IS. FERMOR.

LETTRE XCI.

A Miss MONTAGUE, à Silleri.

Montréal, le 15 Mars.

SI vous n'avez pas absolument résolu votre perte, ma chere Emilie, il est encore temps de réparer la démarche imprudente que vous avez faite.

Sir George, dont la bonté est sans exemple, vous regrette sincerement, & c'est avec son agrément, ainsi qu'à la sollicitation de M. Melmoth que je vous écris avant qu'il parte de Montréal, pour vous offrir de nouveau sa main que vous avez refusée d'une maniere si mortifiante pour la vanité, & si sensible à l'amour.

Il vous donne encore la quinzaine pour vous déterminer : si vous persistez dans votre refus, il s'embarquera pour l'Angleterre & vous ne le reverrez plus.

Soyez sûre ma chere, que celui pour qui vous avez renoncé follement à un mariage avantageux, est si éloigné de répondre à votre affection, qu'il est à

E v

ce moment sur le point d'en épouser une autre. Vous n'ignorez pas de qui je veux parler, ce n'est plus un mystère, Madame Des Roches ; une de ses proches parentes m'a assuré qu'il y avoit des promesses faites entre eux. En vérité, ma chère, comment vous êtes-vous imaginée qu'il pût songer à une personne dont la fortune est aussi modique que la sienne. Les hommes, Miss Montague, ne sont pas des êtres aussi romanesques qu'on se le figure à votre âge : vous ne trouverez pas beaucoup de Sir George Clayton.

Je vous prie instamment de me faire une réponse telle que la mérite l'importance de la proposition que je vous renouvelle, & plus encore l'amour généreux & désintéressé de Sir George.

Je suis, ma très-chère Emilie,

Votre affectionnée amie
E. MELMOTH.



L E T T R E X C I I .

A MISTRESS MELMOTH , à Montréal.

Silléri, le 19 Mars.

EST-il possible, ma chere Dame, qu'après les protestations les plus expresses de ma part, vous attribuiez ma conduite envers Sir George, à un autre motif qu'à la pleine conviction où je suis que je n'ai point pour lui cette tendre affection, ni cette vivacité de goût pour sa société, qui peuvent seules assurer notre bonheur à l'un & à l'autre. Je suis fâchée que vous ne me rendiez pas la justice qui m'est due ; mais c'est un bonheur pour moi d'avoir connu la vraie situation de mon cœur, avant qu'il fût trop tard d'y remédier. Cette découverte a fait mon malheur pendant quelques mois ; & quoique je ne fusse encore que promise à Sir George, je souffrois cruellement de me sentir une plus forte inclination pour un autre que pour lui : que seroit-ce si je lui étois attachée par un lien aussi sacré que celui

E vj

du mariage ? Quel sort affreux seroit le nôtre, si, le cœur plein d'un autre amour, la crainte, la décence & un faux point d'honneur m'eussent portée à remplir des engagemens auxquels je consentis par pure complaisance pour ma famille, & que je tardai trop longtems à rompre, retenue par une fausse idée des bien-séances & par une crainte puérile de la critique du public.

Les mêmes raisons subsistent, Madame, elles sont même plus fortes qu'auparavant, parce que je suis chaque jour plus convaincue du mérite de celui que mon cœur préfère malgré moi à Sir George; cette disposition rend le parti que vous me proposez plus impossible que jamais.

Je n'en suis pas moins sensible à votre zèle & à celui de Mr. Melmoth; tout déplacé qu'il me paroît, il marque l'intention que vous avez de m'obliger. Je remercie pareillement Sir George d'une offre qu'il ne m'eût probablement pas faite de lui-même dans sa situation présente, sans les sollicitations de Mr. Melmoth dont il peut bien croire que je suis instruite, & sans la persuasion que mes sentimens pour lui ont changé. Assurez-le de mon estime, je vous prie;

D'EMILIE MONTAGUE. 109
il n'est pas en mon pouvoir de l'aimer.

Le Colonel Rivers ne m'ayant jamais témoigné que de l'amitié, j'aurois tort de désapprouver son mariage, vrai ou supposé. Au contraire, je dois en qualité de son amie le féliciter d'un parti qu'on dit être avantageux.

Pour prévenir toute importunité ultérieure, qui me feroit d'autant plus de peine, qu'elle dérogeroit à la noblesse des sentimens de Sir George dont l'honneur m'est toujours cher, quoiqu'obligée de lui refuser une main qu'il ne voudroit pas accepter sans mon cœur; je vous déclare que, sans avoir aucun espoir d'être unie au Colonel Rivers, je n'en épouserai jamais d'autre.

Dussé-je ne le revoir jamais, ou le voir entre les bras d'une autre, ma tendresse pour lui, aussi innocente que vive, sera éternelle : les avantages de la fortune, des trésors, une couronne, ne me feroient pas renoncer au plaisir délicieux de l'aimer, quand je ne devrois pas en attendre de retour.

Voilà mes sentimens, le temps ne les changera point; je vous prie de les rendre à Sire George. Je ne profite point du délai qu'il m'offre, ne voulant pas

le laisser un moment dans l'incertitude sur une résolution qui , à en juger par cette dernière démarche , intéresse sa tranquillité.

Dites-lui qu'il m'oublie ; je l'en conjure moi-même. Qu'il entre dans les vues de *Mistress Clayton* , elles le rendront plus heureux qu'une union forcée avec une personne qui n'a pas de plus grand mérite que la délicatesse qui l'oblige à le refuser.

Je suis , Madame ,

Votre affectionnée &c.

EMILIE MONTAGUE.



LETTRE XCIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Silleri , le Jeudi.

VOTRE frere dîne ici aujourd'hui , mon pere l'a fait inviter ; je crains que nous ne soyons pas bonne compagnie ensemble. Au plus il y aura de la langueur , sans enjouement.

Emilie est dans ce moment un excellent modele pour une statue d'une tendre mélancolie. Sa colere est passée, il n'en reste aucune trace ; il n'y a plus que du chagrin , mais le plus beau chagrin qu'il soit possible de voir ; elle est désolée d'avoir offensé son bien-aimé.

Je perds patience ; ce regard touchant , si flatteur pour Rivers , me dépite. Quoi ! flatter ainsi la vanité d'un homme ! J'aimerois mieux —.

Je voulois l'engager à lui témoigner cette fois un peu moins de froideur , qu'à la dernière entrevue par exemple , de la dignité sans hauteur , de la réserve sans dédain ; mais elle a

un air si doux , si tendre , je dirois presque humble & suppliant. Je rougis de la folie de mon sexe. Oh ! si je pouvois lui inspirer aujourd'hui un peu de cet esprit qui m'anime ! Hélas ! c'est une timide colombe dont il n'y a pas moyen de rien faire.

A onze heures.

Mon berger est tendre , mon cœur est charmé en sa présence. Que les femmes sont folles , ma chere Lucie ! Rivers lui prend la main , paroît inquiet de sa santé , adoucit le ton de sa voix , la regarde d'un œil languissant , & sans un mot d'explication , tout est oublié dans l'instant.

Bon soir , ma chere amie ! bonne nuit !

ISABELLE FERMOR.

Ciel ! il est dans ma chambre , il m'a suivie. (*Un moment , Rivers.*) Quelle hardiesse , quelle confiance ! Ces hommes modestes osent cent fois plus que nos jeunes étourdis. Je crois , en vérité ! qu'il a des desseins ; voici un moment critique ; Lucie , c'est une tentation bien séduisante que celle d'enlever un amant

D'ÉMILIE MONTAGUE. 113
à son amie. Voyons ce qu'il a à me
dire.

A minuit.

Le cher homme est parti : tout est éclairci. Il vouloit absolument que je lui disse les raisons de l'accueil glaçant qu'on lui a fait ; je n'aurois pu le satisfaire sans trahir le secret de ma chere Emilie , & je n'avois garde de lui conter tout ce qui s'est passé dans son pauvre petit cœur tendre & foible : quel sujet de triomphe pour lui !

Tout ce que je lui ai dit , c'est que nous étions un peu piquées qu'il eût fait une si longue absence , sans prendre congé & sans nous donner de ses nouvelles ; & que nous commencions à être jalouses de son extrême *amitié* pour Madame des Roches. J'ai appuyé sur ce mot d'*amitié* avec un air de malice & de mystère qu'il n'a pas relevé.

Son apologie a été courte , décente & valable : vains soupçons ! L'infidélité n'avoit aucune part à la visite qu'il a rendue à cette veuve ; peut être un petit grain de coquetterie : je n'en jurerois pas. Du reste je lui pardonne. Nous avions tort de nous allarmer.

Il aime véritablement Emilie , ce qui est un grand mérite auprès de moi. Quel dommage qu'ils n'aient pas plus de fortune ! Maudit argent ! cette circonstance rend leur union presque impossible.

Ma colere est passée : je dormirai plus tranquillement. Pour Emilie , la joie de son cœur brille dans ses yeux : ce n'est plus cet air de désolation & de langueur qu'elle avoit ce matin ; mais un ravissement , des transports. Que cet air de contentement lui donne de graces ! L'amour est la parure la plus avantageuse pour une femme.

Après tout , Rivers est aimable : il a des yeux ! Lucie — graces au ciel , il n'en a point dirigé les traits sur mon ame.

Adieu ! je vais tâcher de dormir.

Votre amie.

ISABELLE FERMOR.



LETTRE XCIV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 20 Mars.

LA froideur d'Emilie dont je me plaignois si amèrement, ma chere Lucie, n'avoit rien que de flatteur pour moi. Si ce n'étoit pas de la jalousie, c'étoit au moins une délicatesse d'affection qui lui ressemble extrêmement.

Jamais elle ne me parut si aimable qu'hier, jamais elle ne montra tant de graces. Je l'abordai avec cette confiance modeste que donne l'innocence; son regard touchant, mêlé d'une langueur attendrissante, fit sur moi une impression qu'il m'est impossible de vous rendre au naturel. Quel homme eût pu la voir sans être ému? Que ne devoit donc pas sentir un amant?

Après quelques momens d'entretien, j'eus le plaisir de voir cette langueur se transformer graduellement en un enjouement vif & animé, dont j'eus la vanité de me croire la cause. Mes yeux

lui avoient dit tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur , les siens me dirent qu'elle avoit compris leur langage. Nous étions dans l'embrasure d'une fenêtre à quelque distance du reste de la compagnie ; je saisis cette occasion de lui témoigner combien j'étois mortifié de l'avoir offensée , contre mon intention : elle rougit , baissa la vue , puis leva sur moi des yeux animés par la tendresse , rencontra les miens & soupira : je pris sa main , elle la retira doucement ; un sourire , le sourire des Graces , me dit qu'elle me pardonnoit.

Quel moment délicieux ! mon ame étoit abîmée dans l'extase du plaisir : qu'il me fut difficile de réprimer mes transports ! Je n'avois pas encore éprouvé jusqu'alors la force de l'amour ; tout ce que j'avois senti pour elle auparavant n'étoit que froideur en comparaison de cette douce chaleur de sentiment dont je fus pénétré dans cet heureux instant.

Elle m'est cent fois plus chère que la vie : non , Lucie , je ne puis plus vivre sans elle.

Je voulus , avant que de quitter Sil-
leri , avoir un entretien avec Miss Fer-
mor au sujet de l'accueil que m'avoit

D'EMILIE MONTAGUE. 117
fait Emilie ; elle ne s'expliqua pas clairement ; mais elle m'en dit assez pour me convaincre que la haine n'avoit aucune part à son ressentiment.

J'y retournerai après midi : chaque heure passée loin d'elle est perdue pour moi.

Si je pouvois trouver une occasion favorable de lui dire que le bonheur de ma vie dépend de son amour !

Il est probable que mon sort sera décidé avant que je vous écrive une autre lettre, peut-être avant que celle-ci parte. Malgré que je ne sois pas sans espérance, l'amour me rend timide ; je desirer & redoute le moment où je dois lui déclarer mes sentimens. Si pourtant sa douceur naïve m'avoit trompé — non ; pourquoi chercher à me tourmenter.

Adieu !

Votre frere

ED. RIVERS.



L E T T R E X C V.

A Miss R I V E R S , Clarges - Street.

Silleri , le 20 Mars.

J'E disois à Fitzgérald que j'étois jalouse de ses petits soins pour Emilie qu'il n'a presque pas quittée ces dix derniers jours. Il a eu la simplicité de croire que je parlois sérieusement , a commencé son apologie , m'a exposé la nature de son attachement & le motif de ses attentions pour elle , disant qu'il n'avoit pu la voir souffrir sans être ému de la plus tendre compassion.

Je l'ai laissé haranguer pendant six minutes , puis l'arrêtant au milieu de son discours , j'ai pris un air & un ton poétique & chanté ces deux vers ,

*Je plains la charmante Emilie ,
Mais pour Isabelle je meurs.*

Il a fouri , m'a baisé la main , m'a dit qu'il m'adoroit & que je l'avois deviné ; il auroit poursuivi sur ce ton , & j'allois

D'EMILIE MONTAGUE. 119.
essuyer un déluge de propos tendres & amoureux , lorsque j'ai aperçu le charmant Colonel sur le côté de la montagne ; j'ai volé à sa rencontre & laissé mon amant finir seul la conversation.

A midi.

Je l'aurois juré ; & c'étoit mon intention ; Fitzgérald a fait mauvaise mine à votre frere ; c'étoit de moi qu'il vouloit se plaindre , & de ma fuite précipitée au milieu de la plus tendre déclaration. Je suis la plus heureuse des femmes ; qu'il y a de plaisir à tourmenter un homme que l'on aime , sur-tout lorsqu'il a autant de mérite que Fitzgérald , autrement il n'en vaudroit pas la peine. Il boude , il a tort , je le lui rendrai au centuple , & nous verrons qui cessera le premier de bouder.

A huit heures du soir.

Quel jour délicieux ! il y en a eu peu d'aussi agréables pour moi. Fitzgérald avoit mis dans sa petite tête de me rendre jalouse d'un certaine petite Francoise , femme d'une Croix-de-Saint-Louis , pour qui je fais qu'il n'a rien moins que de l'affection. Sûre de mon

fait, j'avois beau jeu contre lui & j'ai profité de tout mon avantage : il étoit si piqué, que pour peu il seroit allé se pendre. Votre frere passe ici la soirée, & j'ai coutume de retenir ceux qui me viennent faire la cour, non par cérémonie, mais par amitié, & toute la journée. Mon cher-amant étoit retenu comme les autres, mais je lui ai dit qu'il ne pouvoit pas décemment se dispenser de conduire Madame la Brosse à Quebec, il m'a regardée avec un air de dépit dont j'ai triomphé, & a donné la main à cette Dame pour monter en voiture.

Je lui apprendrai à faire le coquet ; il s'est fort bien adressé. Qu il poursuive sa conquête, l'occasion est belle & il ne sauroit l'éviter, Mr. la Brosse étant à Montréal. Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est de savoir qu'il déteste cette femme, & qu'il va s'ennuyer à mort pour avoir voulu me chagriner.

Emilie m'appelle pour faire sa partie. Adieu, ma chere Lucie ! adieu. Si vous rencontrez quelqu'un de ces petits amoureux, qui s'avise de faire le coquet, prenez de moi, ma chere, à le traiter comme il le mérite. Je suis

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE

LETTRE XCVI.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres, le 3 Janvier.

JE n'ai que le temps de vous dire, mon cher Edouard, que sans votre permission & malgré tous vos bons avis, votre aimable sœur a consenti ce matin à me donner sa main. Je suis le plus heureux mortel de l'univers, demain je posséderai tous les dons de l'esprit & de la beauté réunis en une seule personne.

Vous devez regarder cette lettre comme la plus forte preuve d'amitié que je vous aie donné, ou que je puisse jamais vous donner : & je dois vous aimer avec l'affection la plus vive en considérant qu'il n'y a pas sur la terre un homme égal à vous. Peut-être aussi devez-vous ce sentiment au bonheur que vous avez d'être le frère de la belle & charmante Lucie, le chef-d'œuvre des Graces, dont les charmes ont plus fait en un mois pour ma conversion,

Seconde Part.

F.

que sept ans de vos sermons. Adieu ! je
vais voir mon trésor & ma vie.

Votre ami

JEAN TEMPLE.

LETTRE XCVII.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres le 23 Janvier.

VOUS ne connoissiez pas le cœur des femmes, mon cher frere, lorsque vous me conseilliez avec tant d'instance de voir rarement Mr. Temple. Vous craigniez que je ne l'aimasse ; & peut-être qu'avec tout son mérite, il ne m'eut pas charmée sans vos conseils trop prudents.

Rien n'excite plus la curiosité naturelle à notre sexe que l'idée qu'on se forme de ces hommes formidables qu'une femme ne sauroit voir sans danger ; comme on les voit de loin , on a de la peine à s'imaginer qu'ils soient aussi terribles qu'on les peint. Un de ces hommes se présente , notre petit cœur pal-

pité de peur à son aspect ; il est doux , attentif , respectueux ; nous sommes agréablement surprises de cet air modeste & réservé , nous accusons le public d'injustice & de malignité ; il nous flatte , ses caresses plaisent ; notre petit cœur palpite encore , mais il n'a plus de peur.

En un mot , mon cher frere , si vous voulez rendre service à un ami auprès de nous , peignez-le nous comme l'homme le plus dangereux de son sexe : cette idée nous met hors d'état de lui résister ; en nous persuadant que toute résistance seroit vaine , nous perdons courage , & nos bonnes résolutions s'évanouissent à la vue de l'ennemi.

Je ne suis pourtant pas sûre que ce soit là ce qui m'a fait trouver Mr. Temple le plus aimable des hommes ; ce qu'il y a de certain , c'est que je l'aime de l'amour le plus vif , & je suis convaincue , malgré tout ce que vous pouvez dire , qu'il mérite ma tendresse.

Vous vous croyez , vous autres hommes , extrêmement sages & pénétrants ; mais croyez , mon cher frere , qu'avec votre prudence exquise & raffinée , vous vous connoissez beaucoup moins les uns

les autres, que nous ne vous connoissons. Je veux qu'en quatre semaines Mr. Temple soit aussi doux, aussi traitable qu'un animal domestique, aussi apprivoisé que vous pouvez l'être vous & votre Emilie.

Je ne pense pas que vous soyez fâché d'apprendre que votre sœur épouse un aussi galant homme : un homme de mérite que l'on aime & dont on se croit aimée ne se refuse point, indépendamment de la fortune qui flatte toujours la vanité, car un carrosse à six chevaux n'est point à mépriser. Si cependant ce mariage vous déplaçoit, je vous dirois pour excuse que sentant le progrès qu'il faisoit chaque jour sur mon cœur, & me le peignant aussi dangereux que vous me l'avez dit, j'ai cru que le parti le meilleur & le plus sûr étoit de l'épouser, dans la crainte d'être grondée de vous.

Adieu !

Votre affectionnée

LUCIE RIVERS,

P. S. Observez que maman avoit donné son agrément à Mr. Temple, & que je l'ai reçu de sa main. Il s'est

D'ÉMILIE MONTAGUE. 125
conduit comme un ange avec *Mistress*
Rivers ; mais je ne veux pas lui ôter le
plaisir de vous mander lui-même tou-
tes ces particularités avec l'histoire
de nos amours. Ma mere demeurera
avec nous : elle nous l'a promis.
Nous allons aujourd'hui à *Richemond*, où nous comptons nous bien
amuser. La partie est nombreuse,
tout le monde est prêt à partir : nous
n'attendons plus que *Mr. Temple*.

Avec toute ma résolution , je trem-
ble quand je pense que demain un *oui*
déterminera le bonheur ou le mal-
heur de ma vie. Adieu, mon très-
cher frere.



L E T T R E X C V I I I .

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 21 Mars.

SI j'étois sûr de votre conversion, mon cher Temple, j'applaudirois de tout mon cœur à votre mariage avec ma sœur, je l'en féliciterois, je le regarderois comme un événement également heureux pour vous, pour elle & pour moi ; mais je crains que cette union précipitée ne soit l'effet d'un accès subit de passion, plutôt que d'une estime réfléchie & d'une tendre confiance ; s'il est ainsi, un repentir mutuel fera l'unique fruit d'un lien qui doit faire le bonheur des hommes sur la terre.

Lucie est ma sœur, & ce titre ne m'empêchera pas de lui rendre justice : c'est une des belles personnes que j'aie vues ; elle a un mérite supérieur à celui là, les qualités de l'esprit & du cœur. Elle a aussi une extrême sensibilité qui m'allarme pour elle, parce que je fais qu'avec tant de charmes il lui est encore impossible, ou presque impossible de

fixer un cœur aussi volage que le vôtre.

Mes soupçons ne sont-ils pas trop justes mon cher ami, lorsque je vous suppose des vues un peu différentes de celles qu'il convient d'avoir dans une union aussi sacrée ? N'avez-vous pas cherché une maîtresse aimable, plutôt qu'une fidèle amie, une compagne agréable & une tendre confidente.

Je ne veux pourtant point anticiper un mal que je desirais être purement imaginaire : si le mérite peut fixer votre inconstance, Lucie la fixera.

J'attends avec une grande impatience la confirmation d'un événement qui intéresse le bonheur de ma vie en intéressant le vôtre & celui de ma sœur.

Si Lucie est à vous, connoissez bien le trésor que vous possédez, il est capable d'assurer la félicité de vos jours. Mon cher Temple, je crains seulement que cette misérable habitude de galanterie n'ait gâté votre âme, car je n'en connois point que la nature ait remplie de plus nobles sentimens, & il n'est point d'homme sur la terre que j'aime & estime autant que vous.

Adieu ! Tout à vous , Votre ami

ED. RIVERS.

Fiv

L E T T R E X C I X.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec , le 23 Mars.

J'AI reçu votre seconde lettre , mon cher Temple , avec la nouvelle de votre mariage.

Quel bonheur pour moi de voir l'ami le plus cher à mon cœur uni à une sœur que j'idolâtre , si la connoissance que j'ai du caractère de l'un & de l'autre ne me faisoit trembler pour les suites de cette union.

Lucie est la sensibilité même , & elle vous aime avec passion : qu'il lui sera difficile de vous inspirer un amour semblable au sien ! Comment vous deshabituerez de cette inconstance qui dans vous est presque devenue une seconde nature ?

Lucie méritera votre estime & votre amitié : vous ne pourrez les lui refuser ; mais en mariage l'estime & l'amitié languissent si elles n'ont la vivacité de l'amour. Sa beauté , son enjouement , ses graces & son esprit , vous inspireront

un sentiment plus tendre ; oui , mon cher ami ; mais ferez-vous toujours assez en garde contre les faillies d'un cœur libertin pour ne lui permettre aucun amour passager ?

Je ne vous dis point que le bonheur est incompatible avec une vie remplie d'intrigues galantes : vous devez l'avoir éprouvé : vous savez par expérience combien la jouissance de la beauté est imparfaite , quand on ne possède pas le cœur. Le plaisir que suit le remord est-il un plaisir réel , un plaisir pur ? Et un homme , pour peu qu'il ne soit pas tout-à-fait inhumain , ne doit-il point être troublé , même dans les transports de sa passion , par la pensée qu'il lui sacrifie l'innocence & l'honneur de celle qu'il séduit , biens cent fois plus précieux que la vie ?

Le mariage est sans contredit celui de tous les engagements de la vie qui offre une plus belle perspective de bonheur. Sans amour on n'est point heureux : l'amour est l'ame de notre ame : un cœur qui n'aime point est le plus malheureux des êtres. J'entends par l'amour , cette amitié tendre & vive , cette sensation mixte que ne connoissent point les ames :

livrées au libertinage. Mon aimable sœur est bien capable de faire naître ce sentiment pur dans un cœur naturellement vertueux , quoiqu'esclave pour le moment d'un vain & frivole attachement , & j'espère , mon cher Temple , qu'elle achèvera votre conversion.

J'aurai le plaisir de vous voir reprendre votre goût naturel pour les plaisirs décens qui conviennent à la dignité de notre être , pour les tranquilles délices de la vie domestique , le doux charme de la société , le commerce de vos amis , la conversation d'une compagne chérie , les tendres caresses de l'enfance , & le tendre sourire d'un amour véritable.

Votre générosité est telle que je l'attendois de mon ami ; & pour vous montrer combien je la crois sincère , je ne me fais aucun scrupule d'en profiter , persuadé que c'est vous donner une marque de mon estime : je fais passer en Amérique l'argent que je destinois à ma sœur ; il me sera ici d'un grand avantage pour améliorer mon établissement , & je veux vous laisser le plaisir de convaincre Lucie de votre parfait désintéressement. D'ailleurs , ce seroit une bagatelle pour vous , & c'est un trésor pour moi.

Je suis plus délicat pour ce qui regarde ma mere : non , mon ami , je ne consentirai jamais à reprendre le bien que j'ai cédé à *Mistress Rivers* ; Je vous estime infiniment , mais je ne permettrai pas qu'elle dépende de personne , pas même de vous. Qu'elle vous aille voir tant qu'elle voudra , mais je la prie en grace de garder sa maison en ville , & de continuer à vivre à tous égards sur le pied auquel elle est accoutumée.

Quant au bien modique de *Lucie* , comme il n'est pas digne de vous être offert , je suppose qu'elle le mettra en bijoux. J'aime à voir la beauté ornée ; & deux mille livres sterling , avec ce que vous lui avez déjà donné , la mettront de pair , pour cet objet , avec la femme d'un millionnaire.

Votre mariage leve le plus grand obstacle qui s'opposoit au mien. Tant que *Lucie* eût resté fille , je n'aurois point disposé de l'argent que je lui avois destiné , & cette somme me met en état de me fixer ici avantageusement. Tout ce qui me reste à faire à présent , c'est de consulter l'oracle de mon cœur , de demander à *Emilie* si son amitié pour moi est assez forte pour la porter à renoncer

à tout espoir de retourner en Angleterre.

C'est ce que je vais faire d'abord , & je vous en dirai des nouvelles dans quelques jours. Si je ne réussis pas , je renonce à tous mes projets , & je m'embarque sur le premier vaisseau.

Faites agréer mes tendres vœux à ma mere & à ma sœur. Je vous le répète , mon cher Temple , connoissez le trésor que vous possédez & vous ferez heureux.

Adieu.

Votre ami

ED. RIVERS.

LETTRE C.

Au Comte de * * *

Silleri, le 24 Mars.

Milord ,

RIEN n'est plus juste que l'observation de Votre Grandeur : elle me plaît d'autant plus qu'elle s'accorde parfaitement avec ce que j'avois l'honneur de vous dire dans ma dernière lettre , tou-

chant la résolution que vous aviez prise de quitter un monde dont vous êtes l'ornement & l'exemple. Ce seroit une in-conséquence, une cruauté, je dirois presque une injustice.

Les ames honnêtes & vertueuses, comme Votre Grandeur le remarque fort sensément, sont en général trop concentrées en elles-mêmes pour que leur exemple soit d'une grande utilité au public ; les méchans au contraire sont trop répandus & trop en vue, ils se présentent toujours sur le devant du tableau, pour se faire observer.

Delà, les hommes ne voyant que des caractères vicieux sont portés à admettre un préjugé aussi dangereux qu'il est faux, savoir que le vice est naturel au cœur humain, & que la vertu est un être chimérique : préjugé fatal dont les conséquences sont terribles, puis qu'il tend à endurcir nos cœurs & à détruire en nous cette confiance mutuelle si nécessaire pour empêcher les liens de la société de se relacher, & sans laquelle l'homme est le plus féroce des animaux.

Si tous les caractères vertueux, polis, comme le vôtre, Milord, par les graces de l'urbanité & la connoissance du

monde , se montroient au grand jour dans la société, nous verrions le vice fuir à leur aspect. J'ai assez bonne opinion de l'humanité pour croire que , si les honnêtes gens étoient aussi empressés à se produire que les méchans , ils les surpasseroient en nombre , & l'on verroit la nature humaine de son beau côté.

La vertu est trop aimable pour se cacher dans la solitude : le monde est le théâtre qui lui convient. Elle est douce , aimable , indulgente : elle n'a qu'à se montrer pour charmer. Elle plaît par elle-même , elle peut plaire encore davantage lorsqu'elle est accompagnée de cette politesse capable de donner des attraits au vice même , de cette politesse qui humanise la grandeur , éloigne toute idée d'inégalité , & ajoute au bonheur dont on jouit dans la société , le sentiment de celui qu'y goûtent les autres.

On m'interrompt , & je suis obligé , malgré moi , de remettre à une autre fois ce que j'avois à dire à Votre Grandeur.

J'ai l'honneur d'être ,
Milord , de Votre Grandeur ,
Le très humble , &c.
GUILLAUME FERMOR.

LETTRE CI.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 25 Mars.

VOTRE frere, ma chere Lucie, vient de me communiquer la nouvelle de votre mariage : je vous félicite de toute mon âme : je suis heureuse si vous l'êtes. Je connois Temple : il joint aux agrémens de la figure, de l'esprit, de la vivacité, un enjouement aimable, & tout ce qu'il faut pour entretenir dans le cœur d'une femme, cette tendre & douce agitation propre à se concilier pour toujours son affection.

Il a précisément autant de coquetterie qu'il en faut, selon moi, pour empêcher que le mariage ne dégénere à la longue en une espece d'existence léthargique : état absolument insupportable à des esprits aussi éveillés que le vôtre & le mien.

Il a aussi une jolie fortune, même plus que jolie, & je tiens que c'est un fort bon ingrédient en ménage. En

mot, il est tel que je l'aurois choisi pour moi-même; comme nos goûts sympathisent ensemble, j'espère, Lucie, que vous ferez le modèle des époux.

Faites-lui mon compliment, je vous prie : dites-lui que s'il n'est pas le plus heureux des hommes, il a perdu le sentiment du beau & du bon; & que, s'il ne vous rend pas la plus heureuse des femmes, il doit renoncer à mon estime, & à celle de tout le sexe.

Je voulois vous dire quelque chose d'obligeant sur cette union délicieuse pour une ame sensible; ma chere, dispensez m'en pour cette fois, je ne suis point en train, & je vous ferois un compliment maussade; il vaut mieux se taire que de dire des sottises. C'est ce petit Fitzgérald qui me met de mauvaise humeur, il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu, il ne quitte pas Madame la Brosse, depuis le soir que je le congédiai par forme de plaisanterie, en lui proposant de la reconduire. Je fais pourtant qu'il a de l'aversion pour elle, & d'ailleurs elle ne doit pas me donner de l'ombrage : qu'a-t-elle pour me ravir son cœur? un peu de teint, & une honnête confiance dans le pouvoir de ses

D'EMILIE MONTAGUE. 137.
charmes ; il n'y a pas là de quoi m'alarmer. Cependant il est trop assidu auprès d'elle.

Après tout , je l'ai agacé , & il se venge : la vengeance est dure. Non , il fait bien , & je n'ai pas envie de me tuer pour une telle bagatelle , quoique je sois vivement piquée , j'aime mieux vivre pour prendre ma revanche.

Je suis choquée de ce procédé , parce que je commençois réellement à aimer cette petite machine : heureusement pour moi , il ignore mon secret. Je le verrai demain chez le Gouverneur : ma présence le fera rentrer en lui-même , je le verrai à mes genoux. Il s'attend à danser avec moi , mais je doute que je le lui permette ; cependant il seroit si singulier de le refuser , que je lui ferai peut-être cet honneur ,

Adieu ! ma très-chère ,

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.

*Le Jeudi 26 Mars , à
onze heures du soir.*

P. S. Non , Lucie , je ne lui pardonne

nerai jamais ce dernier trait : le petit impertinent ! Je veux cesser d'être femme, si jamais je l'oublie ! Il a eu l'insolence de danser avec Madame la Brosse, cette nuit, au bal du Gouverneur : Foi de coquette, je ne lui pardonnerai jamais. Il y a assez d'autres hommes qui le valent —. Mais ce n'est rien — je lui fais trop d'honneur d'être piquée — cependant, sur le pied où nous étions ensemble — je ne l'aurois pas cru. Adieu !

Je me croyois si sûre qu'il me demanderoit à danser avec moi, que j'ai refusé le Colonel H — un des hommes les plus aimables qu'il y ait ici ; & conséquemment je n'ai point du tout dansé. Ce qui me mortifioit davantage, c'étoient les regards impertinens des femmes ; j'aurois volontiers crié à l'injustice —.

Votre frere auroit-il ainsi traité son Emilie ? Mais pourquoi comparer les autres hommes à votre frere ? Il est sans égal. Croiriez-vous qu'il a eu la bonté, lui aussi bien que sa chere Emilie, de ne vouloir

D'EMILIE MONTAGUE. 139

pas danser par délicatesse pour moi, afin que l'on remarquât moins ma petite mortification. Nous avons joué : Rivers à voulu faire ma partie : ce qui auroit blessé le cœur d'Emilie avant la dernière scène qui l'a tant fait souffrir.

Bonne nuit.

LETTRE CII.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Quebec, le 27 Mars.

J'E suis allé deux fois à Silleri dans le dessein de parler à Emilie, & de lui faire connoître ma passion : la nombreuse compagnie que j'y ai trouvé m'en a empêché, & il m'a été impossible d'avoir un moment d'entretien particulier avec elle.

Quand l'occasion se seroit présentée, je ne fais si je l'aurois mise à profit ; il y a un degré de timidité inséparable du véritable amour. Je crains de me dire son amant, de peur que si elle ne m'aime pas, elle me prive du bon-

heur que j'ai de la voir comme ami ; & je ne puis renoncer au plaisir de contempler ses charmes , d'entendre sa voix , d'admirer les sentimens généreux qui s'élèvent dans cette belle ame , d'en suivre l'enchaînement , d'en étudier le principe vertueux.

En un mot, ma Lucie, je ne saurois vivre sans son estime & son amitié ; & quoique ses yeux , ses attentions pour moi , & toute sa conduite s'accordent à me persuader que je ne lui suis pas indifférent , cependant , comme il est possible que je me trompe , il me reste toujours une sorte d'inquiétude qui me rend timide en sa présence , & me fait craindre une déclaration qui pourroit absolument me priver des délices de sa présence & de son amitié.

Il faut pourtant que je triomphe de cette timidité ; elle est pardonnable jusqu'à un certain point ; mais il y a de la folie à en être l'esclave. J'ai ordonné mon traîneau , & je suis déterminé à parler aujourd'hui ; je me sens le courage d'un militaire.

Adieu , ma chere amie.

Votre frere

EDWARD RIVERS.

P. S. On m'apporte une lettre de Miss Fermor , qui acheve de me déterminer. Son conseil est bon à suivre : lisez sa lettre ; adieu , je parts.

» Au Colonel RIVERS à Quebec.

Silléri , le Vendredi au matin.

» Vous êtes un fou , Colonel ; & vous
» ne connoissez pas le cœur des filles.
» Venez dîner à Silléri , & nous pren-
» drons l'air après le dîner ; le jour est
» beau , & l'occasion sera favorable.
» Si vous conservez votre timidité dans
» une cariole couverte , je vous re-
» nonce à jamais.

Adieu.

ISABELLE FERMOR.



L E T T R E C I I I .

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

*Quebec, le 27 Mars
à 11 heures du soir.*

EMILIE est un ange, ma chere Lucie: je n'ai point de terme pour exprimer tout ce qu'elle vaut à mes yeux. Je suis le plus heureux des hommes: je lui ai peint mon amour avec une éloquence douce, naïve & affectueuse, elle m'écoutoit avec une attention flatteuse, ne me répondant que quelques mots; mais ses regards, son ton de voix, son air, son teint animé, le peu de mots qu'elle m'a dit, tout parloit en ma faveur: je ne puis douter de sa tendresse; ses yeux, ses tendres yeux ont trahi mille fois le secret de son cœur.

Oui, Lucie, nous sommes faits l'un pour l'autre: nos âmes sont d'intelligence; chaque pensée — chaque sentiment — depuis le premier moment que je l'ai vue — j'ai mille choses à lui dire, mais les transports de ma joie — le

D'EMILIE MONTAGUE. 143
tumulte de mes sentimens — elle m'a
permis de lui écrire : cette permission
dit tout.

Je suis trop agité pour reposer ; je
vais me promener une heure sur la
batterie. Quelle nuit ! c'est la plus belle
que j'aie vue , même en Canada : à peine
le jour est-il plus brillant.

A une heure après minuit.

La belle promenade que je viens de
faire ! La lune brille d'un éclat pur &
tranquille : il me semble plus vif que ja-
mais ; mille météores en augmentent la
clarté. J'admirois cette aimable pla-
nette , & songeois avec complaisance
que la même lune éclaire les lieux char-
mans qu'habite ma chere Emilie.

Bonne nuit ! ma Lucie ! je vous aime
au-delà de toute expression ; je vous
ai toujours tendrement aimée , mais il
y a dans ce moment un surcroit d'affec-
tion dans mon cœur — qu'elle est bel-
le ! qu'elle est aimable ! —

Je ne fais ce que je veux dire ; mais
je commence à vivre ; mon existence
jusqu'à cet instant délicieux n'a été
qu'une ombre de la vie.

Adieu.

Votre affectionné

ED. RIVERS.

L E T T R E C I V.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Quebec, le 28 Mars.

J'AI reçu ce matin un billet de la main d'Emilie : elle m'engage à être médiateur entre Miss Fermor & son amant. Isabelle vous aura peut-être parlé de cette petite querelle. Votre amie a été indiscrette : son esprit coquet l'emporte quelquefois au-delà des bornes, & lui fait faire des fautes dont elle ne sent pas d'abord toutes les conséquences.

Fitzgéral a tort, peut-être encore plus de tort que sa maîtresse. Sa conduite au bal du Gouverneur est tout-à-fait inexcusable ; il l'a exposée aux railleries de tout un cercle de femmes qu'il fait être jalouses de ses perfections.

Un amant doit passer bien des petits caprices à une femme qui a le cœur aussi bon que l'a Miss Fermor. Elle a assez d'excellentes qualités pour avoir quelques légers défauts. J'avois dessein de les reconcilier, & je m'y croirois obligé,

D'EMILIE MONTAGUE. 145
obligé, comme ami de l'un & de l'autre, quand même Mifs Montague ne m'en eût pas parlé, d'autant plus que dans le principe je suis la cause innocente de cette querelle. Fitzgérald doit des excuses à Mifs Fermor, & je lui en dirai franchement ma pensée; il l'aime, & je suis sûr qu'il souffre cruellement, quoiqu'il ait assez de vanité pour ne le pas dire.

Il est piqué au vif, & je crains qu'il ne porte le ressentiment jusqu'à s'engager imprudemment dans une intrigue avec Madame la Brosse, femme galante, qui pourroit le porter à des excès qui lui feroient tort par la suite. Il n'est pas toujours aussi aisé de se tirer d'une affaire de cette espèce que de s'y engager. Quoique le cœur n'y ait point de part, on doit toujours être en garde contre un attachement quelque frivole qu'il puisse être: c'est une chaîne qu'on a de la peine à briser. La passion ou la vanité, quand il n'y a rien de plus, ne peuvent former qu'une galanterie passagère. Dès qu'il y a le moindre degré de constance, des attentions particulières, le cœur est pris, ou s'il ne l'est pas, il se soumet à un esclavage aussi

ennuyeux qu'un mariage sans inclination.

Temple vous dira que je parle comme un oracle : demandez-lui si je ne l'ai pas vu souvent entraîné par sa vanité dans une situation désagréable. Je ne crois pas que Fitzgérald y soit encore : il faut prévenir le mal.

A six heures du soir.

Tout va bien : la bonté du cœur a triomphé de la vanité de l'esprit : il a demandé pardon de bonne grace , & on lui a pardonné de même. Vous ne sauriez vous imaginer combien ils m'ont remercié l'un & l'autre , pour les avoir portés à une démarche qu'ils desiroient également ; mais dont personne n'osoit faire les avances. Je donne volontiers un bon conseil , quand je fais le cœur disposé à le recevoir ; & j'aime à reconcilier des amans qui languissent après un accommodement. Quand le tort est égal des deux côtés , il faut favoriser les dames , & ne pas trop mortifier la dignité , ou plutôt la délicatesse de leur sexe. Un peu de fierté en amour leur sied bien ; il n'en est pas ainsi de nous : il convient au contraire que nous nous soumettions.

Je n'ai jamais vu d'amans aussi heureux qu'ils le sont à présent : j'ai ménagé autant qu'il a été possible l'amour-propre de l'un & de l'autre , prenant sur moi tout ce que la reconciliation pouvoit avoir de desagréable. Isabelle ignore que j'avois préparé le cœur de Fitzgerald , & celui-ci ne fait pas qu'Emilie m'avoit engagé à le voir : j'ai laissé venir la conversation d'elle-même où je voulois , pour avoir occasion de dire ma pensée sur ce qui étoit arrivé , & je l'ai fait avec succès , parce qu'il n'y avoit point d'affectation : les ames se sont réunies par une forte d'attraction mutuelle , plutôt que par une impulsion étrangere. Un sourire d'Emilie m'a témoigné combien elle étoit contente de moi , sourire précieux qui vaut mille petits services de cette espece.

Des affaires indispensables m'ont obligé de les quitter je retourne demain à Silleri : que la soirée me paroît longue !

Adieu ! Je forme les plus tendres vœux pour vous tous.

Votre frere

ED. RIVERS.

L E T T R E C V.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

*Silléri , le 27 Mars
au soir.*

FITZGERALD est venu me demander pardon ; il m'a dit qu'il n'avoit point eu dessein de m'offenser chez le Gouverneur , qu'au contraire il avoit crainct de m'importuner en me demandant à danser avec moi comme à l'ordinaire.

Je savois bien qu'il viendrait se jeter à mes genoux ; s'il ne l'eût pas fait , je n'aurois pas souffert que papa l'invitât à Silléri , quand même j'aurois dû ne le revoir jamais. Je lui ai pardonné , parce que je l'avois piqué au vif , & que sa conduite marque sa sensibilité. Il seroit réellement fort extraordinaire qu'une femme , comme Madame la Brosse , fût ma rivale ; Je suis un peu plus jeune qu'elle , & aussi belle pour le moins , si j'en dois croire mon miroir & le jugement des hommes ; entre nous , il y a quelque petite différence

D'EMILIE MONTAGUE. 149
d'elle à moi. Sans ce grain de beauté qu'on ne peut lui refuser , elle ne seroit pas supportable , & vous savez Lucie , combien ces femmes qui ne sont que belles , paroissent insipides. Aussi elle ne plaît à personne : elle a beau faire des avances , elle ne gagne pas un cœur ; c'est qu'elle n'a ni esprit , ni enjouement , ni caractère , ni vivacité ; rien en un mot qui puisse aider le foible pouvoir de ses charmes.

Voyez l'insolence : avoir voulu m'enlever le cœur de Fitzgérald , tandis que toute la province sait qu'il est mon amant ! Je ne saurois vous dire combien je la hais.

Je l'attends à Jeudi prochain , sur le théâtre où elle m'a jouée. C'est là que je veux lui faire sentir tout le poids de ma vengeance. Fitzgérald ne doit pas faire semblant de l'appercevoir , ou il encourt mon indignation , & je ne pardonne jamais qu'une fois—.

Emilie a lu ma lettre : elle dit qu'elle ne me croyoit pas aussi femme que je la suis : elle veut que je fasse politesse à Madame la Brosse ; si je le fais , Lucie —.

Ces Françoises sont insupportables ;

elles s'imaginent que la vanité & l'assurance tiennent lieu de toutes les autres vertus : elles n'ont ni délicatesse , ni douceur , ni sensibilité , ni tendresse ; elles ne soupçonnent pas même que ces qualités puissent plaire. Il faut pourtant leur rendre justice , il y en a quelques-unes d'assez belles , & dont la beauté est animée par une vivacité enjouée qui la rend passable.

Je n'en dis pas davantage ; vous prendriez ces propos pour du dépit ; c'est le nom qu'Emilie leur donne. Elle en parle à son aise ; je voudrois seulement qu'une certaine petite Françoisse que je nommerois bien , fût à Quebec , nous verrions , belle Emilie , s'il vous seroit aisé de faire politesse à une rivale.

Bon soir , ma chere : Dites à Temple que je lui suis tout , excepté son amante,

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.

P. S. Je dois vous avouer aussi que je n'ai point rebuté Fitzgérald par un regard sévère ; je crois même que mes yeux sembloient lui annoncer son pardon. J'étois trop charmée de son retour , pour lui

D'EMILIE MONTAGUE. 151
témoigner autant de dédain & de
froideur que je lui en avois promis
au fond de mon ame : je commen-
ce à croire qu'en amour nous som-
mes toutes également folles.

LETTRE CVI.

A Mifs FERMOR.

Samedi, après-midi.

VENEZ, ma chere, venez vite ; j'ai
mille choses à vous dire ; il me tarde de
vous parler de Rivers. Venez & voyez
la foiblesse de mon cœur.

Je l'aime ; j'aime tous les transports,
tous les excès de l'amour ; ma tendresse
n'est pas susceptible d'accroissement. Dès
le premier moment que je le vis, mon
cœur fut à lui. J'ignorois que je lui
fusse chere ; mais le véritable amour
existe par lui-même, & indépendam-
ment de celui d'autrui ; je l'aurois aimé,
quand même une autre que moi eût eu
toute son affection.

La déclaration qu'il m'a faite de ses
tendres sentimens a augmenté mon bon-
heur sans accroître ma flamme. Quelle

douceur, quelle modestie, quel respect, quelle délicatesse dans la maniere dont il m'a dépeint son amour ! Ma chere c'est un Dieu sous une forme humaine, & il justifie pleinement l'ardeur extrême de ma passion pour lui.

Je l'aime : il n'y a point de termes capables d'exprimer l'excès de mon amour. C'est la premiere passion que j'aie ressentie, ce sera la derniere. Je n'aurai de sentimens que pour Rivers : je n'aurai d'ame que pour lui.

Pardonne, ma chere, pardonne à ton amie, les transports d'un cœur enivré d'amour. Pardonne les épanchemens de ma tendresse je n'ai point d'autre confidente que toi.

Rien ne m'amuse, tout l'univers me paroît insipide : je ne trouve de douceur que dans la conversation de Rivers ; je n'existe que pour lui, & les heures que je passe en son absence sont effacées de ma vie.

Cet excès d'amour fera taxé de folie, je le fais ; mais cette folie m'est chere & fait le bonheur de mes jours.

Vous aimez, ma chere Isabelle : connoissant l'amour, vous aurez de l'indulgence pour la foiblesse de votre

EMILIE.

LETTRE CVII.

A Mifs MONTAGUE.

Samedi , après-midi.

QUi, ma chere Emilie, j'aime, au moins je le pense ainsi ; mais grace à mon étoile, je n'aime pas comme vous.

Je préfere Fitzgérald à tous les autres hommes ; je suis pourtant fort éloignée d'effacer de ma vie les heures que je passe en son absence : je trouve encore le secret de m'amuser dans la bonne compagnie ; je ne suis pas tout-à-fait insensible aux politesses , aux douceurs , aux caresses des autres hommes , quoique les siennes me flattent infiniment plus.

Je l'aime sûrement puisque j'étois jalouse de Madame la Brosse ; mais en général je ne fais point m'allarmer des douceurs qu'il dit aux autres femmes. Peut-être même que ses attentions pour Madame la Brosse bleissoient plus ma vanité que mon amour.

Il me semble que l'amour est une

plante différente suivant le sol qui la produit : chez nous autres coquettes, c'est une plante exotique qui ne pousse que foiblement ; elle est plus forte & plus vigoureuse chez vous autres femmes à sentimens , parce qu'un cœur sensible est le sol qui lui convient.

Adieu : je suis à vous dans un quart d'heure.

ISABELLE.

LEETRE CVIII.

A Mifs FERMOR.

QUOI Isabelle, vous n'êtes pas alarmée des attentions que votre amant témoigne aux autres beautés ? Vous ne connoissez donc pas l'amour, ou vous ne le connoissez que superficiellement.

Chaque femme qui regarde Rivers me semble une rivale : je crois lire dans les yeux de chaque personne de mon sexe , la vive & tendre passion qui est dans mon cœur ; si j'apperçois qu'il regarde trop attentivement une autre , je palis , je languis : l'idée seule qu'il peut changer me chagrine : & si je pouvois penser qu'il fera un temps où je lui se-

D'EMILIE MONTAGUE. 155
rai moins chere qu'à présent , je mour-
rois de douleur. Croyez-vous, ma bonne
amie , qu'il soit possible à un cœur libre
de tout autre amour , de ne pas se sentir
ému en présence de Rivers ?

Il est fait pour nous charmer : il pos-
sede tout ce qui peut faire impression sur
l'ame des femmes : délicatesse, sensibili-
té, esprit insinuant, des yeux d'une élo-
quence muette & persuasive, mille gra-
ces touchantes, un son de voix qui pé-
netre jusqu'au cœur — ma chere, ja-
mais je ne l'entends parler, que je n'é-
prouve un doux frémissement dont je
ne puis vous donner une idée.

J'ai tort de nourrir une passion qui
n'est déjà que trop vive : je ne penserai
plus à lui, je ne parlerai plus de lui ; ne
m'en parlez plus, Isabelle, entretenez-
moi de votre Fitzgérald : vous ne cou-
rez pas le même danger que moi, je ne
crains pas que votre amour devienne
trop violent.

Si vous aimiez plus tendrement, ma
chere amie, vous auriez plus d'indul-
gence pour une foiblesse dont je rougis,
même devant vous.

Que dis-je ? rougir de mon amour ?
Non, Isabelle, je n'en rougis point : je

me fais plutôt gloire d'aimer le plus aimable & le plus vertueux des hommes.

Parlez-moi sans cesse de lui, car tout autre sujet de conversation me paroît fade & insipide — On entre. Adieu !

Votre fidelle

EMILIE.

P. S. Ciel ! ma chere , je tremble. Rivers me demande , il m'attend dans la salle. Comment le recevoir sans trahir la foiblesse de mon cœur ? Venez à mon secours, Isabelle, je n'oserois descendre sans vous. Votre pere est venu lui-même me dire que le Colonel étoit en bas. Venez donc ; je vous en conjure ; je redoute le tête-à-tête. Mon cœur est trop tendre à présent ; je veux lui cacher l'excès de mon amour.



LETTRE CIX.

A Miss TEMPLE, Pall-Mall.

Quebec le 28 Mars.

JE me trouve dans un étrange embarras, ma chere Lucie ; Madame Des Roches est à Quebec, & je ne puis me dispenser de lui témoigner quelque chose de plus que ce qu'exige la politesse ordinaire. Cependant Emilie a mon cœur, & elle exige tous mes soins, toutes mes attentions. Je ne fais qu'un moyen de satisfaire à la fois mon amour & ma reconnaissance ; c'est de les faire se trouver ensemble aussi souvent que je le desire. Je voudrois qu'Emilie lui fit une visite : comment l'y engager, c'est un point délicat.

Mais, cette visite n'auroit-elle pas l'air d'un triomphe injurieux pour Madame Des Roches ? Je connois la générosité de son ame ; je connois aussi la foiblesse du cœur humain. Voit-on avec plaisir une rivale aimée ?

Lucie, ma Lucie, je n'eus jamais un

plus grand besoin de conseil que dans ce moment. Je vais consulter Miss Fermor qui connoit toutes les pensées d'Emilie.

A onze heures.

J'ai vu Madame Des Roches chez sa parente : elle m'a fait un accueil trop gracieux , ma présence a produit sur elle un transport de joie trop sensible pour échapper aux yeux les moins pénétrans. Elle a changé de couleur , sa voix étoit embarrassée , ses yeux tendres & languissans me reprochoient mon insensibilité. J'étois mortifié de lui avoir inspiré une tendresse à laquelle je ne puis répondre. Je craignois d'accroître sa passion , je n'osois la regarder.

Je me sentoisois coupable en sa présence : il faut que je la voie rarement pour son repos & pour le mien. Cependant quel prétexte donner à mon indifférence après avoir reçu tant de marques d'amitié chez elle & aux yeux de tout le monde ? A quoi me résoudre ? Je vais à Silleri , consulter mon oracle. Adieu , jusqu'à mon retour.

A huit heures du soir.

J'ai engagé Emilie à recevoir Mada-

D'EMILIE MONTAGUE. 159
me Des Roches au nombre de ses amies,
& qui plus est , à lui faire demain au
matin une visite : Emilie a changé de
couleur quand j'ai exigé cette visite de
son amitié , mais elle me l'a accordée
sans hésiter.

Qu'ai-je fait ? Je me repens presque
de cette démarche. Demain donc j'ac-
compagnerai Miss Montague & Miss
Fermor chez Madame Des Roches. Je
crains bien d'avoir mauvaise grace en
les y introduisant : je vous donnerai des
nouvelles de cette entrevue.

Adieu.

Votre frere
ED. RIVERS.

LETTRE CX.

A Miss FERMOR.

Dimanche au matin.

EUSSIEZ-vous cru, Isabelle, qu'il eût
exigé de moi cette complaisance ? Il est
trop sûr du desir que j'ai de l'obliger :
puis-je lui rien refuser ? Je verrai cette
amie de Rivers, cette Madame Des

Roches ; je l'aimerai , si toutefois le cœur d'une femme est capable de tant de générosité. Elle l'aime , il la voit , on dit qu'elle est aimable. Je voudrois pourtant qu'elle eût différé ce voyage.

Il vient , il leve les yeux ; son air satisfait semble me remercier de l'excès de ma complaisance. Que ne ferois-je pas pour l'obliger ?

A six heures du soir.

La croyez-vous aussi charmante qu'elle l'est ? Elle a de beaux yeux ; mais , dites-moi , Isabelle , ces beaux yeux ne vous semblent-ils pas un peu trop passionnés ? j'y voudrois un peu plus de douceur & moins de feu : j'ai remarqué dans toutes ses manieres une vivacité excessive qui me choque. Agiroit-elle avec si peu de circonspection , si elle aimoit comme moi ?

Pensez-vous qu'une Françoisë puisse aimer ? Pour moi , j'estime que la vanité est la passion dominante de leur cœur.

Rivers ne se trompe-t-il point en supposant bonnement qu'elle l'aime ? N'y avoit-il pas de l'affection dans l'excès de sa politesse à mon égard ? Je ne

D'EMILIE MONTAGUE. 161
puis m'empêcher de croire que c'est une
petite femme artificieuse.

Peut-être aussi que je me trompe
moi même , & sûrement je ne dois pas
la voir avec les mêmes yeux que les au-
tres. Elle peut être aimable , mais elle
ne me plaît pas.

Rivers m'a prié d'avoir de l'amitié
pour elle ; je crains qu'il ne m'ait de-
mandé plus que je ne puis faire : l'ami-
tié, comme l'amour , est l'enfant de la
sympathie ; & non de la contrainte.

Adieu : toute à vous ,

EMILIE MONTAGUE.

LET TRE CXI.

A Miss MONTAGUE.

Lundi.

CI-joint , ma chere , une lettre qui est
autant , ou même plus pour vous que
pour moi. Je pardonne à cette petite
veuve de vous donner la pomme. N'est-
ce pas la plus forte preuve qu'elle puisse
avoir de mon amitié ? Peut-être m'offen-

ferois - je , si un homme vous donnoit aussi décidément la préférence. Soyez la beauté des femmes , je ne vous envie point cette gloire.

Envoyez-moi votre réponse à ce billet : souverain dans l'empire de la beauté , vous me voyez prête à recevoir vos ordres. Adieu.

ISABELLE.

» A Miss FERMOR , à Silléri.

Quebec , Lundi.

» Je vous remercie ; vous & votre
» aimable amie , de la complaisance
» dont vous me donnâtes hier une preuve
» si obligeante. Madame Des Roches
» vous trouve charmantes toutes les
» deux. Pardonnez - moi cependant .
» aimable Isabelle si je vous dis qu'elle
» donne la pomme à Emilie. Elle dit
» qu'elle est belle comme un ange , qu'il
» n'y a point d'homme sensible qui
» puisse la voir sans l'aimer ; qu'elle est
» touchante au-de-là de tout ce qu'on
» peut voir , pour me servir de ses ex-
» pressions.

» Elle rend justice à vos charmes ;

D'EMILIE MONTAGUE. 163

» en avouant qu'Emilie a fait plus d'im-
» pression sur son cœur, elle convient
» que les hommes en général doivent
» vous donner la préférence.

» Elle se propose de vous aller voir ,
» vous & ma chere Emilie , aujourd'hui
» après-midi ; & elle m'a fait demander
» si j'aurois la complaisance de l'y ac-
» compagner. J'ai accepté , & je serois
» charmé de vous trouver au logis , si
» vous n'avez pas d'autre projet. Je
» suis avec les plus tendres sentimens ,
» &c.

ED. RIVERS.

LETTRE CXII.

A Miss FERMOR.

T OUJOURS Madame Des Roches ! A
la bonne heure , qu'elle vienne. En
vérité , ma chere , il y a de l'artifice
dans sa conduite. Elle s'insinue dans
son esprit par cet appareil de générosi-
té. Je ne saurois être aussi généreuse à
son égard ; je ne l'aime point , mais je
la recevrai avec politesse.

Il l'accompagnera aussi ! Je le veux

bien, & que m'importe ? Si l'amour le plus tendre peut fixer son cœur, je n'ai rien à craindre. Cependant un amour si vif est trop sensible pour ne pas s'alarmer aisément. Isabelle, il ne fait pas combien je l'aime.

Adieu : toute à vous ,

EMILIE.

LETTRE CXIII.

A Miss FERMOR.

Lundi au soir.

IL faut que je sois la plus foible des femmes. Faut-il vous l'avouer, ma chere Isabelle ? Me le pardonnerez-vous ? Je ne saurois vaincre mon antipathie pour Madame Des Roches : c'est une aversion naturelle plus forte que moi. Elle me dit mille choses obligeantes, elle loue mon cher Rivers ; je ne lui répons pas un mot, je sens même quelques larmes prêtes à couler. Que doit-elle penser de moi ? C'est une basse jalousie que je ne puis me pardonner.

D'EMILIE MONTAGUE. 165

A quoi attribuer ses attentions infinies pour moi ? Elles ne sont pas naturelles. Ce n'est pas seulement de la politesse : sa conduite a tous les dehors de l'affection ; elle sembloit touchée de ma confusion. Elle est, ou la plus généreuse , ou la plus artificieuse des femmes.

Adieu !

Votre amie

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXIV.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 29 Mars.

NOUS allons dîner aujourd'hui à la campagne : il y aura nombreuse compagnie , & nous aurons un bal après dîné. La neige commence à fondre par l'ardeur du soleil qui est déjà plus chaud ici qu'en Angleterre au mois de Mai. Nos parties d'hiver sont presque à leur fin.

Mon pere conduit Madame Des Ro-

ches qui est de la partie. Emilie aura votre frere : la petite folle doit être contente de cet arrangement. Ne trouvez-vous pas , Lucie , qu'elle a bien de la bonté d'être jalouse d'une femme qui n'est ni aussi jeune , ni aussi belle qu'elle , & qui de plus , dit hautement qu'elle n'attend de Rivers qu'un retour d'amitié.

Mais j'aurois mauvaise grace de raisonner sur cette matiere , moi qui ai paru si excessivement choquée des affidés de Fitzgerald pour Madame la Brosse , quoiqu'il fut évident qu'elles n'avoient d'autre objet que de mortifier mon amour-propre.

Comme nous sommes toutes plus ou moins ridicules sur ce point , nous devons avoir de l'indulgence les unes pour les autres.

Cependant nous avons , Emilie & moi des idées fort différentes sur l'amour : elle en fait une affaire importante , & moi un amusement ; c'est l'ame de son bonheur , ce n'est que l'assaisonnement du mien. Ou plutôt , elle aime comme une femme folle , & moi comme un homme sensé , car vous savez qu'en fait d'amour les hommes sont aux femmes comme un à vingt.

N'est-il pas déraisonnable d'élever si différemment des êtres faits pour vivre ensemble ? J'ai de la peine à concevoir la bizarerie & l'injustice de la coutume à cet égard. On fait tout ce que l'on peut, dès la plus tendre enfance, pour attendrir nos cœurs, & endurcir celui des hommes. On devroit faire tout le contraire, car les hommes sont naturellement assez insensibles, au-lieu que la nature semble avoir formé les femmes pour ressentir vivement l'amour, & toute affection tendre.

Votre frere est le seul homme que je connoisse, qui unisse la tendresse d'une femme au noble courage de l'homme ; l'heureux assortiment de ces deux qualités lui gagne le cœur de toutes les femmes qui conversent avec lui, & le rend le favori de tout le sexe. Les femmes sans jugement qui ne savent pas distinguer les caractères, peuvent lui préférer un fat, mais j'ose avancer qu'il n'y a point de femme sensée qui puisse vivre quelque temps avec le Colonel Rivers, sans ressentir pour lui de l'amitié, ou une affection plus tendre.

A propos des femmes, je les range toutes sous deux classes : les femmes tendres & les femmes vives.

Les premières , à la tête desquelles je place Emilie , sont infiniment plus capables de bonheur que les autres , mais leur extrême sensibilité les rend aussi plus susceptibles des impressions du malheur. Pour nous qui composons la seconde classe , quoique nous sentions moins fortement , nous n'en sommes peut-être pas moins heureuses ; j'aime à me le persuader.

Si , par exemple , nous avions le bonheur , Emilie & moi , d'épouser chacune notre amant , il est clair qu'elle goûteroit un bonheur plus exquis que moi ; mais si nos amans venoient à changer , ou que des accidens imprévus s'opposassent à une union qui nous promet tant de douceur , je suis sûre que mon sort seroit moins à plaindre que celui d'Emilie.

Je languirois pendant un mois au plus , puis je songerois à faire un autre amant , tandis que la tendre Emilie , semblable à ces statues qui ornent les monumens , verseroit des larmes éternelles.

Adieu : l'on m'attend pour partir.

Votre affectionnée

ISABELLE FERMOR.

Le

Le Mardi , à minuit.

Nous avons eu une belle journée, une aimable compagnie, un bal agréable, en un mot une fête parfaite. J'ai dansé avec Fitzgérald qui étoit plus charmant que jamais.

L'amour content est d'une gaieté sans égale : Emilie étoit d'un enjouement capable d'en inspirer aux autres. Votre frere n'avoit des yeux que pour elle ; Emilie montrait assez combien elle étoit sensible à cette distinction, par l'aimable rougeur qui rehaussait l'éclat de son teint, jamais je ne l'ai vue si belle.

Savez vous que je souffrois pour Madame Des Roches. Miss Montague lui a témoigné tous les égards imaginables ; Madame Des Roches a tâché de répondre à ses civilités, mais sa politesse avoit je ne fais quoi de gêné dont il étoit aisé de s'appercevoir ; ce n'étoit plus cette aisance naturelle que je lui avois vu auparavant. Sûrement elle ressentait vivement les attentions extrêmes de Rivers pour son Emilie. Elles sembloient l'une & l'autre avoir changé de caractère pour ce jour.

Seconde Part.

H

Au retour du bal nous avons soupé chez votre frere , & comme ses fenêtrés donnent sur le fleuve Saint-Charles , nous avons eu occasion de voir un des plus jolis spectacles que puisse procurer une foirée de cette saison.

Vous saurez que la maniere de pêcher ici en hyver , est d'ouvrir la glace de distance en distance : ces ouvertures ressembtent à des étangs où les poissons accourant de toutes parts pour prendre l'air , se rendent d'eux-mêmes dans les filets.

Les pêcheurs , pour se garantir du froid excessif de la nuit , se bâtissent des especes de maisons de glace sur le fleuve , toutes rangées en forme de demi-cercle dans l'espace d'un quart de mille : les feux allumés dans ces maisons brillent au loin au travers des murs transparens , & ce demi-cercle étoilé ressemble à un croissant immense de diamans qui réfléchiroit la lumiere du soleil en son midi.

Lucie , vous ne voyez rien en Europe : tout y est policé ; vous admirez les beautés uniformes de l'art ; mais si vous voulez contempler la simple nature , riche sans ornemens , & belle sans pature ,

D'EMILIE MONTAGUE. 171
venez dans ces climats , venez voir votre
frere quand il sera prince des Kamaraskas.
Adieu : Je suis toujours

Votre fidelle

ISABELLE FERMOR.

P. S. La variété des grands objets
qui s'offrent ici à notre admiration
ainsi que les amusemens qui embel-
lissent le cours de notre vie dans
ces lieux, dont on se fait ordinaire-
ment une idée peu avantageuse ,
me confirment dans l'opinion où
j'ai toujours été que la providence
a semé par-tout les avantages &
les desavantages en portion à peu
près égale.

L'hyver a ici des plaisirs qui com-
pensent la rigueur du froid que l'on
y ressent.

Bon soir , ma très-chere Lucie.



L E T T R E C X V ,

A MISTRESS TEMPLE , Pall-Mall.

Quebec , le 2 Avril.

J'E reçois dans ce moment , ma chere Lucie , une lettre de Montréal avec la description d'un vaste terrain sur le Lac Champlain , que mon ami croit me convenir beaucoup mieux que les terres dont j'avois envie de faire l'acquisition près des Kamaraskas. Il me presse de l'aller voir d'abord , parce que dans peu de jours la glace ne fera plus en état de porter les traîneaux.

Cette nouvelle me fait d'autant plus de plaisir , qu'il y auroit de l'imprudence à fixer mon séjour aux Kamaraskas. J'envisage aujourd'hui sous un autre œil le dessein où j'étois de former une étroite amitié entre Emilie & Madame Des Roches , l'unique raison qui me déterminoit pour cet endroit préférablement à un autre. Le voisinage d'une veuve aussi aimable & aussi amoureuse , quoiqu'elle n'en convienne pas , pourroit

D'EMILIE MONTAGUE. 173
avoir de tristes suites. La reconnoissance,
& si j'ose le dire, un sentiment de com-
misération naturelle, me donnent pour
elle une tendre affection qu'un obser-
vateur superficiel pourroit aisément pren-
dre pour de l'amour, & qu'elle-même
pourroit interpréter mal-à-propos en
un sens favorable aux dispositions de son
cœur. Elle a résolu de transformer son
amour en pure amitié : je ne veux pas
lui donner un prétexte de différer l'exé-
cution de ce généreux projet.

La délicatesse de ma passion pour
Emilie est telle que je serois au deses-
poir que l'on pût me soupçonner un mo-
ment capable de former un souhait qui
ne l'eût pas pour objet.

Dirai-je plus ? l'embarras d'Emilie
la première fois qu'elle vit Madame Des
Roches eût dû me faire sentir dès ce
moment mon indiscretion. La vanité
seule pouvoit me faire desirer de réunir
deux femmes dont le mérite extrême
rend l'affection pour moi si flatteuse.

Je suis presque sûr à-présent de me
fixer en Canada, ne pouvant plus dou-
ter de la tendresse d'Emilie, quoiqu'elle
me refuse sa main par des motifs qui
me la rendent mille fois plus chère, &

dont j'espère que l'amour triomphera avec le temps.

Je pars dans une heure pour Montréal, je m'arrêterai à Sillery pour y recevoir les ordres d'Emilie.

*Des Chambeaux , à sept heures
du soir.*

Emilie, à qui j'ai demandé conseil sur le lieu de mon établissement, n'est pas d'avis que je me fixe en Amérique; mais si j'y suis déterminé, elle préfère le Lac Champlain aux Kamaraskas, à cause du climat. Elle n'a pu me le dire sans rougir; Isabelle sourioit. Cette précieuse rougeur me flatte infiniment. Si Miss Montague avoit pu voir Madame Des Roches d'un œil tranquille & indifférent, si elle ne se fût point alarmée de la résolution que je semblois avoir prise de m'aller fixer si près d'elle, j'aurois eu lieu de douter que sa passion fût aussi vive que je la suppose, car le véritable amour n'est jamais sans quelque crainte.

Mon courage a été mis aujourd'hui à une terrible épreuve; si j'avois tardé trois jours de plus, il ne m'auroit pas été possible de continuer mon voyage.

D'EMILIE MONTAGUE. 175

La glace craque à chaque pas que font les chevaux ; ce bruit n'est point agréable sur un fleuve qui a vingt brasses de profondeur. Si je l'avois prévu, je ne me ferois pas risqué sur un élément perfide lors même qu'il est enchainé. Je fais affronter avec courage un danger inévitable, mais je ne suis pas assez insensé pour l'aller chercher, lorsqu'il y a plus de gloire à l'éviter.

Je vais souper chez le Seigneur du village : on m'a dit qu'il avoit épousé une des plus belles femmes du Canada.

Adieu : ma chere, je vous écrirai de Montréal.

Votre frere

ED RIVERS.

LETTRE CXVI.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Montréal, le 3 Avril.

^u
J'ARRIVE ici, ma chere Lucie, après un voyage aussi dangereux que désagréable. J'ai été obligé de quitter le fleuve, en sortant du village des Chambeaux,

H iv

pour prendre la route de terre , au milieu des neiges à moitié fondues où les chevaux enfonçoient de plus d'un pied à chaque pas.

Un officier arrivé depuis peu de la Nouvelle York m'a remis une de vos lettres qui est venue ici par un navire particulier. Ce que vous me dites de la santé de ma mere & de la vôtre me fait beaucoup de plaisir ; je ne suis pas moins charmé d'apprendre que l'affection de Mr. Temple pour vous augmente chaque jour , au lieu de diminuer , depuis votre mariage.

Vous me demandez ce que vous devez faire pour entretenir cette passion dans sa premiere vivacité , sentant que le bonheur de votre vie y est attaché.

Lucie , cette question est aussi délicate à résoudre que son objet est important dans la société : le caprice , l'inconstance & l'injustice des hommes rendent la tâche d'une femme mariée extrêmement difficile à remplir.

La prudence & la vertu se concilient nécessairement l'estime ; mais , par malheur l'estime ne suffit pas pour rendre un mariage heureux ; il faut de plus que l'amour conserve une vivacité que la

D'EMILIE MONTAGUE. 177
présence continuée de l'objet aimé fait trop souvent dégénérer en une sombre apathie qui fait le tourment des âmes sensibles.

Plus le rang de deux Epoux est élevé & moins leur genre de vie les sépare l'un de l'autre , plus ils sont exposés à cette indifférence.

Dans la classe du peuple où les occupations différentes du mari & de la femme les tiennent presque toute la journée séparés , & leur sensibilité étant d'ailleurs émoussée par leur grossière éducation , ils ne courent pas grand risque de s'ennuyer l'un de l'autre ; & à moins d'un vice naturel vous les voyez généralement heureux en mariage. Dans un rang plus élevé, ni la vertu ni l'aisance ne peuvent prévenir ce malheureux refroidissement d'une tendresse si vive dans ses commencemens.

Je lisois justement , lorsqu'on m'a remis votre lettre , les excellens avis que donnoit Madame De Maintenon à la Duchesse de Bourgogne , sur cette matière. Je vais vous en transcrire ce qui regarde les femmes en général , laissant les avis , qui s'adressoient particulièrement à la Princesse , à celles qu'ils pourroient regarder.

H v

» N'espérez pas un parfait bonheur,
» il n'y en a point sur la terre ; & s'il
» y en avoit , il ne feroit pas à la cour.

» La grandeur a ses peines , & souvent
» plus cruelles que celles des particu-
» liers : dans la vie privée on se fait aux
» chagrins : à la cour on ne s'y habitue
» pas.

» Votre sexe est encore plus exposé
» à souffrir , parce qu'il est toujours dans
» la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni
» honteuse de cette dépendance d'un
» mari , ni de toutes celles qui sont dans
» l'ordre de la providence.

» Que Mr. le Duc de Bourgogne soit
» votre meilleur ami & votre seul con-
» fident ; prenez ses conseils , donnez-lui
» les vôtres : ne soyez vous & lui qu'un
» cœur & qu'une âme.

» N'espérez pas que votre union vous
» procure une paix parfaite : les meil-
» leurs mariages sont ceux où l'on souffre
» tour à tour l'un de l'autre avec douceur
» & avec patience. Il n'y en eut jamais
» sans quelque contradiction.

» Soyez complaisante sans faire valoir
» ces complaisances. Supportez les dé-
» fauts de l'humeur , ceux du tempéra-
» ment & de la conduite , la différence
» des opinions & des goûts. C'est à vous

» à être soumise , & c'est en vous sou-
 » mettant à Mr. le Duc de Bourgogne ,
 » que vous régnerez sur lui. Prenez sur
 » vous le plus que vous pourrez , sur
 » lui jamais.

» N'exigez pas autant d'amitié que vous
 » en aurez ; les hommes sont pour l'or-
 » dinaire moins tendres que les femmes :
 » & vous serez malheureuse , si vous
 » êtes délicate en amitié : c'est un com-
 » merce où il faut toujours mettre du sien.

» Demandez à Dieu de n'être point
 » jalouse : n'espérez pas faire revenir un
 » mari par les plaintes , les chagrins &
 » les reproches. Le seul moyen est la
 » patience & la douceur : l'impatien-
 » ce aigrit & aliène les cœurs , la dou-
 » ceur les ramène. J'espère que Mr.
 » le Duc de Bourgogne n'affligera pas
 » votre cœur par des infidélités.

» En sacrifiant votre volonté ne pré-
 » tendez rien sur celle de votre époux :
 » les hommes y sont encore plus atta-
 » chés que les femmes , parce qu'on les
 » élève avec moins de contrainte. Ils
 » sont naturellement tyranniques : ils
 » veulent les plaisirs & la liberté , &
 » que les femmes y renoncent ; n'exa-
 » minez pas si leurs droits sont fondés ,

» qu'il vous fuffife qu'ils foient établis :
» ils font les maîtres : il n'y a qu'à souff-
»rir & à obéir de bonne grace «.

Ainsi parloit Madame de Maintenon, & sûrement elle connoiffoit bien le cœur de l'homme, puisqu'après vingt ans de veuvage, elle fut enflammer celui d'un grand Roi, plus jeune qu'elle, environné de beautés fans nombre, accoutumé à être flatté, couvert de gloire, & parvenu au fuprême degré de la puiffance au dedans & au dehors. Vous favez que Louis XIV l'époufa & qu'elle le retint dans fes chaînes jufqu'au dernier moment de fa vie.

Ne vous allarmez pourtant pas, ma chere, de la peinture qu'elle fait du mariage, & ne vous imaginez pas, comme elle, que les femmes foient nées pour souffrir & obéir.

Nous avons tous un penchant violent pour la tyrannie; mais ceux d'entre nous qui veulent être heureux & qui connoiffent les moyens de l'être, changent volontiers le titre odieux de maître en un nom plus tendre & plus doux, celui d'ami. Les hommes fensés détestent les coutumes qui vous traitent comme fi vous aviez été faites uniquement

pour servir aux plaisirs de l'homme : supposition injurieuse au Créateur, quoiqu'elle flatte notre esprit tyrannique & notre amour-propre. Quand on pense noblement , on ne desire point de vous imposer d'autre joug que celui de l'amour.

L'égalité est l'âme de l'amitié. Le mariage , pour avoir quelques délices doit être l'union de deux cœurs , & non l'empire d'un maître sur son esclave : plus cette union est étroite & amicale , plus le mariage a de douceurs. Tout ce qui a l'air de sujétion refroidit ou détruit l'amour : j'en suis si persuadé, que je voudrois effacer le mot d'*obéir* de la formule religieuse du mariage.

Si vous voulez me permettre d'ajouter mes idées particulières à celles d'une femme savante dans l'art de plaire ; je vous conseille d'étudier le goût de votre mari , de tâcher de vous y conformer & de prendre plaisir à ce qui l'affecte davantage. Faites en sorte qu'il s'amuse à la maison ; ne trouvez jamais mauvais qu'il sorte, soyez sûre qu'il reviendra à vous avec un empressement qui marquera mieux que toute autre expression , combien il trouve de charmes

dans votre entretien. Ayez des appartemens séparés , puisque votre fortune vous le permet ; que votre parure soit toujours élégante sans être dispendieuse , conservez votre première délicatesse ; sur-tout recevez les amis avec cordialité , traitez-les comme il convient à votre état ; faites souvent de ces petites parties de plaisir que vous savez lui être agréables , & avec les personnes qu'il voit le plus volontiers ; soyez gaie , vive & enjouée dans vos entretiens ordinaires avec lui afin qu'il sente combien sa compagnie vous plaît ; ayez soin aussi de cultiver votre esprit par des connoissances utiles : rien n'est plus capable de vous faire passer agréablement les momens de solitude que l'on a toujours , dans quelque état que l'on soit : sans afficher la science vous devez être instruite de tout ce qu'il convient à votre sexe de savoir. Soyez sagement économe sans donner dans l'excès , & que votre économie surtout soit plutôt réelle qu'apparente.

N'imitiez point ces femmes d'une vertu maussade , dont l'honneur acariâtre fait payer cher leur fidélité à leur mari ; votre vertu doit toujours être accompagnée des ris & des graces. Croyez-

D'EMILIE MONTAGUE. 183
moi, la gaieté est la compagne naturelle de l'innocence.

En un mot, ma chère, soyez toujours l'amante de votre mari, quoique sa femme; que votre conduite, vos égards, vos attentions pour lui témoignent que vous le regardez encore comme votre amant plutôt que comme votre mari. Cherchez toujours à lui plaire & vous réussirez.

Après vous avoir prêché, ma chère Lucie, il convient que je dise un mot à mon ami Temple. On a donné beaucoup de règles pour la conduite des femmes mariées; à peine en a-t-on donné quelques-unes pour les hommes, comme s'il n'étoit pas essentiel au bonheur de la vie domestique, que le mari conserve le cœur & l'affection de l'épouse à laquelle il est uni; ou comme si ce soin n'étoit pas digne de l'homme; c'est peut-être aussi, & cette raison vous fait honneur, parce que les femmes sont naturellement fideles à leurs devoirs, & constantes dans leur attachement. Je ne sais comment pensent les autres à cet égard, il me semble, à moi, qu'il est aussi beau de faire le bonheur d'autrui, que d'être heureux soi-même, si même il est

possible d'être heureux sans contribuer au bonheur des autres.

Vous avez , mon cher Temple , une trop juste idée des vrais plaisirs pour penser autrement. Vous voulez être aimé , ç'a été votre but dans toute votre vie , quoique vous l'ayez toujours manqué jusqu'au moment où l'himen vous a mis en possession d'un cœur plein de sensibilité , d'un cœur capable d'aimer avec ardeur , & par-là même aisé à se rebuter pour un manque de retour , ou la moindre indifférence. Ayez soin de garder ce précieux trésor : observez toutes les règles que je viens de donner à votre compagne , & vous ferez heureux. Croyez-moi ; plus le cœur d'une femme est tendre , plus il est délicat ; & plus il est délicat , plus il ressent vivement nos mauvais procédés ; sa tendresse s'allarme aisément , & lorsqu'une fois il est ulcéré , la plaie se cicatrise difficilement.

Cependant la constance semble être le partage des femmes ; c'est en elles un don de la nature & un heureux effet de l'éducation. Il n'y a gueres qu'un mauvais traitement formel qui puisse leur faire changer l'objet de leur affection :

D'EMILIE MONTAGUE. 185
ce qui rend raison d'une coutume biffarre
& injufte en apparence , celle qui fait re-
jaillir fur le mari le deshonneur de la
mauvaiſe conduite de fa femme.

Sur-tout , mon cher ami , ne ceſſez
pas d'être amant , je veux dire d'en avoir
les attentions & les petits ſoins ; évitez
ces airs de froideur & d'indifférence qui
choquent avec raifon la vanité d'une
femme : vanité fi profondément enraci-
née dans le cœur humain , fans doute
pour des fins ſages , ainſi que les au-
tres paſſions , & qui ne nous quittent
qu'avec la vie.

Il y a une certaine tendreſſe atten-
tive & prévenante , difficile à définir ,
qui eſt le propre des âmes généreufes ,
comme la vôtre , & qui plaît infiniment
au ſexe : elle eſt également délicieuſe
pour nous , à cauſe de ſes heureuſes ſui-
tes ; nous faiſant regarder les femmes
comme des créatures que la Providence
a miſes ſous notre protection , & dont
le bonheur dépend de nous , elle nous
inſpire pour elles une tendre affection à
laquelle tout homme bien né ſe livre
avec complaiſance.

Si je ne connoiſſois pas Lucie auſſi
parfaitement que je la connois , je n'o-

ferois vous donner le dernier conseil par lequel je terminerai cette longue lettre : qu'elle soit la confidente & l'unique confidente de vos intrigues galantes, si vous êtes assez foible pour en avoir. Cet aveu l'affligera d'abord ; son cœur souffrira, mais cette marque d'estime augmentera son amitié pour vous ; elle aura de l'indulgence & de la commisération pour vos égaremens ; & ramènera doucement votre cœur à son devoir, à l'honneur, à elle-même, par la force irrésistible d'une tendresse constante.

Je n'aime ni le caractère, ni la fonction de donneur d'avis : souvenez-vous donc, Lucie, que cette lettre est un acte de pure complaisance, dont vous devez me savoir gré.

Aimez-moi aussi tendrement que je vous aime, & croyez que je suis encore plus votre ami que votre frere.

ED. RIVERS.



LETTRE CXVII.

Au Comte de ***.

Silleri, le 8 Avril.

VOUS avez raison, Milord ; la pauvreté est la compagne inséparable de la paresse : j'en ai des preuves sensibles sous les yeux.

Sur un sol fertile au-delà de ce qu'on peut croire, les Canadiens sont pauvres dans des terres qui leur appartiennent en propre, & pour lesquelles ils ne payent qu'un très-petit cens à leurs Seigneurs.

Leur indolence extrême se montre en toutes choses : vous les voyez rarement marcher à pied ; que dis-je , à pied ? Le cheval leur paroît encore trop fatigant ; aussi efféminés que leurs Seigneurs, on les voit promener leur indolence dans des traîneaux, ou des caleches, suivant la saison : un enfant, sur un siège devant la voiture, leur sert de cocher, car ils n'ont pas le courage de conduire eux-mêmes. Ils portent de grands manchons

en hyver , & souvent leurs enfans manquent de pain.

Ils passent l'hyver en fêtes ou dans l'inaction , mangeant & dansant dans leurs heures & leurs jours de plaisir : leur occupation la plus grave est de fumer & de boire de l'eau-de-vie à côté d'un bon poêle. Lorsqu'au printemps la nécessité les force à cultiver la terre pour se procurer quelque subsistance , ils la travaillent superficiellement , sans la fumer , & sans se donner la peine d'en briser les mottes , ils y jettent la semence , comme si la récolte dépendoit du hasard , n'en prenant plus aucun soin jusqu'à ce que le grain soit mûr.

Il faut observer aussi , pour leur justification , qu'il y a dans le climat quelque chose qui incline fortement l'esprit & le corps , sur-tout l'esprit à cet excès d'indolence. La chaleur de l'été , quoiqu'agréable , énerve les âmes , & leur inspire une langueur préjudiciable à l'industrie ; & le froid excessif de l'hyver enchaîne les facultés actives de l'esprit , comme il suspend le cours des fleuves.

Ajoutez à cela que l'esprit de divertissement qui domine universellement dans ce pays pendant l'hyver , &

D'EMILIE MONTAGUE. 189
qui est si nécessaire pour prévenir ou diminuer les fâcheux effets de cette saison rigoureuse , forme chez les Canadiens une habitude de dissipation & de plaisir , qui rend le travail doublement ennuyeux à son retour.

Leur religion , à laquelle ils sont superstitieusement attachés , est un nouvel obstacle à l'industrie & à la population : leurs fêtes nombreuses seroient capables de leur donner le goût de la paresse , s'il ne leur étoit pas naturel. Leurs maisons religieuses dérobent à l'état des sujets qui lui seroient utiles , & retardent en même temps l'accroissement de la colonie.

Ainsi la paresse & la superstition combattent également les vues de la Providence , & rendent ses bontés sans effet.

Je suis surpris que les François , qui en général savent si bien faire servir la religion à la politique , ne s'appliquent pas à supprimer les couvens & à diminuer le nombre des fêtes dans leurs colonies où ces deux institutions sont si pernicieuses,

Les établissemens des Anglois en Amérique ont un grand avantage à cet égard sur ceux des François ; & c'est à

cette différence qu'on doit attribuer la supériorité des nôtres du côté de la population. Une religion qui encourage la fainéantise, & fait du célibat une vertu, est une plante nuisible dans une colonie.

Quoique les préjugés religieux soient accoutumés à contrarier la politique dans le Gouvernement François, je me persuade cependant qu'avec le temps cette cause de la pauvreté des Canadiens aura tous les jours moins d'effet ; que ces peuples esclaves à-présent de l'ignorance & de la superstition en secoueront peu à peu le joug ; que les lumières d'une éducation plus polie, & d'une raison mieux cultivée les porteront dans la suite à embrasser une religion qu'ils doivent préférer à toute autre, non seulement parce qu'elle est celle du royaume auquel ils appartiennent aujourd'hui, mais surtout parce qu'elle est infiniment plus propre à procurer leur bonheur & leur prospérité civiles.

Laissons venir cet heureux temps sans vouloir l'anticiper mal-à-propos : laissons leurs préjugés tomber d'eux-mêmes. Il est de l'humanité, de la justice & de la prudence de leur laisser le libre

D'EMILIE MONTAGUE. 191
exercice du culte religieux dans lequel
ils ont été élevés , qu'ils croient le meilleur , & auquel par conséquent ils sont
fort attachés.

Le prétexte de la religion ne doit
les priver d'aucun des droits de citoyen
en Amérique, où tous les autres non-
conformistes sont aussi habiles à posséder
& remplir les charges & les emplois
de l'Etat que ceux qui professent la religion
dominante ; où même l'église
Anglicane est un peu plus que tolérante
dans quelques colonies.

La saine politique, il est vrai , exige
comme un point de grande conséquence,
que la religion nationale, quelle qu'elle
puisse être, soit aussi universelle qu'il est
possible , la conformité du culte étant
un des liens les plus forts de l'unité &
de l'obéissance, Si l'on avoit pris les
sages moyens que la prudence prescrit
pour diminuer le nombre des non-con-
formistes dans nos colonies , je suis con-
vaincu d'après ce que je vois & entends,
qu'il y domineroit un véritable esprit de
liberté, de patriotisme & d'attachement,
au lieu de cet esprit factieux dont on
doit tout craindre.

N'est-il pas raisonnable que la reli-

gion d'un pays quelconque soit d'accord avec sa constitution politique. La religion romaine est la plus convenable au gouvernement despotique ; la religion presbytérienne est plus propre à une république ; & la religion Anglicane convient mieux à une monarchie tempérée comme la nôtre.

Puis donc que le gouvernement civil de nos colonies en Amérique est établi sur le même plan que celui de l'Angleterre même , il est à souhaiter d'y voir fleurir la même religion , surtout dans ces colonies où elle est plus généralement professée , quoique tous les non-conformistes doivent y jouir d'une pleine liberté de conscience.

Les observations que j'ai faites ici sur cette matière , me persuadent que rien ne contribueroit davantage à y entretenir l'esprit d'ordre , de patriotisme , & d'une raisonnable subordination , que l'établissement de quelques Evêques , toutefois avec des restrictions convenables. Je suis également sûr , Mylord , qu'un tel établissement y affermiroit la puissance du gouvernement , causeroit beaucoup de satisfaction aux colons bien intentionnés , & ne pourroit déplaire
qu'à

D'EMILIE MONTAGUE. 193
qu'à ceux qui aiment à fomentér la fé-
dition.

J'ai beaucoup d'autres remarques à
communiquer à Votre Grandeur ; je les
remets à une autre fois : on attend cette
lettre déjà un peu longue.

J'ai l'honneur d'être,

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

G. FERMOR.

LETTRE CXVIII.

A MISTRESS MELMOTH, à Montréal.

Silleri, le 8 Avril.

⁸J'EN conviens, Madame, je suis une
étrange créature, un assemblage de con-
trariétés. J'ai refusé ma main au Colo-
nel Rivers, en même temps que je lui
ai déclaré toute la tendresse de mon
ame.

Seconde Part.

I

Ne croyez pourtant pas que je sois folle : n'attribuez point mon refus à une affectation puérile de désintéressement. Je ne conçois pas de bonheur égal à celui de passer ma vie avec Rivers ; le meilleur , le plus tendre , & le plus parfait des hommes ; il n'y auroit point de plus grand supplice pour moi que de le voir marié à une autre femme. Je l'épouserois donc dès demain , si je le pouvois sans le ruiner , sans l'obliger à s'exiler éternellement de sa patrie , sans lui faire perdre ces espérances honnêtes de fortune , cette louable ambition qui conviennent à sa naissance , à ses protections , à ses talens , à son âge , & qu'il est du devoir d'une amie de lui inspirer.

Son amitié pour moi l'aveugle dans ce moment : il ne voit qu'Emilie dans l'univers , & je lui tiendrois lieu de tout le reste. Seroit-il honnête de prendre avantage de cette ivresse amoureuse pour l'engager à une démarche si peu conforme à son bonheur & à ses vrais intérêts ? Il doit retourner en Angleterre , il doit y aller chercher la fortune pour laquelle il est né. Sera-ce Emilie qui le retiendra , qui s'opposera à sa gloire & à son avancement ? Au contraire , je se-

D'EMILIE MONTAGUE. 195
rai la première à lui inspirer une noble émulation. Je ne souffrirai point qu'il cache un mérite aussi éclatant que le sien dans les déserts incultes du Canada, au sein de la barbarie & de l'ignorance, lorsqu'il a droit à un heureux sort dans sa patrie, le siège fortuné des arts & de la gloire militaire.

Je vous prie, Madame, si je vous suis encore chère, de le détourner du dessein où il est de se fixer en Canada. Rappelez-lui que le mariage de sa sœur, en faisant cesser en quelque manière les raisons qui l'ont amené ici, semble le rappeler en Angleterre; qu'il n'a plus de motif que sa tendresse pour moi, capable de le retenir éloigné de sa famille & de ses amis; que tous ceux qui lui veulent du bien me blâmeront de l'arrêter dans un climat sauvage qui n'est point fait pour lui. Dites-lui sur tout que jamais je ne lui donnerai ma main en Canada; que son absence fait le tourment de la meilleure des mères; qu'il doit hâter son départ pour son propre intérêt, & par amour pour Emilie qui désireroit de le voir dans une situation digne de lui. Désintéressée pour moi-même, je n'en suis que plus ambitieuse

pour lui : s'il m'aime , il prendra les moyens de contenter cet orgueil & cette ambition qui me font parler ainsi. Qu'il laisse le Canada à ceux que le service de l'Etat y retient , ou qui ont intérêt de s'expatrier. Dites-lui, Madame, qu'il ne pense point à moi , que je ne veux entrer pour rien dans le dessein que je cherche à lui inspirer : contente d'être aimée , je laisse tout le reste au sort & au temps. En un mot , si vous avez envie de m'obliger , vous ne sauriez m'en donner une preuve qui me soit plus chère , qu'en persuadant au Colonel Rivers de s'embarquer dès ce printemps-ci pour l'Angleterre,

Je suis, Madame , avec un tendre attachement ,

Votre , &c.

EMILIE MONTAGUE,



LETTRE CXIX.

A MISTRESS TEMPLE, Pall - Mall.

Silleri, le 9 Avril.

VOTRE frere , ma très-chere Lucie, est parti pour Montréal : il va voir des terres situées sur la rive du lac Champ-plain , qu'on lui a dit être propres à former un établissement. Emilie est à Quebec où elle passera quinze jours chez une amie nouvellement venue d'Angleterre par la nouvelle York.

Me voilà donc seule. Non je ne suis pas seule ; mon amant me tient fidele compagnie. Il est tendre , il est pressant ; je ne fais si j'aurai la constance de résister jusqu'au retour de mon amie. Le temps favorise les amans : Pendant les rigueurs de l'hyver , toutes les avenues du cœur sont fermées ; elles s'ouvrent doucement , comme les fleurs , aux premiers rayons du soleil d'Avril. Le froid excessif de la saison que nous venons de quitter m'inspiroit la cruauté d'un tigre ; je ne réponds plus de rien aux ap-

proches de la douce chaleur du mois de Mai.

Il me semble aussi que papa est déjà d'accord avec Fitzgérald : je vois bien qu'il connoît assez notre sexe pour avoir pressenti mon inclination.

Cependant je veux , par décence , lui demander son avis dès que j'aurai pris ma dernière résolution. Il en fera bien temps alors ? Oui , Lucie , c'est ainsi qu'on en agit aujourd'hui dans le monde avec ses amis , & je n'ai pas dessein de fronder les bons usages.

Une lettre d'Emilie à laquelle il faut que je réponde ; elle est d'une folie singulière : c'est le caractère des amans tendres.

Adieu : Toute à vous ,

ISABELLE FERMOR.

P. S. Sir George Clayton avoit quitté Montréal , quelques jours avant que votre frere y arrivât. Tant mieux ! car , malgré le bon-sens du Colonel , ses égards pour Emilie , & le flegme naturel du Baronet , il étoit à craindre qu'ils n'en vinssent aux mains.

LETTRE CXX.

A Miss FERMOR, à Silleri.

Quebec, le Jeudi au matin.

CROYEZ-vous, ma chere, que Madame Des Roches ait des nouvelles de Rivers ? Demandez-le lui, je vous prie, ce soir chez le Gouverneur. Je voudrois bien le savoir, mais je n'oserois jamais le demander moi-même.

Ce n'est pas que j'aie la foiblesse d'être jalouse ; mais ses lettres me flatteront infiniment plus, si je fais qu'il n'écrit qu'à moi. Du reste, j'approuve son amitié pour Madame Des Roches ; elle la mérite, elle est aimable. Il y auroit aussi de la cruauté à encourager une passion qu'elle doit vaincre, si elle ne veut pas être malheureuse ; & vous savez, Isabelle, que Rivers est incapable d'un pareil procédé. Si elle ne l'aimoit pas, je ne trouverois pas mauvais qu'il lui écrivit, il le pourroit sans conséquence. Comme elle l'aime & qu'il le fait, ce seroit lui rendre

un fort mauvais service ; c'est donc autant pour sa tranquillité que pour la mienne , que je desire qu'il ne lui écrive point.

Ayez-vous jamais rien lu d'aussi tendre & d'aussi aimable que la lettre de Rivers à son Emilie ? Il est toujours lui-même , aussi charmant dans ses lettres que dans sa conversation. Qu'il parle ou qu'il écrive , un charme secret lui gagne tous les cœurs , surtout ceux des femmes. Celles mêmes qui le voient pour la première fois l'écoutent avec une attention involontaire , & un plaisir délicieux dont elles ont peine à se rendre compte.

Il plaît , sans chercher à plaire ; quand il ne le voudroit pas , il plairait encore ; mais lorsqu'il le veut , lorsqu'il adresse la parole à celle qu'il aime , lorsque ses yeux parlent le tendre langage de son cœur , lorsque j'y lis l'aveu de sa tendresse , lorsque sa voix mélodieuse peint avec candeur la noblesse , la générosité , l'ardeur & les transports de sa belle ame — Non , ma chère Isabelle , l'éloquence des Anges n'est pas comparable à celle de Rivers.

Irai-je ce soir au bal du Gouverneur ?

D'EMILIE MONTAGUE. 201
Danserai - je avant le retour de mon
amant ? Je m'attends bien aux observa-
tions malignes du public ; les femmes
demanderont où je suis , & elles ne me
supposeront pas d'autre indisposition
que l'absence du Colonel. N'importe
je garderai ma chambre , je répondrai
à Rivers ; vous savez que nous som-
mes sans cesse interrompues à Quebec ,
au lieu que je suis sûre d'être tranquille
ce soir , tandis que tout le monde se-
ra au bal.

Adieu.

Votre fidelle

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXI.

A Miss MONTAGUE , à Quebec.

Silleri , le Jeudi au matin.

§ A N S avoir parlé à Madame des Ro-
ches , j'ose vous assurer d'avance , ma
chere & tendre amie , qu'elle n'a point
reçue de lettre de Rivers. Quand elle
en auroit eu , dites moi , que vous im-
porte à qui il écrive , pourvu qu'il n'aime
que vous ? Vous me chargez d'une com-

mission qui me convient aussi peu qu'à vous : ce n'est pas à votre meilleure amie de faire une pareille demande.

J'irai vous prendre à six heures ; j'espère vous trouver déterminée & prête à venir au bal. Fitzgérald vous demande l'honneur de danser avec vous, je joins mes prières aux siennes.

Croyez-moi, Emilie, des sacrifices de cette nature ne signifient rien : ils marquent beaucoup d'enfantillage, & c'est tout. Votre cœur est neuf en amour, vous avez des idées romanesques d'une fille sans expérience. Rivers seroit choqué que vous eussiez refusé de danser en son absence ; il pourroit vous savoir gré du motif & en être flatté un instant ; mais le sacrifice en lui-même ne le toucheroit pas.

Je vous pardonne d'avoir les imaginations d'un enfant de quinze ans, pourvu que vous sachiez les réprimer par le bon-sens d'un âge plus mûr.

Adieu : j'ai retenu le Colonel H — pour moi, persuadée que vous êtes trop polie pour refuser de danser avec Fitzgérald, & trop prudente pour vouloir ne pas danser du tout.

Votre affectionnée

IS. FERMOR.

L E T T R E C X X I I .

A Miss F E R M O R , à Sillieri.

Quebec , le Samedi au matin.

O H ! que j'étois injuste , ma chere Isabelle , de haïr Madame Des Roches ! Elle vint passer hier la journée avec nous : après dîner elle demanda à me parler en particulier ; je la conduisis dans mon appartement , & là elle m'ouvrit son cœur au sujet de sa passion pour le Colonel Rivers.

Quelle ame , noble , généreuse , désintéressée ! Que de caprice , que d'injustice dans mes indignes soupçons ! Ai-je pu m'oublier jusqu'à la haïr ? Je rougis de la bassesse de mes sentimens , j'admire la noblesse des siens , & je m'abhorre moi-même quand je compare les uns avec les autres.

Eh pourquoi la détester comme je faisois ? Elle étoit malheureuse ; elle devoit exciter ma compassion & non pas ma haine. Je lui avois ôté toute espérance d'être aimée , devois-je encore lui en-

vier le foible contentement de jouir de la conversation de celui qu'elle aimoit sans espoir de retour ? J'étois sûre d'être l'unique objet de l'amour de Rivers, pourquoi trouver mauvais qu'il eût quelqu'amitié pour elle ? Elle avoit de fortes raisons de me détester, & moi, je devois la plaindre & l'aimer.

Peut-il y avoir un malheur égal à celui d'aimer Rivers, sans espoir d'en être aimé ? Cependant elle a supporté ce malheur sans se plaindre : elle a eu le courage d'écouter patiemment la cruelle confidence qu'il lui a faite de son amour pour une autre. Oui, ma chere amie, lorsque nous accusions Rivers d'infidélité, il avouoit à Madame Des Roches l'excès de sa tendresse pour moi, il lui peignoit mes foibles attraits & les qualités qu'il admiroit dans son Emilie : il lui faisoit un si beau portrait de ma personne & de mon cœur, que, si elle eût pris conseil de sa raison, elle eût abandonné toute idée de toucher un cœur si fortement épris d'un autre objet : ce sont ses termes, & je vais tâcher de vous rendre la suite de sa conversation, elle m'a assez affectée pour m'en ressouvenir. » Ma chere Miss Montague,

» me dit-elle , je sentoís au feu dont il
 » étoit animé , aux expressions passion-
 » nées dont il se servoit en parlant de
 » vous de vos charmes & de vos ver-
 » tus , qu'il vous adoroit , que sa tendres-
 » se étoit invincible , & j'aurois du dès
 » ce moment renoncer à toute espéran-
 » ce ; mais l'amour , toujours prêt à flat-
 » ter , m'avoit réellement séduite au
 » point de supposer qu'il étoit possible
 » que vous lui refusassiez votre main ,
 » & que , dans ce cas , la reconnoissan-
 » ce pourroit toucher son cœur , & lui
 » inspirer du retour pour une tendresse
 » aussi pure & aussi désintéressée que la
 » mienne. Mon voyage a dessillé mes
 » yeux , & fait tomber le voile dont
 » l'amour les couvroit ; je suis convain-
 » cue à-présent de la vanité de mes es-
 » pérances , il y auroit de la folie à n'en
 » pas convenir , & je vois avec plaisir
 » que vos âmes sont faites l'une pour
 » l'autre.

» Je l'aime encore avec la plus vive
 » affection : ce sentiment dont je ne puis
 » me défaire , j'espère me rendra assez
 » maîtresse de mon cœur , pour le
 » transformer en une pure amitié : & je
 » vous assure que ne pouvant plus me

» flatter en aucune maniere de rendre
» heureux le plus aimable des hommes ,
» je souhaite sincèrement qu'il le soit
» avec une personne que je crois la plus
» digne de lui.

» La premiere fois que j'eus l'honneur
» de vous voir , je me sentis une forte
» aversion pour vous , pardonnez - moi
» cet aveu dont je rougis encore à pré-
» sent que la raison & la réflexion ont
» triomphé de cet indigne sentiment. Ce
» n'est pas que votre présence me parût
» démentir en rien le portrait avantageux
» que le Colonel m'avoit fait de votre
» personne. Vous étiez ma rivale & une
» rivale aimée ; cette pensée excitoit en
» moi un mouvement involontaire que
» je m'efforçai d'étouffer pour vous té-
» moigner tous les égards que la bien-
» féance exigeoit. Les attentions préve-
» nantes de Rivers calmerent un peu
» mon chagrin , & me mirent en état
» de vous recevoir avec les démonstra-
» tions de la plus sincere amitié. Je vous
» vis le lendemain à Silleri , & vous
» dûtes remarquer encore plus d'aisance ,
» de vivacité , de cordialité dans ma po-
» litesse qu'à l'entrevue de la veille. Mais
» je vous avoue que je n'eus pas le même

» ascendant sur moi au bal où nous al-
 » lames ensemble à la campagne. Rivers
 » fut si plein de soins & d'égards pour
 » vous , & si froid à mon égard , que ce
 » contraste renouvelant les plaies mal-
 » fermées de mon cœur , je vous aurois
 » presque haïe , 'au moins dans ce mo-
 » ment.

» Cette préférence , si sensible à mon
 » cœur fut salutaire pour ma guérison.
 » Je résolus dès lors de vaincre une
 » passion capable de me rendre malheu-
 » reuse pour le reste de mes jours , si
 » je continuois à m'y livrer : j'ai com-
 » mencé par ne le plus voir , c'est la pre-
 » mière victoire que j'ai remporté sur
 » moi ; & je suis résolue de partir si tôt
 » que la fonte des glaces me permettra
 » de traverser le fleuve sans danger. Je
 » vous en conjure , ma chère Miss Mon-
 » tague ; dissuadez-le de s'établir aux
 » Kamaraskas : je redoute le voisinage
 » d'un homme si aimable , & qui a tant
 » d'empire sur mon âme. Je ne saurois
 » répondre de mon cœur , si je continue
 » à le voir : la fuite est le meilleur re-
 » mede contre l'amour.

» Son absence m'a laissé le temps de
 » faire de sérieuses réflexions ; à-présent

» que je connois toute l'amabilité de
 » votre caractère, & que je suis par-
 » faitement convaincue de la vivacité
 » de votre tendresse pour lui, je me haï-
 » rois moi-même, je me croirois un mon-
 » stre, si j'étois capable de concevoir
 » jamais la moindre pensée de troubler
 » votre bonheur.

» J'espère seulement que vous me per-
 » mettrez de conserver le tendre souve-
 » nir d'un homme qui, s'il ne vous eût
 » pas vue ; m'auroit peut-être rendu ten-
 » dresse pour tendresse ; j'ai assez bonne
 » opinion de votre cœur, pour croire
 » que vous ne haïrez pas une femme qui
 » vous estime, qui vous demande votre
 » amitié, qui, en sacrifiant sa passion à
 » sa rivale, se réjouit de votre bonheur.

J'étois touchée jusqu'aux larmes, je
 l'embrassai avec transport. Isabelle, sa
 conduite est héroïque ; l'aveu qu'elle m'a
 fait a changé mon ame, je l'aime à présent.

Elle parle de quitter Quebec avant
 le retour de Rivers. Elle convient de
 l'imprudence qu'elle a eue de venir ici,
 l'amour seul peut l'excuser. Son voyage
 n'avoit point d'autre motif que l'envie
 de le voir ; ce desir étoit si violent,
 m'a - t - elle dit, qu'il l'a portée à une

indiscrétion dont elle craint que le monde parle à ses dépens. Quelle ouverture, quelle sincérité, quelle générosité dans sa conduite & ses paroles !

Elle vaut cent fois mieux que moi, je dois rougir en songeant au parallèle. Voilà de quoi humilier mon amour-propre. Est-il possible que Rivers ne lui ait pas donné la préférence ? Je suis heureuse qu'il m'ait vue avant elle. Cependant c'est cette femme que je croyois incapable de sentir d'autre passion que la vanité.

Vous me connoissez, Isabelle, je ne suis point naturellement envieuse du mérite d'autrui ; seulement l'excès de mon amour pour Rivers me fait craindre toutes les femmes qui peuvent me disputer son cœur.

Si le mérite de Madame Des Roches m'affligeoit, si je voyois avec peine les belles qualités dont son ame est ornée, si j'avois peine à me persuader qu'elle pût plaire, cette injustice ne venoit point de mon caractère, mais de mon amour.

Elle a raison de ne le plus voir : ce parti est le plus sage. J'approuve & admire sa résolution. Croyez-vous, Isabelle,

qu'il lui fût possible de l'exécuter si elle aimoit comme moi? Peut-être qu'elle aimaautrefois, & que sapremiere passion a consumé une partie de sa sensibilité naturelle.

Je souhaite que mon cœur sente aussi vivement son mérite, que ma raison le reconnoît. Je l'estime, je l'admire je l'aime même à présent. Malgré cela, je suis convaincue que ces sentimens d'affection se refroidiront si elle est encore ici lorsque Rivers reviendra. La moindre apparence de partage, ne fut-ce que pour un instant, est capable de me faire retomber dans ma premiere foiblesse. J'admire son caractère, je l'idolâtre; mais je ne puis desirer sincèrement de cultiver son amitié. Amour, amour! que tu es un cruel tyran!

Venez me voir après midi. On dit que, dans trois jours les chemins ne seront plus praticables pour les traîneaux: voyons-nous le plus souvent qu'il est possible, jusqu'à ce que la difficulté des chemins nous tiennent nécessairement séparées l'une de l'autre.

Adieu, ma chere, adieu!

Votre fidelle

EMILIE MONTAGUE.

L E T T R E C X X I I I .

Au Comte de ***.

Silléri le 14 Avril.

L'ANGLETERRE, quelque peuplée qu'elle soit, Milord, n'est pas en état d'envoyer de grandes recrues dans ses colonies. Ses habitans lui sont trop précieux & trop nécessaires pour souffrir de nombreuses émigrations; pouvant les employer tous utilement elle doit faire ses efforts pour les retenir dans son sein.

Il est de notre intérêt d'avoir des colonies; elles sont nécessaires à notre commerce, elles sont les sources les plus abondantes & les plus sûres de nos richesses: en un mot, notre puissance & notre existence, en tant que nation commerçante, en dépendent absolument. Nous devons donc avoir soin de les maintenir dans un état florissant du côté de la population & des productions du sol.

Il est également de notre intérêt de les entretenir à peu de frais, & surtout d'y envoyer le moins qu'il est possible de nos habitans. Aussi je regarde l'acquisi-

tion, que nous venons de faire de ce nombre immense de sujets que nous avons trouvés en Canada, comme infiniment plus précieuse que dix fois plus de terrain avec une fois moins d'hommes.

Mais ce qui me paroît tout - à - fait contraire à nos véritables intérêts, c'est d'envoyer nos Anglois former des établissemens en Amérique. Outre que, comme je viens de le dire, la patrie peut les employer utilement chez elle, l'expérience nous a appris que les Anglois étoient les moins propres de l'univers à faire des établissemens solides dans de nouvelles contrées.

L'amour de leur pays natal est si fortement enraciné dans leur cœur, surtout chez le peuple, que vous n'en trouverez aucun qui s'expatrie volontiers pour peu qu'il ait d'industrie & d'honnêteté. Qui sont donc ceux qui passent dans les colonies ? Des vagabonds, des misérables, des gens sans aveu, des libertins, qui ne peuvent être utiles nulle part.

Les Anglois, quoique industrieux, actifs & entreprenans, accoutumés à une certaine aisance, sont incapables de supporter les inconvéniens inévitables dans le commencement d'un établissement

même dans les pays les plus fertiles , tels que la fatigue des travaux pénibles & assidus, le changement de climat , souvent le manque du nécessaire.

Les Allemands , au contraire , outre plusieurs autres qualités utiles , sont patients , constans , amis de la frugalité, & singulièrement propres à défricher de nouvelles contrées ; on ne sauroit trop les appeller dans nos colonies , en leur offrant des avantages proportionnés à leur utilité. Ils feront de meilleurs colons que nos Anglois , & en même temps cette acquisition de nouveaux hommes sera un surcroît de force pour nos colonies , sans affoiblir la patrie.

La population de l'Europe a pu être autrefois une raison d'envoyer des colonies dans le nouveau monde. On suit aujourd'hui une meilleure politique : les états plus éclairés ont eu le temps de se convaincre , par la raison & l'expérience , qu'un peuple industrieux ne sauroit être trop nombreux.

Les peuples du nord qui vinrent , comme un torrent débordé, inonder les pays du midi , étoient obligés de quitter leur pays , non parce que leur pays n'étoit pas en état de les porter & de les

nourrir , mais parce qu'ils étoient trop paresseux pour cultiver la terre : c'étoient des peuples féroces , ignorans , barbares , ennemis du travail , belliqueux , & persuadés , comme nos sauvages d'Amérique , que la guerre étoit le seul emploi convenable à la dignité de l'homme.

Leurs émigrations furent donc moins l'effet d'une population excessive que de leur peu d'industrie & de leur mépris barbare pour l'agriculture & les autres arts utiles.

C'est avec peine que je me vois obligé de m'élever contre certains petits systèmes d'une politique bornée qui nous mènent à notre ruine. Par exemple, nos propriétaires de terres se sont mis en tête de réunir plusieurs petites fermes en une grande : c'est un monopole , j'ose le dire , qui force le paysan au célibat , enchaîne son industrie & ruinera dans peu l'agriculture. Pourquoi enrichir un seul homme des profits qui feroient subsister plusieurs familles ? Le luxe encore accrédite le célibat dans les conditions supérieures : ainsi la population trouve des entraves dans les différentes classes de l'état , & nous nous verrons insensiblement réduits à une disette d'hommes qui

ne devroit être que l'effet des plus terribles fléaux du ciel , la guerre , la famine , & la peste.

Si cette politique intéressée continue à s'étendre sur le même pied , je ne desespere pas de nous voir non-seulement hors d'état d'envoyer des hommes en Amérique , mais au contraire dans la triste nécessité d'en rappeler ceux qui y sont , à moins que nous ne voulions préparer à la postérité le desagrément de voir l'Angleterre devenir à son tour un désert inculte.

Revenons au Canada : le peuple nombreux qui l'habite est pour nous un riche trésor , si nous avons l'art d'en tirer le meilleur parti possible , comme il est à croire qu'on le fera. Il faut commencer par se l'attacher par de bonnes manieres & des traitemens convenables ; puis incliner doucement les esprits , par l'art aimable de la persuasion , les suggestions d'une raison éclairée , & la vue de leur propre intérêt , à adopter nos principes & nos mœurs comme propres à les rendre plus heureux en particulier , & à en faire des membres plus utiles à la société politique à laquelle ils appartiennent ; il faut croire qu'avec ces moyens & d'au-

tres semblables que l'occasion & les circonstances fournissent , nous les amènerons à apprendre notre langue , à goûter la douceur de notre religion , de nos loix , de notre gouvernement , à prendre cet esprit d'industrie , d'activité & de commerce auquel nous devons toute notre grandeur.

Parmi les différentes causes qui contribuent à rendre la population de la France supérieure à celle de l'Angleterre , malgré que le gouvernement n'y soit pas aussi modéré , ni la religion aussi favorable à l'accroissement de l'espèce , je regarde la culture des vignes comme une des principales , parce qu'elle emploie plus de bras que l'agriculture elle-même qui de son côté a des avantages à cet égard sur les simples pâturages , ceux-ci annonçant toujours la dépopulation , lorsqu'ils sont multipliés avec excès en comparaison des terres labourées.

Notre climat se refuse à la culture des vignes , & par-là nous prive des avantages qui y sont attachés , ainsi que de plusieurs autres que la nature a donnés librement à la France : cette considération devrait nous tirer du sommeil léthargique où l'avarice de quelques individus

nous

nous a plongés , & nous exciter à tirer un meilleur parti des moyens de puissance & d'aggrandissement que nous avons en main , afin de nous fortifier par nous-mêmes contre une rivale si formidable.

La disette des denrées de première nécessité , causée par la réunion de plusieurs petites fermes en de plus grandes , dont le découragement de l'agriculture est une suite inévitable , me paroît aussi dangereuse que la disette même des consommateurs.

Dans tout pays où la population & l'industrie iront de pair , la culture des terres sera toujours en proportion de l'une & de l'autre.

Le mal que je déplore est si fatal , que si les grands qui peuvent y remédier , n'ont pas le courage de le faire , il faut espérer qu'il se servira de remède à lui-même , comme il arrive des plus grands maux.

Votre Grandeur me demande quelle est la température du climat , & son influence sur la santé. L'air , plus pur & plus serein que partout ailleurs , me semble plus favorable à la vie qu'aucun autre que je connoisse : les habitans y vivent ordinairement jusqu'à une extrême vieillesse.

Seconde Part.

K

lesse : on y voit peu de maladies ; seulement les jeunes-gens y sont sujets à une consommation que j'attribue à l'extrême vivacité de l'air qui use les ressorts de la machine avant qu'elle soit entièrement formée.

Une observation digne d'attention, c'est que les habitans de ce climat y paroissent plutôt vieux qu'en Europe ; ce qui peut venir encore de la même cause que la consommation des enfans. Ma fille dit à ce sujet qu'il est fort désagréable pour les femmes de se transplanter dans un pays où la jeunesse est si courte & la vieillesse si longue.

La plupart des maladies communes dans les pays froids venant d'un défaut de transpiration , à cause du resserrement des pores , les médecins conseillent beaucoup l'exercice & la dissipation.

Quand les François s'établirent dans ces contrées , les Indiens leur donnerent une preuve d'amitié & de jugement , en leur conseillant la danse , la course , les divertissemens , & la joie des festins , comme les meilleurs remèdes contre la rigueur du climat.

Cette lettre est déjà si longue , Milord , que je me crois obligé de remettre

à un autre temps ce que j'ai à vous dire des productions du Canada ; observant seulement ici que le ciel avoit dessein de former une seule & grande société de tous les peuples de la terre , puisqu'en donnant aux différens climats des productions si variées , il les invite à faire d'heureux échanges de leurs biens réciproques , & à étendre par tout l'univers les biens de la société & de la fraternité.

Selon moi , le navigateur qui rapporte d'un pays étranger dans sa patrie un grain, un fruit, une fleur qui y étoient inconnus auparavant , mérite autant de louanges qu'un héros : c'est un bienfaiteur des hommes ; après la création, je ne vois rien de plus grand que la reproduction.

J'ai l'honneur d'être

Milord

De Votre Grandeur

Le très-humble &c.

G. FERMOR.

L E T T R E C X X I V .

A Mifs MONTAGUE , à Quebec.

Montréal , le 14 Avril.

EST-IL possible , ma chere Emilie , après tout ce que je vous ai dit , que vous persistiez à me dissuader d'un dessein dont dépend tout le bonheur de ma vie , & que je croyois également essentiel au vôtre ? Je pardonnai , j'admirai même vos premiers scrupules : je les pris pour de la générosité ; mais j'y répondis , vous parûtes goûter ma réponse. Si vous m'aimiez comme je vous aime , vous ne me parleriez plus d'une chose qui me fait tant de peine.

En vérité , ma chere , croyez-vous qu'un établissement dans ce pays , avec vous , soit un exil pour Rivers ? Examinez votre cœur ; & dites-moi si vous avez plus de répugnance à rester en Canada , que de tendresse pour moi.

Je suis mortifié au de-là de tout ce qu'on peut dire , des vives instances avec lesquelles vous pressez Mistrés Melmoth
de

de me dissuader de rester dans ce pays. Pouvez-vous m'engager à retourner en Angleterre, lorsque mon retour met un obstacle insurmontable à notre union ? Vous alleguez des raisons que le cœur déteste quoique l'esprit puisse les approuver. L'ambition doit-elle entrer en concurrence avec la tendresse ? Vous vous imaginez être généreuse ; & vous n'êtes qu'indifférente. Fille insensible ! Vous ne connoissez pas l'amour : vous ne savez pas aimer.

Ecrivez-moi d'abord ce qui se passe dans votre ame : ne me cachez aucun de vos sentimens : je tremble que votre amour soit moins vif que le mien : tirez-moi d'inquiétude, ou plongez-moi le poignard dans le sein.

Adieu ! je serai malheureux jusqu'à ce que je reçoive votre lettre. Emilie, ma chère Emilie ! est-il possible — pouvez-vous cesser d'aimer celui qui, comme vous le dites avec tant de vérité, *ne voit que vous dans l'univers ?*

Adieu,

Votre amant

ED. RIVERS.

P. S. Vous ne connoissez pas mon cœur , si vous le croyez capable d'une autre ambition que de celle d'être aimé de vous. Oui, *vous me tenez lieu de tout le reste ; & tout le reste , sans vous , ne feroit rien pour moi.*

Qu'avez-vous dit , Emilie ? *Vous ne me donnerez jamais votre main en Canada. Sentence cruelle ! à quoi me condamnez - vous ? Vous savez que la médiocrité de ma fortune ne me permettra pas de vous épouser en Angleterre.*

Fin de la seconde Partie